

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

9/6

271

Bibliothèque,  
Le Séminaire de Québec,  
3, - rue de l'Université,  
Québec 4, QUE.

I  
R

271

# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE  
EN LA  
NOUVELLE FRANCE  
EN L'ANNEE 1635.

Enuoyée au  
R. PERE PROVINCIAL  
de la Compagnie de IESUS  
en la Prouince de France

Par le P. Paul Jeune de la mesme Compagnie,  
Superieur de la residence de Quebec



1635  
RESERVE

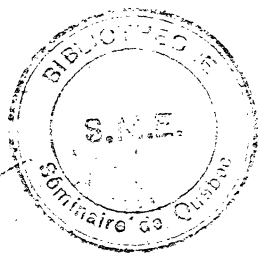
A PARIS.

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur  
ordinaire du Roy, rue Saint Jacques,  
aux Cicognes.

M. DC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY

N<sup>o</sup>. 1092 J. Lab. 2  
L. Lab. 7.




9208

R  
E





TABLE DES CHAPITRES  
contenus en celiure.

 RELATION de ce qui s'est pas- sé en la Nouvelle France, en l'année 1635. Pag. I	
De l'estat & l'employ de nostre Compa- gnie en la Nouvelle France, Ch. I.	9
De la conuersion & de la mort de quel- ques Sauvages, Chap. II.	21
Que c'est vn bien pour l'une & l'autre France, d'enuoyer icy des Colonies, Chap. III.	51
Ramas de diuerses choses dressé en for- me de Iournal. Chap. IV.	60

---

Relation de ce qui s'est passé aux  
Hurons en l'année 1635.  
Enuoyée à Kébec au P. le Jeune, par le  
P. Brebeuf.

113

---

Relation de quelques particularitez  
du lieu & des Habitans de l'Isle  
du Cap Breton.

*Enuoyée par le P. Iulien Perrault de la  
Compagnie de I E S V S, à son Provin-  
cial en France 1634. G 35. 207*


---

Diuers sentimens & aduis des Peres  
qui sont en la Nouvelle France.

*Tirez de leurs dernieres lettres de 1635.*

220.

C'e  
ce f  
l'an  
pha  
con  
ont  
fors



# RELATION

de ce qui s'est passé en la  
**NOUVELLE FRANCE,**  
EN L'ANNEE 1635.

**M**ON R. PERE,

Dieu soit beny pour vn iamais.  
C'est à ce coup que la Nouvelle Fra-  
ce se va ressentir des benedictions de  
l'anerienne, & que l'équité triom-  
phant de l'iniustice, fera que ces  
contrées cesseront d'estre ce qu'elles  
ont esté depuis tant de siecles; vne  
forest sans limites; la demeure de la

2      *Relation de la Nouvelle*  
barbarie; le pays de l'infidelité. Nous  
commençons à voir l'ouuerture de  
quelques campagnes, par les défri-  
chements qu'on fait en diuers en-  
droits; Les familles qui passent cha-  
que année, changent la barbarie  
des Sauvages en la courtoisie natu-  
relle aux François; & le petit aduan-  
cement que nous faisons par nos  
begayements, nous fait coniecturer  
que la foy bannira l'infidelité de son  
Empire. Bref, j'espere qu'on verra  
vn iour ces paroles accomplies dans  
nos grands deserts, *Multi filij deserta,*  
*magis quàm eius quæ habet virum.* Il  
est bien conuenable que sous le Re-  
gne d'un Roy si sainct, la vertu en-  
tre dans l'une des grandes Seigneu-  
ries de la Couronne: Que sous la  
faueur & la conduite d'un Prince de  
l'Eglise, on voye naistre vne nou-  
uelle Eglise, *quæ extendet palmites*  
*suos vsque ad mare, & vsque ad flu-*

France, en l'année 1635.

3

men propagines eius ; qui étendra ses pampres iusques à la mer, & prouignera ses seps du long des riues du premier de tous les fleuves. Mille raisons nous donnent ces pensées, & nous font entrer dans ces attentes. Cette entreprise est appuyée de personnes de merite & de condition, dont la vertu regardée des yeux de toute la France, reçoit vne approbation generale, & vn applaudissement mesme de la bouche de nostre grand Roy. Le rebut qu'on a fait de ceux, qui ayans succé le bien qu'on peut recueillir en ces contrées, les ont laissées sans peuplades & sans culture, n'ayans pas en tant d'années qu'ils en ont iouy, fait défricher vn seul arpent de terre: Les grandes dépenses que font Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France, soit sur le pays, soit en leurs équipages ; l'affection que nous

A ij

4 *Relation de la Nouvelle*  
voyons en plusieurs personnes de  
favoriser ce dessein, les vns de leurs  
moyens, les autres par leurs propres  
trauaux, nous font conclure que  
Dieu conduit cét affaire.

Je ne diray rien du zele de ceux,  
dont l'ardeur nous échaufe & con-  
fond tout ensemble, dont les secours  
nous réiouyssent & nous renfor-  
cent. Je ne parleray non plus des de-  
sirs brulans d'un tres-grand nombre  
de nos Peres, qui trouuent l'air de la  
Nouvelle France vn air du Ciel,  
puis qu'on y peut souffrir pour le  
Ciel, & qu'on y peut ayder les ames  
à trouuer le Ciel. Je passe sous silen-  
ce quantité d'autres Religieux, qui  
ont les mesmes sentiments, & les  
mesmes volontez. Mais ce qui m'é-  
tonne, c'est qu'un grand nombre de  
filles Religieuses, consacrées à no-  
stre Seigneur, veulent estre de la  
partie; surmontant la crainte natu-

France, en l'année 1639.

relle à leur sexe, pour venir secourir les pauvres filles, & les pauvres femmes des Sauvages. Il y en a tant qui nous écriuent, & de tant de Monasteres, & de diuers Ordres tres-reformez en l'Eglise; que vous diriez que c'est à qui se mocquera la premiere des difficultez de la Mer, des mutineries de l'Ocean, & de la barbarie de ces contrées. On me mande que la Supérieure d'une Maison tres-reglée, sollicitée de donner de ses Filles pour fonder vn Couuent de son Ordre en quelque ville de France, a respondu qu'elle n'auoit point de Filles, sinon pour la Nouvelle France, & pour l'Angleterre, au cas que Dieu y fist rentrer la foy Catholique. Vne autre non moins zelée, m'ayant déduit les grandes deuotions qu'on fait en sa Maison, pour l'heureuse conuersion de ces Peuples, dit que la Relation

6 *Relation de la Nouvelle*  
de l'an passé, capable d'étonner vn  
courage assez fort, non seulement  
n'a point ébranlé le cœur de ses Fil-  
les, ains au contraire les a tellement  
animées, que treize d'entre elles ont  
signé de leur propre main vn vœu,  
qu'elles ont fait à Dieu de passer en  
la Nouvelle France, pour y exercer  
les fonctions de leur Institut, s'il  
plaist à leurs Superieurs de leur per-  
mettre. I'ay receu, veu, & leu ce  
vœu avec étonnement. I'en sçay  
vne autre, qui après auoir établey  
plusieurs Monasteres de son Ordre  
en France, tiendroit à vne grande  
faveur de Dieu, si elle venoit finir  
ses iours dans vne petite maisonnet-  
te, dediée au service des petites Sau-  
uages, qui vont errantes parmy ces  
grands bois. A tout cela ie ne dis  
rien autre chose, sinon que *Digitus*  
*Dei est hic*, que la main de Dieu con-  
duit certe entreprise.



Mais il faut que ie donne cét ad-  
uis en passant à toutes ces bonnes  
Filles, qu'elles se donnent bien de  
garde de presser leur depart, qu'el-  
les n'ayent icy vne bonne Maison,  
bien bastie, & bien rentée, autre-  
ment elles seroient à charge à nos  
François, & feroient peu de choses  
pour ces Peuples. Les hommes se ti-  
rent bien mieux des difficultez :  
mais pour des Religieuses, il leur  
faut vne bonne Maison, quelques  
terres, défrichées, & vn bon reuenu  
pour se pouuoir nourrir; & soulager  
la paureté des femmes & des filles  
Sauuages.

Helas mon Dieu ! si les excés, si  
les superfluitez de quelques Dames  
de France s'employoient à cét œu-  
re si sainct; quelle grande benedi-  
ction feroient-elles fondre sur leur  
famille ? Quelle gloire en la face des  
Anges, d'auoir recueillly le sang du

8 *Relation de la Nouvelle*

Fils de Dieu, pour l'appliquer à ces  
pauvres infidelles ? Se peut-il faire  
que les biens de la terre nous tou-  
chent de plus près que la propre  
vie ? Voila des Vierges tendres &  
delicates, toutes prestes à ietter leur  
vie au hazard sur les ondes de l'O-  
cean ; de venir chercher de petites  
ames dans les rigueurs d'un air bien  
plus froid que l'air de la France ; de  
subir des travaux qui étonnent des  
hommes mesmes, & on ne trouue-  
ra point quelque braue Dame qui  
donne un Passeport à ces Amazo-  
nes du grand Dieu, leur dotant une  
Maison, pour loïer & servir sa di-  
vine Majesté en cét autre monde ?  
Je ne scaurois me persuader que nos-  
tre Seigneur n'en dispose quelqu'-  
une pour ce sujet.

Mais changeons de discours, &  
dédouisons brièvement le peu que  
j'ay à dire pour cette année. Le diui-

France, en l'année 1635.

9

Paray' cette Relation en quatre Chapitres seulement.

De l'estat, & de l'employ de nostre  
Compagnie en la Nouvelle France.

CHAPITRE I.

**N**OUS auons six Residences  
en la Nouvelle France. La  
premiere, commençant par les pre-  
mieres terres qu'on rencontre ve-  
nant en ces pays, se nomme la Re-  
sidence de Sainte Anne; elle est au  
Cap Breton. La seconde, la Residen-  
ce de Saint Charles, à Miskou. La  
troisieme, que nous allons habiter  
cette Automne, la Residence de  
Nostredame de Recourance, à Ke-  
bec, proche du Fort. La quatrieme,  
la Residence de Nostredame des  
Anges, à vne demie lieuë de Kebec.  
La cinquieme, la Residence de la  
Conception, aux trois Riuieres. La  
sixieme, la Residence de Saint Jo-



seph, à Ihonatiria, aux Hurons; i'esperere que nous en aurons bien-tost vne septième au mesme pays, mais dans vne Bourgade differente d'Ihonatiria. Or comme les Vaisseaux qui vont au Cap Breton & à Miskou, ne montent point iusques à Kebec, de là vient que nous n'auons aucune communication avec nos Peres qui sont és Residences de Sainte Anne & de Saint Charles, si ce n'est par la voye de France; & par consequent il ne faut point nous adresser ny lettres, ny autres choses pour leur faire tenir, ains les donner aux Vaisseaux qui vont en ces habitations de nos François. Il s'ensuit encor que ie ne puis rien dire des choses qui se passent en ces Residences, pour la distance des lieux, & le peu de commerce que nous auons avec elle. Toutes ces Residences sont entretenues par Messieurs de la Compagnie

France, en l'année 1635. 11

de la Nouvelle France, qui font dresser des Fortereffes, & des demeures pour nos François en diuers endroits de ces contrées, excepté la Residence de Nostredame des Anges, appuyée principalement sur les liberalitez de Monsieur le Marquis de Gamache. Cette Residence a trois grands desseins pour la gloire de nostre Seigneur; Le premier, de dresser vn College pour instruire les enfans des familles qui se vont tous les iours multipliant. Le second, d'establir vn Seminaire de petits Sauuages, pour les éleuer en la foy Chrestienne. Le troisiéme, de secourir puissamment la Mission de nos Peres aux Hurons, & autres Peuples sedentaires. Pour le College, bien qu'il ne soit pas encor erigé, si est que nous commencerons dès cette année à enseigner quelques enfans. Toutes choses ont leur commence-



ment, les plus doctes n'ont sceu autrefois que les premiers elements de l'Alphabet.

Quant au Seminaire, nous le faisons bastir; il sera pour vn temps en la Residence de Nostredame des Anges: mais s'il se trouue quelque personne de pieté qui le veuille fonder, & nourrir de pauures petits barbares, pour les rendre enfans de Iesus Christ, il le faudra transporter plus haut; & là les Sauvages ne feront point de difficulté d'amener leurs enfans. I'en enuoye vn petit à V. R. laquelle s'il luy plaist nous le renuoyera dans vne couple d'années; il seruira à arrester & instruire les petits compatriotes; celuy que i'auois enuoyé, & qu'on nous a ramené, nous contente fort. Les Sauvages commencent à ouuir les yeux, & à connoistre que les enfans sont bien instruits avec nous.

*France, en l'année 1635.* 13

Reste pour la Mission des Hurons & d'autres Peuples stables, elle est de tres-grande importance pour le service de nostre Seigneur; Messieurs de la Compagnie la cherissent & la soulagent: C'est de ces Peuples que nous attendons de plus grandes conuersions; c'est là où il faudra enuoyer grand nombre d'ouuriers, si la foy commence à éclairer ces ames plongées dans les tenebres depuis tant de mille ans. Que si on ne peut trouuer quelque fondation pour l'entretenir, ie quitterois quasi volontiers, & le soin d'un College & d'un Seminaire, pour la faire reüssir. Mais des personnes qui ayment mieux que leurs noms soient écrits au Liure de vie que sur ce papier, nous defendent bien fort de rien quitter de nos desseins, nous assurant d'une verité bien certaine, que Dieu a plus de force, & plus de vo-

lonté de nous secourir, que nous n'a-  
uons de cœur d'entreprendre pour  
sa gloire.

Or pour ne m'éloigner de nos Re-  
sidences, nous exerçons en icelles  
toutes les fonctions de Curé ou de  
Pasteur, n'y en ayant point d'autres  
que nous; nous annonçons la parole  
de Dieu; nous administrons les Sa-  
crements de Baptême, de l'Autel,  
& de Penitence, de l'Extrême-On-  
ction; nous assistons au Sacrement  
de Mariage; nous enterrons & ense-  
uelissons par fois les morts; nous al-  
lons visiter les malades; nous ensei-  
gnons la Doctrine Chrestienne aux  
enfans, & comme ils se vont multi-  
pliant par la venuë des familles, nous  
leur donnerons bien-tost la premie-  
re teinture des lettres, comme j'ay  
dit. Que si les commencemens sont  
petits, la fin en peut estre grande &  
bien-heureuse.



*France, en l'année 1635.* 15

Outre cela vne partie de nous-  
studie fort & ferme à la langue, oc-  
cupation qui sera vn iour d'autant  
plus vtile, qu'elle est maintenant é-  
pineuse : Nous visitons encor les  
Sauuages, & par nos begayements  
nous tâchons de ietter dans leurs a-  
mes quelque petit grain de la semen-  
ce Euangelique, qui fructifiera en  
son temps s'il plaist à Dieu. Voila  
nos exercices plus ordinaires, ou-  
tre les obseruances de la Religion,  
qui ne se doiuent iamais obmettre.  
Pour nos François ils s'occupent à  
se fortifier, à bastir, à défricher, à  
cultiuer la terre : mais ie ne pre-  
tends pas d'écrire tout ce qui se fait  
en ce pays, ains seulement ce qui  
tend au bien de la foy, & de la Re-  
ligion. Cét hyuer passé, la mala-  
die de terre ou de scurbut, s'estant  
iettée dans la nouvelle habitation  
des trois Riuieres, où le Pere Bu-

teux & moy estions allez, nous a  
donné nouvelle occupation meslée  
de ioye & de tristesse. Nous estions  
marris d'un costé, de voir souffrir  
quasi tous nos pauvres François, &  
d'en voir mourir quelques vns: de  
l'autre nous nous réiouyssions de  
voir des effects tout à fait admira-  
bles de la grace de nostre Seigneur  
dedans leurs ames; bon nombre des  
malades n'ont iamais voulu deman-  
der la santé à Dieu, disans ces paro-  
les avec vne grande resignation; Il  
est nostre Pere, il sçait mieux ce qui  
noys est bon que non pas nous,  
laissons le faire, sa saincte volonté  
soit faite. Je croy qu'il n'y en a qu'  
vn seul de ceux qui sont passez en  
l'autre vie, qui n'aye fait vne con-  
fession generale deuant sa mort.  
Comme i'auois grand desir que l'un  
d'eux, pour estre vn ieune homme  
de fort bonnes mesurs, retournaist

en santé, ie luy conseillay de faire vn vœu au glorieux Patriarche S. Ioseph, pour impetrer la deliurance de son mal, le vous obeyray, me fist-il, mais si vous me laissez en ma liberté, ie prieray seulement le bon S. Ioseph, de m'obtenir de nostre Seigneur la grace d'accomplir sa tres-saincte volonté. Vne autrefois vn ieune garçon fort & robuste se pourmenant dans la chambre des malades, leur demanda ce qu'ils voudroient bien donner pour iouyr d'une aussi forte santé que la sienne; l'un deux repartit fort sainctement, Je ne voudrois pas détourner la teste d'un costé pour iouyr de toute la santé du monde, si bien pour acquiescer au bon plaisir de Dieu. Cette repartie fit veoir combien la grace operoit fortement dans ceste ame. Vn autre qui auoit esté heretique, & d'une vie assez libertine, estonna

tous ses compagnons à la mort : car apres auoir rendu des preuues de sa croyance, apres s'estre reconcilié avec vne grande douleur de ses offenses, comme ie luy presentois le saint Viatique, le croy en vous mon Sauueur, disoit-il, ouy ie croy en vous, venez, faites moy misericorde, vous estes assez puissant pour me pardonner tous mes pechez : & se sentant affoiblir il nous pressa sur l'heure mesme de luy donner l'Extreme-Onction, ce que nous fismes ; l'ayant receuë avec beaucoup de sentimens de douleur, il apostrophe tous ses Camarades, & leur dit, Adieu mes Camarades, Adieu mes compagnons, il faut partir, ie vous demande pardon, ie vous crie mercy à tous, ie suis bien marry d'auoir si mal vescu ; mais j'espere que Dieu me fera misericorde, mon Dieu ayez pitié de moy. Proferant ces paroles il expira.

Qu'on mette la maladie tant qu'on voudra au rang des mal-heurs de ceste vie, ie tiens celle qui a emporté ces ieunes gens, pour l'vne des plus signalées faueurs, qu'ils ayent iamais receu de la main de Dieu. Pour conclusion la santé est maintenant par toutes nos habitations, mais non pas encore la saincteté.

Ie crains fort que le vice ne se glisse dans ces nouvelles peuplades, si neantmoins ceux qui tiendront les refnes du gouuernement en main, sont zetez pour la gloire de nostre bon Dieu, suiuant les desirs & les intentions de Messieurs les Directeurs & Associez de la Compagnie, il se dressera icy vne Hierusalem benite de Dieu, composée de Citoyens destinez pour le Ciel. Il est bien aisé dans vn pays nouueau, où les Familles arriuent toutes disposées à recevoir les loix qu'on y establie.



bannir les méchantes coustumes de quelques endroits de l'ancienne France, & d'en introduire de meilleures. Ces Messieurs qui s'interessent davantage dans la cause de Dieu, & dans la vertu que dans le commerce, n'ont point de vaisseaux pour passer icy les yurongneries, les ieux & les dissolutions du Carneual, non plus que les saletez, & les blasphemmes: la Nouvelle France ne veut point de ces habitans de Cedar, & de Babylone, qui ne laisseront pas de s'y glisser, si ceux qui peuuent tout ne leur font teste; les dissimulations en cet endroit, & en ces commencemens, sont fort dangereuses, & Dieu demandera compte des obmissions aussi bien que des fautes commises.

*De la Conuerſion & de la mort de  
quelques Sauvages.*

CHAPITRE II.

**V**INGT-DEUX ſauuages ont eſté baptizez ceſte année, ſi nous auions la cognoiſſance des langues, ie croy que la foy prendroit de grands accroifſemens: nous n'oſons encor confier le baptesme qu'à ceux que nous voyons en danger de mort, ou à des enfans qui nous ſont aſſeurez: Car ne pouuant encore plainement inſtruire ces Barbares, ils mépriſeroient bien-toſt nos ſaincts Myſteres, ſ'ils n'en auoient qu'une legere cognoiſſance. Il eſt bien vray que ſi ce peuple eſtoit curieux de ſçauoir, comme ſont toutes les nations policées, que quelques-

22 . *Relation de la Nouvelle*

uns d'entre nous ont vne assez grande cognoissance de leur l'ague, pour les instruire : mais comme ils font profession de viure, & non pas de sçauoir ; leur plus grand soucy est de boire & de manger, & non pas de cognoistre. Quand vous leur parlez de nos veritez, ils vous écoutent paisiblement ; mais au lieu de vous interroger sur ce sujet, ils se iettent incontinent sur les moyens de trouuer de quoy viure, montrans leur estomach tousiours vuide, & tousiours affamé. Que si on sçauoit haranguer comme eux, & qu'on se trouuaft en leurs assemblées, ie croy qu'on y seroit bien puissant, la bonté de Dieu fera tout reussir en son temps: venons à nos Neophytes. Le 16. d'Aoust de l'année passée 1634. vn peu apres le depart des vaisseaux, ie baptisay à la mort vn ieune garçon aagé d'environ 12. ou 14. ans, les



Sauuages le nommoient *Akhikouch*, nous luy auions destiné le nom de Dieudonné. Monsieur du Plessis Bochard General de la flotte l'auoit amené des trois Riuieres tout malade, & nous l'auoit donné pour luy sauuer si on pouuoit la vie du corps, & luy donner celle de l'ame: il n'a vescu chez nous que le temps necessaire pour estre sommairement instruit.

Le 3. de Nouembre de la mesme année, le Pere Charles l'Allemand baptisa vn ieune Sauuage aagé d'en uirō vingt-cinq ans, nommé de ceux de sa nation *Matchonon*; surnommé des François Martin, il receut le nom de Ioseph en son baptesme. Les iugemens de Dieu sont épouuantables, ce pauvre miserable a fait vne mort horrible. C'est celuy dont ie parle au Chapitre deuxiesme de la Relation de l'an passé, lequel eust volon-

tiers diuerty s'il eust peu le bon François Sasoumat de receuoir la Foy, & qui disputant certain iour contre le Pere Brebeuf, profera ce blaspheme, qui luy a fait perdre la vie du corps, & peut-estre de l'ame. Tu nous conte, que c'est par la conduite de ton Dieu, que nous trouuons dequoy manger, dis luy qu'il m'empesche tant qu'il pourra de prendre des Castors, & des Elans, & tu verras que ie ne laisseray pas d'en prédre malgré luy. Vn de nos François faiszy d'vn grand zele, entendant ceste impieté, fut tout prest de se ietter sur luy, & l'auroit bien battu n'eust esté la presence du Pere. Ce pauure impie n'a onques depuis ce blaspheme, tué ny Castor ny Elan. Il s'en alla au dessus des trois Riuieres, où la maladie le terrassa. Le Pere Brebeuf montant aux Hurons l'an passé le rencontra, & le voyant dans

vn estat pitoyable luy demanda combien il auoit tué d'animaux depuis son blaspheme; le pauvre homme demeura tout confus: le Pere en eut compassion, & luy dit qu'il m'écriroit ce rencontre, & qu'il se promettoit bien qu'on le secoureroit s'il vouloit demander à Dieu pardon, & receuoir sa creance; quelque temps apres que i'eu receu la lettre du Pere, nous nous en allasmes le Pere Buteux & moy en la nouvelle habitation des trois Riuieres, pour commencer la Residence de la Conception: nous trouuasmes ce blasphemateur nud comme vn ver, tout malade, couché sur la terre, n'ayant pour toutes richesses qu'une méchante écorce, vne cabane de sauages qui estoient là luy refusant le couuert. Son frere l'auoit mené proche de l'habitation de nos François, & l'auoit quitté là,

nous luy demandasmes s'il ne reco-  
 gnoissoit pas la vengeance de Dieu,  
 n'ayant peu rien prendre depuis son  
 impieté, le n'ay garde, fit-il, d'auoir  
 peu rien prendre, car j'ay toujours  
 esté malade. Mais ne vois tu pas que  
 c'est Dieu qui t'a chastié par ceste  
 maladie? Peut-estre que tu dis vray,  
 me respond-il. Je luy voulu dire que  
 son frere n'auoit point de compas-  
 sion de luy, il l'excusa bien à propos.  
 Que veux tu qu'il face, comment me  
 traifnera-il dans ce bois, où il va  
 chercher sa vie? Mais encor si ta na-  
 tion auoit pitié de toy? Que ne dis-  
 tu à ces Sauvages qu'ils te re-  
 çoient en leur cabane, ou bien qu'ils te don-  
 nent vn peu d'écorce pour en faire  
 vne petite? Il n'osa iamais leur par-  
 ler tant ils sont honteux de s'impor-  
 tuner les vns les autres: mais il me dit  
 tout bas que ie leur demandasse: ie le  
 fis tout sur l'heure en sa presence:

commencement ils ne me donnerent aucune responce, en fin vne femme me dit, qu'ils s'en alloient inbié tost cabaner en vn autre endroit, & qu'ils n'auoient point trop d'esforce pour eux. Bref ce mal-heureux voyant que la barque qui nous auoit amené retournoit à Kebec, me pria de luy faire porter. Car nous ne le pouuions pas loger, nostre maison en ce premier commencement n'estoit que quelques busches de bois ioinces les vnes auprès les autres, enduies par les ouuertes d'vn peu de terre, & couuertes d'herbes, nous auions en tout douze pieds en carré pour la Chapelle, & pour nostre demeure, attendant qu'vn bastiment de charpente qu'on dressoit fust acheué. Voyant donc qu'il estoit impossible de le secourir, ie prie qu'on le reçoie dans la barque, ce qui fut fait, on l'apporte à Kebec, où les

Sauuages le delaisserēt. Le Pere l'Alleman le voyant abandonné, le fait venir en nostre maison, ce qu'il souhaitoit grandement; Tous les iours vn de nos Freres le panfoit, & le Pere l'instruisoit pour le rendre capable du baptesme. Or comme on le iugeoit en danger de mort le Pere le baptisa, & l'a fait nourrir & panser tout l'hyuer. Retournant sur le Printemps des trois Riuieres, ie fus bien aise de le voir, esperant qu'il m'instrueroit en la cognoissance de sa langue, & que ie luy enseignerois plus à loisir les veritez de nostre creance. A peine estois-je arriué que son frere suruint, luy bien ioyeux de voir me demande permission de s'en aller avec luy aux trois Riuieres, ie l'en détournay le plus qu'il me fut possible, preuoyant bien sa ruine s'il retournoit parmy les Sauuages: ie luy promets toute

assistance s'il vouloit demeurer :  
Non, me fit-il, ie desire d'aller voir  
la haut mes parens. Or comme ie  
cognois bien le genie de ces Barba-  
res, ie luy dis que les Sauvages le  
ietteroient bien-tost hors de leurs  
cabanes, qu'ils ne luy donnetoient  
gueres à manger, & en fin se lassans  
de luy, qu'ils le tueroient. Il se mit  
à rire, me disant qu'ils n'en vien-  
droient pas là. Je le menace que s'il  
s'en'va, que nous ne le receurons  
plus iamais; il n'y eut pas moyen de  
l'arrester. Estant aux trois Riuieres,  
le Pere Buteux qui estoit là, luy vou-  
lut faire recognoistre le mal qu'il  
luy pouuoit arriuer de nous auoir  
quitté; il s'en mocqua; il le mena-  
ça des iugemens de Dieu, il repar-  
tit qu'il endureroit aussi bien les  
feux dans l'enfer, qu'il auoit souf-  
fert le froid pendant l'hyuer. Au  
commencement les Sauvages le te-

noient dans leurs cabanes, mais venans à s'en lasser ils le placét dehors, le voilà abbrié du Ciel & d'une escorce, on ne luy donne plus qu'un peu de poisson, & peu souuent: luy se doutât quasi de ce que ie luy auois predict; car il n'ignore pas les coutumes de sa nation, dit au Pere Buteux qui s'en reuenoit faire vn tour à Kebec, Ton frere m'a dit que si ie sortois de vostre maison, qu'il ne m'y receuroit iamais, i'y voudrois bien estre maintenant, dis-luy, que s'il m'y veut receuoir, qu'il en écriue à quelque François, & que ie m'y feray transporter à la premiere occasion. Le Pere estat arriué, & m'ayant donné cet aduis, nous-nous transportasmes incontinent au fort de Kebec pour chercher quelque occasion de le mander, desirans sauuer ce pauvre miserable, puis qu'il portoit le caractere de Chrestien: mais



Ô iuste & épouuanteable vengeance du grand Dieu ! nous trouuafmes en chemin vn Montagnais, qui nous dit qu'incontinent apres le depart du Pere Buteux, vn Sauvage auoit donné vn coup de hache à ce deplorable homme pédant la nuit, qui luy auoit fait voler la ceruelle de la teste. Voila comme il est passé en l'autre monde.

Le huictième du mesme mois de Nouembre Monsieur Giffart baptisa vn petit enfant sauuage aagé d'environ six mois, le croyant si prés de la mort qu'on n'auoit peu nous appeller, il suruescut encor quelque temps, sa femme allaittoit ce pauure petit, & en auoit vn soin comme s'il eust esté son propre enfant. Certaine nuit s'éueillant toute pleine d'étonnement & de ioye, elle dit à son mary, qu'elle croyoit que ce petit Ange estoit passé au

Ciel: Non, repart-il, ie le viens tout  
maintenant de veoir, il vit encore.  
le vous supplie, replique-elle d'y re-  
garder encore vne fois, ie ne puis  
croire qu'il ne soit mort, d'autant  
que ie viens de voir tout mainte-  
nant dans mon sommeil vne gran-  
de troupe d'Anges qui le venoient  
querir. Ils le visitent donc, & le  
trouuent trépassé, bien ioyeux d'a-  
voir aydé à mettre au Ciel vne ame  
qui benira Dieu dans toute l'esten-  
due de l'eternité. Le sixième iour de  
Ianuier de cette année mil six cens  
trente cinq, le Pere Lallemand l'aua  
des eaux du saint Baptesme vne  
petite fille aagée d'environ neuf à  
dix ans, qu'une famille Françoisé é-  
leue en sa maison: cette enfant ay-  
ant fait prier le Pere de luy donner  
l'entrée en l'Eglise, l'examina sur sa  
croyance, & la voyant suffisamment  
instruite, cognoissant d'ailleurs qu'  
elle

elle n'auoit aucuns parens qui la peussent retirer des mains de nos François, il en fit vn présent au petit Iesus le iour des Roys : elle a toujours continué depuis à bien faire, fuyant tellement les Sauvages, qu'on ne luy scauroit faire parler.

Le deuxiesme iour de Feurier la petite Sauvage qu'on porta en France par le passage de la Mer du Nord au Monastere des filles de la Misericorde, c'est à dire, en l'Hospital de Dieppe puis qu'elle estoit née en la Nouvelle France, ie luy donneray place entre ceux de sa patrie, qui ont esté faits enfans de Dieu ceste année. On l'auoit mise en pension chez ces bonnes filles. Voicy ce que m'ont écrit leur Mere Superieure, aussi zelées & toute sa maison, pour le salut des pauures Sauvages, que par vne autre. Nostre petite Canadienne deceda le iour de la Purification

de nostre Dame, de la petite verole qu'on ne pût faire sortir, quoy qu'on y apportast tous les remedes possibles: elle receut le baptesme demie heure avant sa mort, c'est quasi vn miracle que nous ne fumes point surprises, à raison que comme elle estoit robuste pour son age, elle ne paroissoit point si voisine de la mort comme elle estoit, ses funerailles furent honorées de belles ceremonies, & de chœurs d'allegresse au lieu de l'Office des morts, puis que son décès auoit suiuy de si près son baptesme. Ceste enfant se faisoit aimer d'vn chacun, elle estoit fort officieuse, tres-obeyssante, aussi exacte à ne point entrer aux lieux defendus qu'une Religieuse; & quand on luy vouloit faire entrer, soit par mégarde, ou pour faire preuue de son obeyssance, elle respondoit fort gentilement, le n'ay point permis.

tion, la Mere Superieure ne le veut pas. Elle sçauoit desia plusieurs leçons de son Catechisme, & entendoit beaucoup de la lague Françoisse; c'est pourquoy nous luy auons fait conceuoir les trois Articles principaux de nostre creance. Elle sçauoit fort bien dire que le Manitou ne yaloit rien, qu'elle ne vouloit plus retourner en Canada; mais qu'elle vouloit estre Chrestienne & baptisée. Sçachant bien qu'on ne pouuoit aller au Ciel sans cela. Nous preions toutes grand plaisir en ces discours; pour trancher court, suffis de dire qu'elle taschoit d'imiter tout le bien qu'elle voyoit faire selon sa capacité. Ce sont les propres termes de la Reuerende Mere Elizabeth de saint François Superieure de cet Hospital, l'un des meilleurs Reglez de l'Europe; il ne faut qu'enquerir dans la sale des pauures, con-

templer la modestie des filles qui les seruent, considerer leur charité dans les plus fascheuses maladies, ietter les yeux sur la netteté de ceste maison, pour en sortir tout affectonné, & donner mille louanges à nostre Seigneur. Si vn Monastere semblable à celuy-là, estoit en la Nouvelle France, leur charité feroit plus pour la conuersion des Sauvages, que toutes nos courtes & nos paroles.

Le dix-huictiesme du mesme mois de Feurier, le Pere Buteux & moy receumes au nombre des Chrestiens, vne bonne femme Sauvage, qui fut solemnellement baptisée en nostre Chapelle de la Conception aux trois Riuieres. Elle s'appelloit *Ouesata Samakheon*, & nous luy donnasmes le nom d'Anne. Les Sauvages s'en allans l'auoient delaissee auprès de nostre Habitation toute malade, & couchée sur la terre dure,

d'autres estans suruenus, nous la fîmes entrer dans leur Cabane; ceux-cy décampans apres quelque seiour, nous la logeasmes encore dans vne autre qui resta seule: mais ceste Cabane s'en voulant aller apres les autres, nous priaimes les Sauuages de laisser quelques rouleaux de leur escorce pour faire vn méchant todis à ceste pauvre creature; ils font la sourde oreille. Or comme nous ne pouuions point faire entrer ceste femme dans le fort, où il n'y auoit que des hommes, & que d'ailleurs nous ne la voulions pas voir mourir deuant nos yeux par la rigueur du froid, n'ayans pas de quoy luy faire vne maison, nous priaimes nos François d'intimider ces Barbares, si cruels emuers leur nation; les voyla aussi-tost le pistolet au poing, qui se saisissent par force de quelques escorces; leur disant que cests

femme mourroit ou gueriroit bientôt, & qu'ils reprendroient ce qu'ils luy auroient presté ; cela les falcha fort, mais neantmoins comme ceste violence estoit raisonnable, l'un d'eux pour expier leur cruauté, retourna du bois où ils s'estoient allez cabanner, & luy dressa luy mesme vne petite cabanne, où tous les iours nous luy portions à manger, & en fuitte nous l'instruions. Cōiecturez, s'il vous plaist, la grande nécessité qu'il y a icy d'un Hospital, & quel fruit il pourroit produire. Trois choses me consolerēt fort, en luy déduisant les Articles de nostre creance. La 1. fut que luy voulant faire exercer quelque acte de douleur de ses pechez pour la disposer au baptesme ; ie luy rapportay le nom de plusieurs offenses, la menaçant du feu d'enfer, si ayant commis ces crimes, elle n'estoit lauée des eaux. Sa-



cramentales ; ceste pauvre malade épouuantee, commence à nommer tout haut ses offenses, disant, le n'ay point commis ces pechez que tu dis : mais bien ceux-là, s'accusant de plusieurs choses bien vergongneuses. Je luy dis qu'il suffisoit d'en demander pardon en son cœur sans les nommer, la Confession n'estant point necessaire qu'apres le Baptesme ; elle ne laissa pas de poursuiure, & d'en crier mercy à celuy qui a tout fait. En second lieu, luy parlant vn iour de la mort apres son baptesme, elle se mit à pleurer, se fachant contre moy de ce que ie luy parlois d'une chose si horrible ; cela m'estonna vn petit, i'estois quasi faché de l'auoir baptesée, nous la recommandasmes à nostre Seigneur, qui luy toucha le cœur : car l'estant retourné voir, elle me fit plusieurs interrogations: Mon ame, disoit-elle,

le , aura-elle de l'esprit quand elle  
fera sortie de mon corps? verra-elle?  
parlera-elle? ie l'asseuray qu'en  
effet elle ne perdroit rien de ces fa-  
cultez, qu'au contraire elle les au-  
roit d'une façon bien plus parfaite,  
& que si elle croyoit en Iesus-Christ  
sans feintise, qu'elle cognoistroit  
des merueilles, & iouyroit de tres-  
grands contentemens. Tu m'as dit  
que ie resusciteray quelque iour,  
seray-ie semblable, me dit-elle, à  
moy-mesme, à celle que ie suis  
maintenant, ou bien à vne autre?  
C'est toy-mesme, c'est ton propre  
corps qui reprendra vie, & qui sera  
beau comme le iour, si tu as eu la  
Foy; sinon il sera horrible, & tout  
difforme, & destiné aux flammes  
ternelles. Que mangera mon ame  
apres ma mort? Ton ame n'est point  
corporelle, elle n'a point besoin des  
viandes d'icy bas, elle se repaistra

de plaisirs qu'on ne peut concevoir.  
Que verray- ie si ie vay au Ciel? Tu  
verras ce qui se fait çà bas, la bestie-  
se de ceux de ta nation qui ne veu-  
lent pas recevoir la Foy, la beauté &  
la grandeur de celuy qui a tout fait,  
tu le prieras pour moy. Que luy di-  
ray- ie, me repart- elle? Dis luy qu'il  
me face misericorde, qu'il aye pitié  
de moy, & qu'il m'appelle bien- tost  
pour aller avec luy au Ciel. C'est  
donc, fit- elle, vne chose bien bon-  
ne d'estre, là haut, puis que tu vou-  
drois bien mourir pour y aller. Mais  
peut-estre que ie m'oublieray de ce  
que tu me dis. Non, tu ne t'en ou-  
blieras point, si tu crois en verité &  
sans mensonge. Que fera- on de  
mon corps quand- ie seray morte?  
On le mettra dans vn beau cercueil,  
& tous les François le porteront  
avec honneur au lieu où nous en-  
terrons nos morts. Dis- moy encore

vn coup, mon ame aura elle de l'esprit quand elle sera sortie de son corps? Ouy elle en aura, elle verra, elle entendra, elle conceura fort bien, & parlera d'une façon plus noble que ne font tes leures. Escoutant mes réponses, son visage s'alloit espanouissant. En fin elle me dit d'un accent tout gay, *Nitapoueten, nitapoueten*, ie croy, ie croy, & pour preue de ma créace, tu ne me verras iamais craindre la mort; iusques icy ie tremblois quand tu m'en venois parler; mais dorefnauant ie la souhaitteray pour aller veoir celuy qui a tout fait; ie luy disois tousiours mes prieres, gueris moy, tu me pourras guerir; ie luy diray cy-apres, ie ne me soucie plus de la vie, ie suis contente de mourir pour te veoir. Et en effect le reste du temps qu'elle a veu enu apres ces demandes, ie n'ay iamais remarqué en elle aucun petit indice

de la crainte de la mort. La troisieme chose qui nous resioiit fort, fut qu'un Sauvage nommé *Sakapouan* la voulut diuertir de nostre creance, disant que nous estions des conteurs, & qu'il ne falloit pas nous croire, puis que nous ne scaurions montrer ny faire veoir à personne ce que nous enseignons: ceste pauvre Neophyte fortifiée de l'esprit de Dieu tint bon, & repartit fort bien, qu'elle croyoit que nous disions la verité, & ainsi elle est morte fort bonne Chrestienne. Pour le Sauvage qui vouloit mettre obstacle à sa creance, il ne la fit pas longue, Dieu en tira vne vengeance bien rigoureuse: ce miserable se trouuoit desia mal, bien-tost apres son impieté il tomba en phrenesie & mourut insensé. Nous l'auions assez bien instruit, mais les respects humains qui regnent puissamment

parmy ces peuples, l'ont empesché de professer la Foy. Il nous a dit plusieurs fois, le croy bien que tout ce que vous dites est veritable, mais si ie vous obeï, quád ie me trouueray aux festins de mes Compatriotes, tout le monde se mocquera de moy, Fais forte, me disoit-il, qu'*Outaouan* (c'est l'un des grands discoureurs d'entre les Sauvages) recoïue la Foy quand il viendra icy, & pour lors ie ne feray plus aucune difficulté de vous croire. *Outaouan* l'a trouué mort & enterré à son retour.

Le septiesme d'Auril le petit Sauvage que nous auions enuoyé en France, & que le Pere Lallemand nous ramena, fut fait Chrestien, & baptisé solennellement par le mesme Pere. Monsieur de Champlain nostre Gouverneur luy donna nom *Bonauenture*. Tous les matins venant donner le bon iour au Pere

qui prenoit le soin de l'instruire, il ne manquoit pas de luy demander le baptesme; il fait maintenant fort bien Dieu mercy; se rendant fort docile. l'espere qu'il nous servira grandement pour nostre Seminaire.

Le treiziesme de May ie baptisay le fils de ceste bonne femme, que j'auois fait Chrestienne & nommé Marie l'an passé; laquelle ie laissay malade proche de nostre Maison, m'en allant hyterner aux trois Riuieres. Sa maladie se rengregeant le Pere Lallemant luy donna l'Extreme Onction, & venant à mourir s'entretraisolement dans nostre Cimatiere. Elle laissa pour tout heritage sa maladie à son petit enfant, qu'une fiere lente a faict passer au Ciel apres le baptesme; il portoit en sa langue le nom d'Abraham, qui luy fut changé au nom de Pierre.

Le dix-neufiesme d'Aoust le Pere Latlemant a baptisé vne fille aagée d'environ quatre ans; elle est née au pais des Bissiriniens; on la mene en France pour estre esleuée & instruite en la Foy Chrestienne.

Le reste des personnes faites Chrestiennes depuis que nous n'auons escrit en France, ont esté baptisées aux pais des Hurons, comme V. R. pourra voir par la Relation que nos Peres m'ont enuoyée, que ie luy adresse. Ils ont entre autres conferé ce Sacrement à un bon homme, dont le Pere de Nouë qui l'a cogneu en ces pais si esloignez, me parle en tres bons termes. Nous auons, dit il, tousiours creu que ce homme mourroit Chrestien, & que Dieu luy ferbit misericorde: car il estoit fort porté au bien, il faisoit volontiers l'aumosne, secourant ses Compatriotes, voire mesme nouuées



Pe- autres qui estions estrangers. Re-  
aa- tournant de la pesche il nous ap-  
e-est- apportoit tousiours quelque pois-  
a la- son, non à la façon des autres Sau-  
uée- uages, qui ne donnent que pour  
me- auoir le reciproque, mais gratuite-  
ites- ment; il nous venoit visiter vne fois  
n'a- ou deux la semaine, & apres s'estre  
ba- entretenu quelque téps avec nous,  
m- voyant que nous estions en bonne  
ela- santé, il s'en alloit tout content. Or  
éc- comme il gardoit passablement la  
au- Loy que la nature a graué dans le  
bon- cœur de tous les hommes, Dieu  
qui- luy a donné auant son trespas, la  
nez- cognoissance de la Loy de son  
ous- fils.

cc- Je rapporteray en ce lieu le cha-  
que- timent manifeste que Dieu a tiré  
it- du miserable Sorcier, & de son fre-  
coit- re, dont j'ay parlé bien amplement  
n- dans la Relation de l'an passé. Ce  
ou- méchant homme pour me déplaire

s'attaquoit par fois à Dieu comme il ay dit. Il disoit certain iour aux Sauvages en ma presence, le me suis auioird huy bien mocqué de celuy que la robbe noire nous dit qui a tout fait. Je ne pûs supporter ce blaspheme, ie luy dis tout haut, que s'il estoit en France on le feroit mourir. Au reste qu'il se moquast de moy tant qu'il voudroit que ie le souffrirois : mais qu'il me tueroit & massacreroit plustost, que d'endurer qu'il se rist de mon Dieu où ie serois present ; qu'il ne porteroit pas loing ceste impudenee. Dieu estant assez puissant pour brusler, & le ietter dans les enfers, s'il continuoit ses blasphemes. Il ne tint iamais plus ces discours deuant moy, mais en mon absence, il ne relachoit rien de ses boufonneries & de ses impietez. Dieu n'a pas manqué de l'attraper ; car l'annee n'estoit pas

encore expirée, que le feu s'estant mis en sa cabane, ie ne seay par quel accident, il a esté tout grillé, rosty, & miserablement brulé, à ce que m'ont rapporté les Sauvages, non sans estonnement.

Ils m'ont dit encor que Mestigoit lequel i'auois pris pour mon hoste a esté noyé; i'auois bien plus souhaitté que Dieu leur eust touché le cœur; i'ay esté marry particulièrement de mon hoste; car il auoit de bonnes inclinations; mais s'estant mocqué en quelque compagnie de Sauvages des prieres que ie leur auois fait faire en nostre extremité, il a esté enueloppé dans la mesme vengeance, tombant dans vne maladie qui luy fit perdre l'esprit, si bien qu'il couroit çà & là tout nud comme vn fol; s'estant trouué de basse mer sur le bord du grand fleuve, la marée montante l'a e-

touffé dans ses eaux.

Quasi tous ceux qui estoient dans la cabanne où le Sorcier m'a assez mal traité, sont morts qui d'un costé, qui de l'autre, & tous devne mort deplorable. Il n'y a que trois iours qu'on m'a amené le fils du Sorcier pour le mettre dans vn Seminaire que nous voulons commencer ; j'auois grand desir de le prendre, & de luy faire autant de bien, que son pere m'a fait de mal ; mais comme il a les escrouelles d'une façon fort horrible auprès de l'oreille, la crainte que nous ayons eu qu'il ne donnast ce mal aux petits garçons, que nous tenons en nostre Maison, nous l'a fait éconduire. Monsieur Gand, homme tout à fait charitable, fait penser & pense luy-mesme cet enfant ; s'il guerit nous le mettrons en nostre Seminaire.

Quant à l'Apostat, il nous est venu

*France, en l'année 1635.*

51

voir, faisant mine de se vouloir recō-  
cilier à l'Eglise; nous luy auons de-  
mandé quelques preuues de sa bon-  
ne volonté; sçauoir est qu'il nous vint  
voir non dans la famine des Sauua-  
ges, qui luy fait rechercher les Fran-  
çois, mais dans leur abondance: que  
s'il retourne en ce temps-là, nous le  
receurons & retiendrons quelques  
mois auant que de luy donner l'en-  
trée de l'Eglise.

---

*Que c'est vn bien pour l'vne & l'autre  
France, d'enuoyer icy des  
Colonies.*

### CHAPITRE III.

**I**L est à craindre que dans la mul-  
tiplication de nos François en  
ces contrées, la paix, la ioye, & la  
bonne intelligence ne croissent pas

à proportion que croistront les Habitans de la Nouvelle France. Il est bien plus facile de contenir un petit nombre d'hommes, que des peuples entiers ; si faut-il neantmoins confesser, que ce seroit vne chose tres-honorable, & tres-profitable à l'Ancienne France, & tres-utile à la Nouvelle, de faire icy des peuplades, & d'y enuoyer des Colonies.

Les François seront-ils seuls entre toutes les Nations de la terre, priuez de l'honneur de se dilater, & de se respandre dans ce Nouveau Monde. La France beaucoup plus peuplée, que tous les autres Royaumes, n'aura des Habitans que pour soy? ou bien si les enfans la quittent ils s'en vont quide-cà, qui de là perdre le nom de François chez l'Estranger.

Les Geographes, les Historiens Fran

& l'experience même nous fait  
voir, qu'il sort tous les ans de la  
France vn grand nombre de per-  
sonnes, qui vont prendre par-  
ty ailleurs : Car encor que le Sol  
de nostre patrie soit tres - fe-  
cond, les Françoises ont ceste bene-  
diction, qu'elles le sont encore da-  
uantage : de là vient que nos anciens  
Gaulois manquans de terres, en ont  
esté chercher en diuers endroits de  
l'Europe. Les Galates tirent d'eux  
leur origine, ils ont trauersé l'Italie,  
ils sont passez dans la Grece, & en  
plusieurs autres endroits. Or main-  
tenant nos François ne sont pas en  
moindre nombre que nos vieux  
Gaulois ; mais ils ne sortent plus en  
troupes, ains s'en vont espars, qui d'vn  
costé, qui d'autre, busquer leur for-  
tune chez l'Est ranger. Ne vaudroit-  
il pas mieux décharger l'Ancienne  
France dans la Nouvelle, par des Co-

lonies qu'on y peut enuoyer, que de peupler les pays Estrangers?

Adioustez, s'il vous plaist, qu'il y a vne infinité d'artisans en France, qui faute d'employ, ou faute de posseder quelque peu de terre, passent leur vie dans vne pauureté, & dans vne disette pitoyable. Vn tres-grand nombre vont mandier leur pain de porte en porte; plusieurs se iettent dedans les vols & dans les brigandages publics; d'autres dans les larcins & tromperies secrettes, chacun s'efforçant de tirer à soy ce que plusieurs ne sçauroient posseder. Or comme la Nouvelle France est de si grande estenduë, on y peut enuoyer si bon nombre d'habitans, que ceux qui resteront à l'Ancienne auront dequoy employer leur industrie honnestement, sans se ietter dans des vices qui perdent les Republicques; ce n'est pas qu'il fallust



enuoyer icy des personnes perduës,  
& de mauuaife vie; car ce seroit ba-  
stir des Babylones; mais les bons  
faisant places aux méchants, leurs  
donneroient occasion de fuyr l'oy-  
sueté qui les corrompt.

De plus si ces Contrées se peu-  
plent de nos François, non seule-  
ment on affoiblit les forces de l'E-  
stranger, qui tient dans ses vaisseaux,  
dans ses villes, & dans ses armées,  
grand nombre de François à ses ga-  
ges: Non seulement on bannit la  
famine des maisons d'une infinité  
de pauvres artisans, mais encore for-  
tifie-on la France; car ceux qui nai-  
strent en la Nouvelle France, seront  
François, & qui pourront dans les  
besoins rendre de bons seruices, à  
leur Roy, ce qu'on ne doit pas atten-  
dre de ceux qui s'habituent chez nos  
voisins, & hors la domination de  
leur Prince.

*Relation de la Nouvelle*

Enfin si ces pays se peuplent de François, ils s'affermiront à la Couronne, & l'Estranger ne les viendra plus troubler. Et on nous dit que ceste année les Anglois ont rendu à Monsieur le Commandeur de Rasilly l'habitation de Pemptegouët, qu'ils prirent aux François l'année mil six cens treize. D'icy prouindra vn bien, qui attirera sur l'vne & l'autre France vne grande benediction du Ciel; c'est la Conuersion d'vne infinité de Nations Sauvages, qui habitent dans les terres, lesquelles se vont tous les iours disposans à receuoir le flambeau de la Foy.

Or il ne faut point douter qu'il ne se trouue icy de l'employ pour toutes sortes d'artisans. Pourquoi les grands bois de la Nouvelle France ne pourroient ils pas bien fournir de Nauires à l'Ancienne? qui doute qu'il n'y ait icy des mines de fer, de

cuiure, & d'autre merail ? On en a desia fait la decouuerte de quelques vnes, qu'on va bien tost dresser ; & par consequent tous ceux qui travaillent en bois & en fer, trouveront icy dequoy s'occuper. Les bleds n'y manqueront non plus qu'en France. Je ne fais pas profession de rapporter les biens du pays, ny de monstrier ce qui peut occuper icy l'esprit & le corps de nos Francois. Je me cōtenteray de dire, que ce seroit vn honneur & vn grand bien à l'une & à l'autre France, de faire passer des Colonies, & dresser forces peuplades dans les terres, qui sont en friche depuis la naissance du monde.

On me dira que Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France se sont chargez de le faire ; ie réponds qu'ils s'acquittēt parfaictemēt bien de leur deuoir, quoy qu'auec de tres

grands frais: mais quand ils feroient passer trois fois autant de personnes qu'ils ont promis, ils déchargeroient de fort peu l'Ancienne France, & ne peupleroient qu'un petit Canton de la Nouvelle. Neantmoins avec le temps il se fera progrès, & aussitost que par le défrichement on pourra recueillir de la terre, ce qui est nécessaire pour la vie, on trouvera mille utilitez sur le pays, qui seront encore profitables, à la France: mais il semble qu'il soit nécessaire qu'une grande estenduë de bois soit changée en terres labourables, auparavant que d'introduire plus grand nombre de familles, autrement la faim les pourroit égorger.

Je m'estens trop sur un point, qui semble éloigné de mon sujet, quoy qu'il y soit tres-conforme; car si je voyois icy quelques villes ou bourgades, recueillir suffisamment des fruits de

la terre pour leurs besoins, nos Sauvages errans se rangeroient bien-tost à leur abry, & se faisant fédératives à nostre exemple, notamment si on leur rendoit quelque assistance, on les pourroit aisément instruire en la Foy. Pour les peuples stables qui sont bien auant dans les terres, on iroit en grand nombre les secourir, & avec d'autant plus d'autorité & moins de crainte qu'on se sentiroit appuyé de ces Villes ou Bourgades. Plus la puissance de nos François aura d'éclat en ces Contrées, & plus aisément feront-ils recevoir leur creance à ces Barbares, qui se menent autant & plus par les sens que par la raison.

*Ramas de diuerses chqses dressé en  
forme de Iournal.*

#### CHAPITRE IV.

**T**OUT ce qui se dira en ce Chapitre, n'est qu'un mélange qui n'aura pas beaucoup de suite, ny de liaison, sinon peut-estre du temps auquel les choses sont arriuées: encore ne se suiura-il que de loin à loin.

Le douziésme d'Aouft de l'année precedente mil six cens trente quatre, Monsieur du Plessis Bochart General de la flotte, leua l'ancre, & quitta la Rade de Kebec, pour tirer à Tadoussac, & de là en France, où l'on nous dit qu'il arriua enuiron la my-Septembre, n'ayant esté qu'un mois à trauerser la mer.

*France, en l'année 1633.* 62

Le vingt-sixiesme du mesme mois d'Aoust, quelques Sauvages passans proche de nostre Maison nous firent veoir des prunes qu'ils auoient cueilly dans les bois, non pas bien loin de nostre Maison: elles estoient aussi grosses que les petits abricots de France, leur noyau est plat comme celuy de l'abricot: cela me fait dire que les froids de ces Contrées, n'empescherôt pas qu'on n'en retire des fruits. Nous en verrons l'experience dans quelques années; car nous auons greffé quelques antes qui ont fort bien repris.

Le troiesme de Septembre nous nous embarquasmes le Pere Buteux & moy, pour aller secourir nos François en la Nouvelle Habitation, qu'on commençoit aux trois Riuieres. Nous passasmes proche de l'Islet de Richelieu, nommé des

62 *Relation de la Nouvelle*

Sauuages *Ka ouapassiniskakhi*. Monsieur de Champlain y a fait dresser vne platte forme, sur laquelle on a posé du Canon, pour commander à toute la Riuiere. Depuis cet Islet iusques à vne bonne traite de chemin au delà, le passage est fort dangereux, à qui n'a cognoissance du vray chenal, nous touchasmes vne fois, eschoüasmes vne autre, & nostre barque dans vn grand nordest, frisa vne roche, qui donna de l'horreur à tous ceux qui la virent. Dieu semble auoir armé ce passage pour la conseruation du Pays, entre les mains des François qui le possèdent.

Le huictiesme nous arriuasmes aux trois Riuieres, le seiour y est fort agreable, la terre sablonneuse de la pesche en son temps tres-abondante. Vn Sauvage rapporteta quelque fois dans son Canot douze ou quinze



France, en l'année 1635. 63

ze Esturgeons, dont le moindre se-  
ra par fois de la hauteur d'un hom-  
me. Il y a quantité d'autres poissons  
tres-excellens. Les François ont nom-  
mé ce lieu les trois Riuieres, pour-  
ce qu'il sort des terres vn assez  
beau fleuve, qui se vient dégorger  
dans la grande Riuere de saint  
Laurens par trois principales em-  
bouchures, causées par plusieurs  
petites Isles, qui se rencontrent à  
l'entrée de ce fleuve, nommé des  
Dieux Sauvages *Metaberoutin*. Je décrirais  
volontiers la beauté de ce lieu, mais  
je crains d'estre long; Tout le pays  
entre Kebec & ceste nouvelle Ha-  
bitation, que nous appellerôs la Re-  
sidence de la Conception, m'a sem-  
blé fort agreable, il est entrecoupé  
de ruisseaux & de fleuves, qui se  
déchargent d'espaces en espaces  
dans le Roy des fleuves, c'est à dire,  
dans la grande riuere de S. Laurens,

qui a bien encore en ce lieu là quel-  
que deux à trois mille pas de large,  
quoy qu'il soit à trente lieues au  
dessus de Kebec.

Le vingt-septiesme du mesme  
mois de Septembre vn Elan parue  
de l'autre bord de ceste grande ri-  
viere, nos François en donnerent  
aduis à quelques Sauvages cabanez  
proche de l'Habitation, quelques-  
vns d'eux s'en vont attaquer ce  
grand animal, qui se rafraichissoit  
dedans l'eau, l'allant prendre de  
costé des terres, pour le pousser plus  
avant dans le fleuve, ils voloient  
après dans leurs petits Canots de  
corce, ils l'approcherent à la portée  
d'vn iavelot, & l'vn d'eux luy lança  
vne espée qui le fit bondir, & cher-  
cher le chemin de la terre pour se  
sauver; ce qu'il eust fait aisément  
ment, s'il eust peu aborder; mais  
voyant ses ennemis de ce costé là, il se p-

se jette à l'eau, où il fut bien-tost  
lardé de coups d'espées. Com-  
me il tiroit à la mort, ils le repous-  
serent vers le bord du fleuve, & là le  
mirent en vn momēt en pieces, pour  
le pouvoir apporter en leur caba-  
ne. Nous voyons ceste chasse de no-  
stre Habitation esleuée sur vne pla-  
te forme naturelle, qui a veuë sur la  
grande Riuere. Je consideray par-  
ticulierement la teste de cest a-  
nimal, il auoit poussé vn bois  
de la longueur seulement des cor-  
nes d'vn bœuf; car il estoit enco-  
re tout ieune; ce bois estoit tout  
d'euvelu, assez mince, & d'vne grosseur  
quasi égale par tout.

Le vingt-huictiesme le Pere Bu-  
cheux & moy trouuâmes vne trou-  
pe de Sauvages, qui faisoient festin  
auprès des fosses de leurs parens tres-  
passés; ils leur donnerent la meilleu-  
re part du banquet qu'ils jetterent

au feu, & s'en voulans aller vne femme rompit des branches, & des rameaux d'arbres; dont elle couvrit ces fosses; ie luy en demanday la raison, elle repartit qu'elle abrioit l'ame de ses amis trespasses, contre l'ardeur du Soleil, qui a esté fort grande cet Automne. Ils philosophent des ames des hommes & de leurs necessitez, comme des corps, conformément à leur doctrine, se figurans que nos ames ont les memes besoins que nos corps; nous luy dismes assez que les ames des creatures raisonnables descendoient aux enfers, ou montoient au Ciel; elle ne laissa pas, sans nous respondre, de garder la vieille coustume de ses ayeux. Ceux qui ne resistent pas les obligations qu'ils ont à Dieu, d'auoir pris naissance en vn lieu où il est cogneu & adoré, peuvent icy veoir à l'œil quel pre-

fem- ciput ils ont par dessus vn monde de  
s ra- barbares.

Le vingt-troisiesme iour d'O-  
ctobre, quinze ou vingt Sauuages  
reuintrent de la guerre, amenans  
vn prisonnier. Si tost qu'il peu-  
rent decouurer nostre Habitation  
& leurs cabanes, ils rassemblerent  
leurs canots, & s'en vindrent dou-  
cement par le milieu du grand fleu-  
ue, poussant de leur estomach des  
chants tout remplis d'allegresse; si  
tost qu'on les apperceut, il se fit vn  
grand cry dans les cabanes; chacun  
sortit au deuant pour veoir ces guer-  
riers, qui firent leuer tout debout le  
pauvre prisonnier, & le firent dan-  
ser à leur mode au milieu d'vn canot;  
il chatoit & eux frappaient de leurs  
quirois à la cadence; il estoit lié  
d'vne corde qui luy passoit de bras  
en bras derriere le dos, & d'vne au-  
tre aux pieds, & encore d'vne autre

assez longue par le trauers du corps; ils luy auoient arraché les ongles des doigts, afin qu'il ne se peust délier. Admirez ie vous prie la cruauté de ces peuples, vne Sauvage nous ayant apperceu le Pere Buteux & moy dans la meſlée avec les autres, nous vint dire toute remplie de ioye & de contentement, *Tapoue kouetakion nigamouan*; en verité ie mangeray de l'Hiroquois. En fin ce pauvre homme sorty du canot fut conduit dans vne cabane, à l'entrée des enfans, les filles & les femmes le frapoient, qui d'un baston, qui d'une pierre: vous eussiez dit qu'il estoit insensible, passant chemin, & receuant ces coups, sans destourner la veüe: si tost qu'il fust entré on le fit dancier à la cadance de leurs hurlemens. Apres auoir fait quelques tours, frapant la terre, & s'agitant tant le corps, en quoy consiste tou

te leur dance, on le fit asseoir, & quelques Sauvages nous apostrophans, nous dirent que cet Hiroquois estoit l'un de ceux qui l'année precedente auoient surpris & massacré trois de nos François, c'estoit pour estouffer en nous la compassion que nous en pouuions auoir, ils osèrent bien demander à quelques-uns de nos François, s'ils n'en mangeroient pas bien leur part, puis qu'ils auoient tué de nos Compatriotes. On leur repartit que ces cruautés nous déplaisoient, & que nous n'estions point des antropophages. Il ne mourut point neantmoins; car ces Barbares ennuyez de la guerre, parlerent à ce ieune prisonnier, qui est homme fort, & d'une riche & haute taille, de faire la paix; ils ont esté long-téps à la traiter, mais en fin ils l'ont concludé. Je croy bien quelle ne durera gueres,

car le premier vertige qui prendra à quelque estourdy, sur le souuenir que l'vn de ses parens aura esté tué par les Hiroquois, en ira surprendre quelqu'vn, & le massacrerá en trahison: & ainsi recommencera la guerre. Il ne faut pas attendre de fidelité des peuples qui n'ont point la vraye Foy.

Le vingt-quatriesme du mesme mois grand nombre d'Algonquains estans arriuez, ie m'en allay chercher par leur cabanes, vne petite fillette que i'auois baptifée, & nommée Marguerite l'an passé: sa mere me recogneut bien, & me dit qu'elle estoit morte, c'est autant de gagné pour le Ciel, ie ne l'auois pas fait Chrestienne qu'à fin qu'elle y alast. Côme ie vins à demáder des nouuelles du pere de cét enfant que i'auois cōmencé d'instruire, vn Sauvage me respondit qu'il estoit mort; à ceste



parole, vne fiennne fille aagée de dix-huict à vingt ans, fit vn grand cry toute éplorée; on me fit signe que ie ne parlasse point de la mort, dont le seul nom leur semble insupportable.

Le vingt-neufiesme il arriua vne chose assez facetteuse, que ie coucheraÿ icy, pour faire veoir la simplicité d'vn esprit qui ne cognoist point Dieu. Deux sauuages estans entrez en nostre Habitation, pendant le Diuin Service, que nous faisons à la Chapelle, se disoient l'vn à l'autre; ils prient celuy qui a tout fait, leur donnera-il ce qu'ils demandent? Or comme nous tardions trop à leur gré, Assurement, disoient-ils, il ne leur veut pas donner: voyez ils crient tous tant qu'ils peuvent (nous chantions Vespres pour lors.) Or vn ieune truchement venant à fortir, ils l'aborderent, &

luy dirent, Hé bien! celui qui a tout fait, vous a-t-il accordé ce que vous demandiez? Ouy, respond-il, nous l'aurons. Assurément, repartent-ils, il ne s'en est gueres fallu qu'il ne vous ait éconduit; car vous avez bien crié & bien chanté pour l'auoir: nous disions à tous coups, que vous n'auriez rien; mais encore que vous a-t-il promis? Ce ieune homme souffrant, leur respondit, conformément à leur grande attente; Il nous a promis que nous n'aurions point faim: c'est la grande beatitude des Sauvages d'auoir dequoy contenter leur ventre.

Le cinquiesme de Nouembre, j'allay veoir les reliques d'une bonne pallissade, qui a autrefois entouré une Bourgade, au lieu mesme où nos François ont planté leur Habitation. Les Hiroquois ennemis de ces Peuples ont tout bruslé; on voit en

encore le bout des pitux tous noirs; il y a quelques arpens de terre défrichée, où ils cultiuoient du bled d'Inde. l'espere qu'avec le temps nos Canadiens reprendront cet exercice, qui leur sera autant profitable pour le Ciel, que pour la terre; car s'ils s'arrestent, on aura moyen de les instruire.

Le septiesme on nous décriuit une façon de dance des Sauvages que nous n'auions point encore veüe. L'un d'eux commence, pendant que les autres chantét, la chanson finie, il va donner le bouquet, c'est à dire, qu'il va faire ym present à celuy qu'il veut faire dancier apres luy; l'autre finissant la dance en fait de mesme, & si nos François se trouuent avec eux, on leur porte le bouquet & le present aussi bien qu'aux autres.

Le dix-huictiesme de ce mois,

tous les Sauvages s'escarterent, qui  
deça, qui delà dans les bois, pour al-  
ler pendant l'hyuer chercher l'Elan,  
le Cerf & le Caribou, dont ils vivent;  
Si bien que nous demeurâmes sans  
voisins, nos seuls François restans  
en nostre nouvelle Demeure.

Le trentiesme de Decembre la  
neige n'estant ny assez dure ny assez  
profonde, pour arrester les grandes  
jambes de l'Elan, vne troupe de ces  
pauvres Barbares, s'en vindrent crier  
misericorde en nostre Habitation;  
la famine qui fut cruelle l'an passé  
les a encore traité plus rudement  
cet hyuer, du moins en plusieurs  
endroits; on nous a rapporté que  
vers Caspé les Sauvages ont tué &  
mangé vne jeune garçon que les Bar-  
bares leur auoient laissé pour appren-  
dre leur langue. Ceux de Tadou-  
sac avec lesquels i'hyuernay icy a v-  
an, se sont mangez les vns les autres

en quelques endroits. Monsieur du Plessis Bochart montant à Kebec, nous a dit qu'il y en auoit encore quelques-vns dans les bois, qui n'osoient paroistre deuant les autres, à raison qu'ils ont meschamment surpris, massacré, & mangé leurs compagnons. Nous auons esté témoins de leur famine aux trois Riuieres: ils venoient par bandes, tous défigurés, décharnez comme des squelets, & cryoymans, disoient-ils, autant mourir auprès des François, que dans leurs Forests: le malheur pour eux, estoit, que comme ceste Habitation ne faisoit que de commencer, il n'y auoit que point encores de magasin aux trois Riuieres, nos François & nous n'ayans apporté de Kebec que les viures nécessaires pour le nombre des hommes qui y residoient; nous nous efforcâmes pourtant de les secourir, chacun de son costé leur

faisant la charité selon ses forces, ou selon son affection, pas vn de ceux qui vindrent vers nous ne mourut de faim.

Le Pere Buteux & moy entrans dans vne cabane, vne femme nous dit, qu'il n'estoit resté qu'elle & sa compagne, de tous ceux avec lesquels elles auoient hyuerné dans les bois. On a trouué des Chasseurs roides morts sur la neige, tuez du froid & de la faim, entre autres, celuy qui auoit pris le prisonnier Hiroquois duquel i'ay parlé cy-dessus.

Vn Sauvage me dit dans ceste famine, que sa femme & sa belle sœur estoient en deliberation de tuer leur propre frere: l'en demanday la raison, nous craignons, fit-il, qu'il ne nous assomme pendant nostre sommeil pour nous manger. Nous vous apportons, luy dis-je, tous les iours vne partie de nos vi-

ures pour vous secourir. Cela est  
vray, respond-il, tu nous donne la  
vie, mais cét homme est à demy fol;  
il ne mange point, il a quelque  
méchant dessein, nous le voulons  
preuenir, en seras-tu marry? le me  
trouuay vn peu en peine, de consen-  
tir à sa mort, ie ne pouuois: ie croyois  
d'ailleurs qu'ils auoient iuste occa-  
sion de craindre. Nous luy donnas-  
mes conseil de ne point laisser de  
haches ny d'espees en sa cabane, si-  
non celle dont il auroit à faire, la-  
quelle il poseroit sous sa teste en  
dormant; il s'accorda à cela, & nous  
donna ses haches & ses espees, pour  
les emporter en nostre chambrette.  
A trois iours de là ce pauvre misera-  
ble s'en alla à Kebec, où ayant vou-  
lu tuer quelque François, Mon-  
sieur le Gouverneur recognoissant  
sa folie, le fit enchaîner pour le  
rendre aux premiers Sauvages qui

28 *Relation de la Nouvelle*  
viendroient.

Or ces allées & venuës des Sauuages affamez ont duré quasi tout l'hyuer; nous faisons ordinairement quelque festin de pois & de farine bouïllie à toutes les nouvelles bandes; i'en ay veu tel d'entre-eux qui en mangeoient plus de huiet escuellées, deuant que de sortir de la place.

Pendant qu'on leur preparoit le banquet, nous leur parlions de Dieu, nous leur representions leurs miseres; ils auoient tous la meilleure volonté du monde de cultiuer au Printemps, ce qu'ont fait quelques vns: mais ils ne demurerent pas assiduëment auprès de leurs bleds d'Inde, les abandonnans pour aller pescher, qui deça, qui delà.

Quand aux propositions que nous leur faisons de croire en Dieu, l'vn d'eux me dit vn iour. Si nous



croyons en vostre Dieu, neigera-il? Il neigera, luy dis-je. La neige sera-elle dure & profonde? Elle le fera. Trouverés vous des Orignaux? Vous en trouverez. Les tuerons nous? Ouy; Car comme Dieu sçait tout, qu'il peut tout, & qu'il est tres-bon, il ne manquera pas de vous assister, si vous avez recours en luy, si vous receuez sa Foy, & luy rendez obeys- sance. Ton discours est bon, repart- il, nous penserons à ce que tu nous as dit. Cependant ils s'en vont dans les bois, & mettét bien-tost en oubly ce qu'on leur a dit: Il est bien vray qu'à la parfin on fera quelque impres- sion sur leur esprit, s'il n'est plus dur que la pierre qui se caue par des gouttes d'eau.

Vne autrefois ayant vn assez long-temps discours sur nostre creance à vne escoüade, qui s'en re- tournoit chercher dequoy nourrir

leurs femmes & leurs enfans, ie leur  
 conſeillay, au cas qu'ils ne peuſſent  
 rien trouuer, de ſe mettre à genoux,  
 & de s'adreſſer à celuy qui a fait le  
 Ciel & la terre, de luy promettre  
 qu'ils croiront en luy, ſ'il les vou-  
 loit ſecourir: ils me promirent qu'ils  
 le feroient; nous leur preſentâmes  
 à cet effect vne petite Image de no-  
 ſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, & les  
 aduertîmes de la façon qu'ils la de-  
 uoient placer dans leur grandes ne-  
 ceſſitez, des prieres qu'ils deuoient  
 faire à celuy qu'elle repreſentoit,  
 leur donnant bonne eſperâce qu'ils  
 ſeroient ſecourus. Ie mis cette Ima-  
 ge entre les mains d'vn nommé *Sa-  
 kapouan*, dont i'ay fait mention cy-  
 deſſus. Il me promit qu'il feroit de  
 point en point ce que nous luy  
 auions ordonné: mais le miſerable  
 ne tint pas ſa promeſſe; car il n'oſa  
 iamais produire ceſte Image, de

peut

leur peur d'estre gaussé de ses Compagnons, voire mesme il se rioit avec les autres de ce que nous leur auions presché. Aussi Dieu le chastia-il, car il tomba malade, & fut contraint de venir rechercher les François; nous luy redemandasmes l'Image & la rendit. Interrogé pourquoy il n'auoit point prié le Fils du Tourpuissant, le m'en estois allé, respond-il, avec bonne volonté de le prier, i'auois conceu vne bonne esperance, qu'il nous donneroit à manger, i'auois mesme retenu la meilleure de toutes les oraisons que tu nous as enseigné: mais estant arriué à nos cabanes, i'ay eu peur que si ie produisois l'Image, qu'on ne s'en moquast, & que celuy qui a tout fait ne se feschast cõtre moy, & nous fist mourir. En vn mot le respect humain retiét ce peuple. Peus beau luy dire, que s'il eust esté fidele dans

ces gaufferies , s'il n'eust point adheré à ces mocqueurs, que Dieu l'auroit puissamment assisté, Il faut, dit-il , parler à nos Capitaines. Et en effet qui les auroit gaignez, il auroit tout gagné. Le reuiens tousiours sur mes brisées, qui sçauroit parfaictement la langue pour les accabler de raisons , & pour refuter promptement leurs niaiseries , seroit bien puissant parmy eux. Le temps apportera tout , & Dieu donnant sa benediction, *Populus qui est in tenebris videbit lucem magnam.*

Or pour vider tout cét article; ie demanday à ce Sauvage, quelle estoit ceste Oraison qu'il preferoit aux autres. Tu nous dis plusieurs choses, me fit-il , mais ceste priere m'a semblé la meilleure de toutes. *Mirinan onkachigakhi nimitchiminan*: donne nous aujourd'huy nostre nourriture: donne nous à man-

ger; voyla vne excellente Oraison, disoit-il. le nem'estonne pas de ceste Philosophie; *Animalis homo, non percipit ea qua sunt Spiritus Dei.* Qui n'a iamais esté qu'à l'escole de la chair, ne sçauroit parler le langage de l'esprit.

Le vingt-septiesme du mesme mois de Ianuier vn Sauuage me vint apprendre vn secret bien cogneu des Algonquains, mais non pas des Montagnais; aussi n'est-il pas de ce pays-cy, ains de bien auant dans les terres. Il me dit donc, que si quelqu'un de nos François vouloit l'accompagner, qu'il s'en iroit pescher sous la glace d'un grand estang, placé à quelque cinq mille pas au delà de la grande Riuiere, vis-à-vis de nostre Habitation. Il y alla en effet, & rapporta quelques poissons; ce qui consola fort nos François: car ils peuuent maintenant au plus fore

des glaces, tendre des rets dans cét estang. l'ay veu ceste pesche: voicy comme ils s'y comportent. Ils font à grands coups de hache vn trou assez grandelet dans la glace de l'estang; ils en font d'autres plus petits, d'espaces en espaces, & avec des perches ils passent vne fiscelle de trous en trous par dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets qui luy est attachée. Voyla comme on tend les filets pour la premiere fois, quand on les veut visiter, il est fort aisé: car on les retire par la plus grande ouuerture pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'à passer la premiere fois la fiscelle. Quand Dieu aura ben

ces contrées d'vne peuplade de Fran

çois, on trouuera mille biens, & mille commoditez sur le pays, que ces Barbares ignorent.

Le sixiesme de Feurier la grande Riuere fut gelée tout à fait, en sorte qu'on passoit dessus en assurance; elle gela mesme deuant Kebec, ce qui est fort extraordinaire, à raison que les marées sont là fort violentes. Il me semble que la rigueur de l'hyuer s'est fait sentir particulièrement en ce mois cy.

Le huitiesme de Mars mourut ceste femme Sauuage nommée Anne, dont i'ay parlé au Chapitre second: cōme les douleurs de la mort approchoient, elle disoit par fois toute seule, *nitapoueten, nitapoueten*, ie croy, ie croy, *nisadkihau, nisadkihau*. Je l'ayme, ie l'ayme: *ouaskouckinioni itontan*. Je veux aller au Ciel: & vne fois elle me dit, comme ie la quittois, apres l'auoir instruite &

visitée en sa maladie ; Tu m'as seruy de pere iusques icy , continuë iusques à ma mort , qui ne tardera pas ; retourne moy voir au plustost , & si tu me vois si bas , que ie ne puisse parler , souuienne toy que ie penscray tousiours à ce que tu m'as dit , & que ie croiray tousiours en mon cœur. Vn Sauvage m'ayant informé qu'elle n'estoit point de ce pays-cy , ie l'interogeay quelques iours deuant sa mort de sa patrie : elle me dit , que ceux de sa Nation s'appelloient *ouperigone ouaouakhi* , qu'ils habitoiët bien auant dans les terres plus bas que Tadoussac , de mesme costé ; qu'on pouuoit par des fleuues descendre de leur pays dans la grande riuere de saint Laurens ; que ses Compatriotes n'auoient aucun commerce avec les Europeans ; c'est pourquoy , disoit-elle , ils se seruent de haches de pierres ; qu'ils ont des



Cerfs, & des Castors en abondance, mais fort peu d'Elans; qu'ils parlent le langage Montagnais, & qu'ils ne manqueroient de venir à la traite avec les François, n'estoit que les Sauvages de Tadoussac les veulent tuer quand ils les rencontrent. Je ne sçay si ce ne sont point ceux que nous appellons Bersiamites, dont quelques-vns ont esté cruellement massacrez cette année à Tadoussac. Ces perfides Sauvages les accueillirent fort humainement, & quand ils les eurent en leur puissance, ils les mirent à mort traistrement.

Le cinquiesme d'Auril vn Sauvage Montagnais vint rapporter au Pere Buteux, que nos Peres, & nos François qui les accompagnoient auoient esté delaissez dans les bois, & liez à des arbres par les Hurons qui les menotent en leur pays, les-

quels s'estans trouuez mal d'une certaine epidemie qui affligea l'Automne passé toutes ces Nations, creurent que ceste maladie leur estoit causée par les François, ce qui les auoit reduits à les traiter de la sorte, & ce sauuage asseuroit auoir appris ceste nouvelle de la bouche de quelques Bissiriniens, voisins des Hurons. Nous remismes toute ceste affaire entre les mains de N. Seigneur, qui prendra nos vies dans les temps, & dans les occasions qu'il luy plaira. Nous auions desia appris, comme i'escruiuy l'an passé des mauuaises nouvelles du P. Anthoine Daniel qu'on nous faisoit quasi mort; mais en fin la bonté de Dieu nous a consolez; car la pluspart de ces bruits se sont trouuez faux. Il est vray que le Pere Daniel, & tous les autres, ont souffert incomparablement en leur voyage, comme V. R. pourra veoir

par la Relation du Pere Brebeuf,  
Le quatorziesme du mesme mois,  
toutes les glaces estant parties, ie  
m'embarquay dans vn canot a-  
uec vn de nos François, & vn Al-  
gonquain, pour aller veoir ce  
beau lac ou estang, dont i'ay parlé  
cy dessus, que i'auois veu tout glacé  
pendant l'hyuer. En chemin ie vis  
la chasse du Rat musqué; cét ani-  
mal a vne fort longue queuë, il y en  
a de gros comme des lapins: quand  
il paroissent sur l'eau les Sauvages  
les suiuent dans leurs petits canots;  
aussi-tost ces Rats se voyant pour-  
suiuis se plongent en l'eau, & leurs  
ennemis s'en vont viste, où ils pre-  
uoient qu'ils reuiendront au dessus  
pour prendre haleine: bref ils les  
Pere poursuient tant qu'ils les lassent,  
en sorte qu'ils sont contraints de re-  
leuer quelque téps au dessus de l'eau,  
pour n'estre suffoquez: alors ils les

assomment avec leurs aurons, ou les tuent à coups de fleches. Quand cét animal a gagné la terre, il se sauue ordinairement dans son trou. On l'appelle Rat musqué, pource qu'en effect vne partie de son corps prise au Printemps sent le musc, en autre temps elle n'a point d'odeur.

Le vingt-vniesme, ie partis des trois Riuieres pour venir à Kebec, afin de m'y trouuer, selon le desir de nos Peres, à la venuë des vaisseaux. Nous les attendions de bonne heure, ils sont venus bien tard, le mauuais temps leur a cause vne rude trauerse; nous esperions de les veoir sur la fin de May, & nous n'en auons eu nouvelle que le vingt-cinquiesme de Iuin; auquel temps arriua vn canot enuoyé de Tadoussac, qui rapporta qu'un vaisseau estoit à l'Isle du Bic, & qu'il en venoit encore cinq ou six, avec bon

ne deliberation de combattre tous  
ceux qu'ils trouueroient dans la Ri-  
uiere sans Commission.

Le quatriesme de Iuillet, vne  
chaloupe enuoyée de la part de  
Monsieur du Plessis Bochart, gene-  
ral de la flotte, refiout tous nos Fra-  
çois, & nous affecta de sa venue, &  
qu'il estoit Iuiuy de quatre forts na-  
uires, six pour Tadoussac, & deux  
pour Miscou, sans ce que l'on en-  
uoyoit au Cap Breton, & coste de  
Acadie M<sup>re</sup> le Com. de Razilly.

Le dixiesme vne barque mon-  
tant en haut, nous apporta le  
Pere Pijart. A mesme temps deux  
de nos François descendant des Hu-  
ons, nous presenterent les lettres  
de nos Peres qui sont en ce pays-là,  
estoit nous réjouyr de toutes parts.  
D'un costé le Pere nous temoignoit  
que V. R. nous enuoyoit 4. de nos  
Peres, & 2. de nos Freres pour ren-

fort, & deux autres Peres pour la Residence de S. Charles. Qu'une infinité de personnes cherissoient ceste Mission, & que V. R. toute pleine de cœur, nous donneroit tous les ans autant d'ouuriers Euangeliques, que la Mission en pourroit nourrir, l'ardeur de venir souffrir quelques choses en ces contrées pour la gloire de nostre Seigneur, estant quasi incroyable. D'autre costé la sate de nos Peres dans les Hurons, où on les faisoit morts, les bonnes dispositions de ces Peuples, pour recevoir la veritez Chrestiennes; l'affection qu'ils nous portent, nous faisoit benir le saint Nom de Dieu, & leur rendre graces de tant de benedictions, qu'il va respendant sur ceste entreprise.

Le douziesme, Monsieur le Cheualier de la Roche-lacquelin, commandant le nauire nomme le Saint

*France, en l'année 1635.*

93

Re Jacques, vint mouiller l'ancre de  
nant Kebec. Nostre Frere Pierre  
Mif feauté l'ayant remercié de sa bien-  
e de uillance, nous vint veoir en nostre  
an petite Maison de nostre Dame des  
qu Anges. Le lendemain nostre ioye  
ar s'accréut par la venue du Pere Clau-  
ho de Quantin & de nostre Frere Pier-  
te Tellier, portez dans le vaisseau  
ed du Capitaine de Nefle.

in Le vingtiesme, Monsieur le Ge-  
no neral nous rendit le Pete le Mercier,  
fai qu'il amena dans sa barque; tous ces  
ion iours nous estoient des iours de ioye  
le & de contentement, voyant & nos  
tio François & nos Peres en bonne fan-  
t be té, apres beaucoup de tourmente sur  
l'amer.

ced Le vingt-deuxiesme de Iuillet se  
cel fit vne Assemblée où vn Conseil en-  
che tre les François & les Hurons. Le Pe-  
on re Buteux qui estoit descendu de la  
in Residence de la Conception, & moy

24 *Relation de la Nouvelle*  
y assistasmes. Apres les affaires com-  
munes, Monsieur de Champlain  
nostre Gouverneur, recommanda  
avec vne affection energique nos  
Peres, & les François qui les accom-  
paignoient à ces Peuples; il leur fit di-  
re, que s'ils vouloient conseruer &  
accroistre l'amitié qu'ils ont avec  
les François, qu'il falloit qu'ils re-  
ceussent nostre creance, & adora-  
sent le Dieu que nous adorons; que  
cela leur seroit grandement profita-  
ble: car Dieu pouuant tout, les be-  
nira, les protegera, leur donnera la  
victoire contre leurs ennemis; que  
les François iront en bon nombre  
en leur Pays; qu'ils épouseront leurs  
filles quand elles seront Chrestien-  
nes: qu'ils enseigneront à toute  
leur nation à faire des haches, de  
cousteaux, & autres choses qui leur  
sont fort necessaires, & qu'à cet ef-  
fet ils deuroient dès l'an prochain



France, en l'année 1635.

95

amener bon nombre de leurs petits  
garçons, que nous les logerons bien,  
que nous les nourrirons, & que nous  
les instruirons & cherirons comme  
s'ils estoient nos petits Freres. Et  
pour autant que tous les Capitaines  
ne pouuoient pas descendre en bas,  
qu'ils tiendroient Conseil sur ce su-  
jet en leur Pays, auquel ils appel-  
loient *Echom*, c'est ainsi qu'il appel-  
lent le Pere Brebeuf: & là dessus leur  
donnant vne lettre pour luy porter,  
ladousta: Voicy que i'informe le  
Pere de tous ces points. Il se trou-  
uera en vostre Assemblée, & vous  
era vn present que ses Freres luy  
nuoyent: là vous ferez paroistre  
veritablement vous aymez les  
françois. l'auois suggeré ces pensées  
Monsieur nostre gouverneur qu'il  
pprouua; mais encore il les ampli-  
fia avec mille louanges & mille tes-  
moignages d'affectio enuers nostre

Compagnie. Monsieur le General prit aussi la parole sur ce sujet, & fit tout son possible pour donner cognoistre à ces Peuples, l'estime que font les grands Capitaines de France des Peres qu'on leur enuoye & tout cela pour les disposer à reconnoistre le Dieu des François, & de tout l'Vniuers. A ce discours vn Capitaine repartit, qu'ils ne manqueraient pas de rendre ceste lettre, & de tenir Conseil sur les Articles proposez. Qu'au reste que toute leur Nation aymoit tous les François, qu'il sembloit neantmoins, que les François n'aymoient qu'une seule de leurs Bourgades, puis que tous ceux qui montoient en leur Pays y prenoient pour leur demeure. Et leur respondit, que iusques icy ils n'auoient eu qu'un petit nombre de nos François, & que s'ils embra-  
 soient nostre creance, qu'ils en au-

roient en toutes leurs Bourgades.

Au sortir du Conseil nous allasmes veoir ceux qui voudroient embarquer le P. le Mercier & le Pere Pijart avec leur petit bagage, pour les porter en leur Pays; le Pere Breceux m'en auoit assigné quelques-uns dans ses lettres, mais plusieurs se presentoient; ils regardoient les deux Peres attentiuement, les mesuroient de leurs yeux, ils demandoient s'ils n'estoient point meschants, s'ils ra-leroient bien, ils les prenoient par les mains, & leur faisoient signe qu'il ne faudroit bien remuer l'airon.

En fin le vingt-troisieme du mesme mois de Iuillet nos Sauvages bien contents, embarquerent nos deux Peres, & vn ieune garçon Francoys, qui a desia passé vne année dans ce pays: iamais ie ne vy personnes plus ioyeuses que ces bons Peres, on les fit mettre pieds nuds à l'entrée

de leur nauire d'escorce, de peur de les gaster, ils s'y mettent gayement, portans vn œil, & vn visage tout ioyeux, dans les souffrances qu'ils vont rencontrer. Le me represente vn S. André volant à la Croix; on les separa en trois canots; celuy qui portoit le Pere Pijart estant le premier prest tira droit au bord, c'est à dire au vaisseau de Monsieur le Cheualier, pour luy donner le dernier adieu, & le remercier encore vne fois des courtoisies fort particulieres qu'il auoit receu de luy, passant dans son nauire depuis la France iusques à Tadoussac. Apres l'auoir salué Monsieur le Cheualier fit ietter des prieneaux d'as son canot pour les Sauvages qui le menoiert, & fit tirer trois volées de canon par honneur. Ces pauvres Barbares tressailloiet d'aise mettant la main sur leur bouche en signe d'estonnement.

d  
le  
G  
no  
m  
qu  
fa  
de  
ca  
fa  
de  
qu  
roi  
ces  
me  
Rit  
ges  
l'ac  
aux  
rom

Le Pere le Mercier vint apres dans son canot, pour recognoistre les obligations qu'il a à Monsieur le General, & prendre congé de luy; il ne sçauoit en quel termes noustefmoigner le soin qu'il a des nostres, qui passent avec luy dans son vaisseau. Apres les adieux, on ietta aussi des prunes à ses conducteurs, le canon du vaisseau & de la barque, faisant entendre aux Sauvages, qu'ils deuoient auoir grand soin de ceux que nos Capitaines François honoroient avec tant d'affection.

Il arriva vne chose plaisante en ces entrefaites, le Pere Buteux en mesme temps remontoit aux trois Riuieres dans vn canot, les Sauvages. qui le conduisoient, voyans l'accueil qu'on faisoit aux Peres, & aux Sauvages qui alloient aux Hurons, tirerent comme auoient fait

les deux autres canots au vaisseau où estoit Monsieur le Général, & Monsieur le Cheualier. Le Pere Buteux leur crie, Ce n'est pas là où il faut aller, ie ne vay pas aux Hurons. Il n'importe, puis qu'on faisoit là du bien à ceux qui portoient nos Peres, ceux-cy en vouloient gouster aussi bien que les autres; aussi leur fit on la mesme courtoisie.

Le premier iour d'Aouust le Pere Buteux mescriuit des trois Riuieres, ou il estoit allé, comme i'ay dit, que les Sauvages Montaignais auoient esleu vn. nouveau Capitaine, celuy qu'ils auoient auparauant nommé Capitanal estant mort dés l'Automne passé: ce Capitanal estoit vn homme de bon sens, grand amy des François; assemblant les Principaux de sa Nation à la mort, il leur enjoignit de conseruer cette bonne

*France, en l'année 1635.* 101

intelligence avec ses amis, leur disant que pour preuve de l'amour qu'il nous portoit, qu'il desiroit encore apres sa mort demeurer avec nous, & sur l'heure il se fit rapporter de delà le grand fleuve où il estoit, pour mourir auprès de la nouvelle Habitation. Il demanda aussi qu'il fust porté en terre par les mains de nos François, auxquels il destina vn petit present; bref il supplia, qu'on luy donnast sepulture auprès de ses amis. Tout cela luy fut accordé, Monsieur de Champlain a fait mettre vne petite closture à l'entour de son tombeau, pour le rendre remarquable. Si nous eussions esté pour lors aux trois Riuieres, ie ne doute point qu'il ne fust mort Chrestien: l'ay vn grand regret à la mort de cét homme: car il auoit témoigné en plein Conseil, que son dessein estoit d'arrester ceux

de la Nation aupres du fort de la riuere d'Anguien; il m'en auoit aussi donné parole en particulier, il estoit aymé des siens & des François: c'est ce Capitaine qui rait il y a deux ans tous ses auditeurs en vne Harangue, dont ie fis mention pour lors. S'il viuoit encore, il fauoriferoit sans doute ce que nous allons entreprendre es Printemps, pour les pouuoir rendre sedentaires petit à petit.

Comme ainsi soit que ces pauvres Barbares soient dès long temps accoustumez à estre faineants, il est difficile qu'ils s'arrestent à cultiuer la terre, s'ils ne sont secourus. Nous auons donc dessein de voir, si quelque famille veut quitter ses courses; s'il s'en trouue quelqu'vne, nous employerons au renouveau trois hommes à planter du bled d'Inde, proche de la nouvelle Ha-



bitation des trois Reines, où le  
peuple se plaît grandement. Si cet-  
te famille s'arreste pendant l'hyver,  
nous la nourrirons de bled de no-  
stre recolte & de la sienne; car elle  
mettra aussi la main à l'œuvre: si  
elle ne s'arreste point nous recite-  
rons nostre part, & la laisserons al-  
ler.

Ce seroit un grand bien, & pour  
leurs corps, & pour leurs ames, &  
pour le trafique de ces Messieurs, si  
ces Nations estoient stables, & si  
elles se rédoient dociles à nostre di-  
rection; ce qu'elles feront comme  
j'espere avec le temps. S'ils font se-  
dentaires, & s'ils cultiuent la terre,  
ils ne mourront pas de faim comme  
il leur arrive souvent dans leurs  
courses; on les pourra instruire ai-  
sément, & les Castors se multiplie-  
ront beaucoup; ces animaux sont  
plus feconds que nos bebis de Fran-

ce, les femelles portent iusques à des  
cinq & six petits chaque année: mais pla  
les Sauvages trouuans vne cabane acc  
tuent tout, grands & petits, & masses en  
& femelles; il y a dangor qu'en fin rail  
ils n'exterminent tout à fait l'espece che  
en ses Pays, comme il en est arriué no  
aux Hurons, lesquels n'ont pas vn Per  
seul Castor, allans traiter ailleurs du f  
les pelleteries qu'ils apportôt au Ma- fere  
gazin de ces Messieurs. Or on fau hou  
en sorte que nos Montaignais avec por  
le temps, s'ils s'arrestent, que cha- cup  
que famille prenne son carrier pour nec  
la chasse, sans se ietter sur les brises ret  
de ses voisins: de plus on leur con- vray  
seillera de ne tuer que les masses, & ges  
encore ceux qui seront grands. S'ils nou  
goustent ce conseil, ils auront de la be  
chair & des peaux de Castor en tres- prei  
grande abondance. don

Quant aux hommes que nous L  
desirons employer pour l'assistance Mas

des Sauvages, Monsieur de Cham-  
 plain nous a promis qu'il nous en  
 accommoderoit de ceux qui font  
 en l'habitation des trois Riuieres, à  
 raison que ne faisant point défri-  
 cher pour nous là haut, nous n'y re-  
 uons point d'hommes, mais deux  
 Peres tant seulement qui ont soin  
 du salut de nos François. Nous satis-  
 ferons pour les gages, & pour la  
 nourriture de ces ouuriers, à pro-  
 portion du temps que nous les oc-  
 cuperons à défricher & cultiuer a-  
 uec les Sauvages: si i'en pouuois en-  
 retenir vne douzaine, ce seroit le  
 vray moyen de gagner les Sauua-  
 ges: Nostre Seigneur pour lequel  
 nous entrons dans ce dessein la veil-  
 le benir par sa bonté, & ouuert les  
 oreilles à ce pauvre Peuple aban-  
 donné.

Le dixiesme de ce mois le Pere  
 Masse, & le Pere Buteux nous écri-

106 *Relation de la Nouvelle*  
uent de la Residence de la Conce- que  
ption, que le bruit est la haut, que eur  
les Hiroquois ont défait sept ca- ro  
nots de la petite Nation des Algon- Mel  
quains ; si cela est la paix dont t'ay agr  
parlé cy-dessus est desia rompuë. L  
Car nos Montagnais alliez des Al- Ac  
gonquains suivront leur party. Keb

On m'a rapporté, ie ne sçay si boye  
est vray, qu'un certain Sauvage on  
nommé la Grenouille, qui fait ac-  
icy du Capitaine, a dit que les Hi- ée  
roquois, avec lesquels il auoit trait- a m  
té la paix, les ont incité à tuer quel- qu  
ques Hurons, & de prendre guerre oix  
avec eux. ote

Les plus auisez croient que c'est ois  
vne ruse de ceux qui traittent avec ez b  
ces Peuples, & qui s'efforcent par quel  
leur entremise, de diuertir les Hu- amp  
rons de commerce qu'ils ont avec res  
nos François; ce qui arriueroit, faut  
nos Montagnais leur faisoient quele

uerre, & alors ils les attiroient à  
leurs Habitations, d'où s'ensui-  
roit vn tres-notable detrimēt pour  
Messieurs les Associez de la Com-  
pagnie de la Nouvelle France.

Le dix-septiesme du mesme mois  
Aoust, le Pere de Quen arriua à  
Kebec dans vne chaloupe, qu'en-  
uyoyoit le Capitaine Bontemps pour  
donner aduis de sa venuë à Tadou-  
sac. Or comme on a veu ceste an-  
née les glaces espouuantables sur  
la mer; vne entre autres de trente  
ou quarante lieuës, d'autres disent de  
soixante lieuës d'estenduë; vn Pi-  
lote m'a assureé qu'ils la costoyerent  
trois iours & trois nuits ayans vn af-  
fectueux bon vent en poupe, & qu'en  
quelques endroits elle auoit des  
campagnes toutes rases, & en d'au-  
tres elle se releuoit en collines, & en  
hautes montagnes. De plus on a veu  
quelques vaisseaux Turcs, au sortir

108 *Relation de la Nouvelle*  
de la Manche, & quelques nauire  
degradez voguer en mer çà & là sans  
vergues & sans voiles, qu'on croi  
auoir esté pris de ces infideles, les  
quels abandonnent souuent les vai  
seaux qu'ils rauissent, apres auoir en  
leué tout ce qui est dedans. Com  
me disse tous ces bruits courroient  
nous auions tous perdu l'espe  
rance de veoir le Capitaine Bon  
temps, la saison de voguer icy  
passant; c'est pourquoy sa venue  
inesperée a causé d'autant plus d  
ioye, qu'on eust esté marry qu'  
si braue Capitaine & vn si bel equi  
page se fust perdu. Le Pere de Que  
nous faconta l'occasion de leur re  
gardement, & nous donna sujet de  
loüer Dieu, qui les a tiré des om  
bres de la mort, les sauuant d'  
nauffrage qui sembloit ineuita  
ble.

Le vingt-sixiesme du mesme mo

Un ieune homme qui est passé en la  
Nouvelle France, comme Soldat  
volontaire dans le vaisseau com-  
mandé par Monsieur le Cheualier de  
la Roche laquelin, a abiuré publi-  
quement les erreurs de Calvin, &  
embrassé les veritez Chrestiennes &  
Catholiques. Monsieur le Cheua-  
lier le voyant d'un assez bon natu-  
rel, & l'ayant disposé à nous prester  
oreille, prit la peine luy-mesme  
de l'amener en nostre petite Mai-  
son, où par apres il m'est venu trou-  
ver plusieurs fois luy tout seul, pour  
conferer avec moy; en fin apres luy  
avoir éclaircy les principaux points  
de nostre creance, il a voulu repor-  
ter à l'Ancienne France, le tresor  
de la verité que Dieu luy a fait trou-  
ver en la Nouvelle.

Le vingt-septiesme du mesme  
mois, nous auons veu sur les neuf

heures du soir ou environ vne grande éclipse de Lune, laquelle à mon aduis n'aura paru en France que si les deux ou trois heures après minuit.

Mais il est temps d'arrester mon plume, laquelle ne pourra pas cette année respondre à plusieurs lettres, qu'une barque qui descend de Tadoussac nous apportera apres le depart des vaisseaux. Il arriue parfois, soit par oubliance ou autrement, qu'on nous rend les lettres quand la flotte a desia fait voile, ce qui fait qu'on ne peut enuoyer les responses la mesme année. Pour nos François, & pour nos Peres qui sont au pays des Hurons, on ne doit attendre la response des lettres qu'on leur enuoye de France que deux ans apres: voire mesme si on nous donne icy les lettres qu'on leur adresse



France, en l'année 1635. m

pour leur faire tenir, après le départ des Hurons qui ne descendent à Kebec qu'une fois l'an, les réponses ne seront portées en France qu'au bout de trois ans. l'ay donné cet avis tout exprés, pour nous excuser envers plusieurs personnes qui nous font l'honneur de nous écrire, & qui ne voyent point de réponses la même année, & quelques-fois n'en voyent point du tout, les lettres ou les réponses se perdans dans une grande longueur de temps & de chemin. Je prie Dieu que celles-cy arriuent à bon port avec toute la flotte, elles porteront à vostre Reuerence, pour dernière conclusion, une supplication tres-humble de se souuenir à l'Autel, & à l'Oraire de nos pauvres Sauvages, & de nous tous qui sommes ses enfans, & de moy particulièrement

112 *Relation de la N. France, en 1635.*  
qui en ay plus de besoin que les au-  
tres, & qui me diray avec vostre per-  
mission, ce que ie suis,

Mon R. P.

Elle nous permettra, s'il luy plaist, d'im-  
plorer les prières de tous nos Peres &  
de tous nos Freres de la Prouince, ce  
que nous faisons encore tous tant qu'  
nous sommes, moy qui suis

*En la Residence de no-  
stre Dame des Anges,  
proche Kebec, en la  
Nouvelle France, ce  
28. d'Aoust 1635.*

Vostre tres-humble,  
tres-obligé seruiteur  
nostre Seigneur,

PAVL LEIEVRE

ET

P. Charles l'Allemand.	P. François Mercier.
P. Iean Brebeuf.	P. Charles Furgis.
P. Iean Daniel.	P. Charles du Marché.
P. Ambroise d'Auost.	P. Claude Quantin.
P. Anne de Noüe.	P. Iacques Buteux.
P. Enemond Masse.	P. Iean de Quen.
P. Antoine Richard.	P. Pierre Pijart.

Et nos Freres Gilbert Burel, Iean Liegeois  
Pierre le Tellier, Pierre Feaute.



# RELATION

de ce qui s'est passé

**AVX HVRONS;**

EN L'ANNEE 1635.

*Enuoyée à Kebec au Pere le Jeune,  
par le P. Brebeuf.*



MON R. PERE,

C'est pour vous rendre compte de nostre voyage en ce Pays des Hurons, lequel a esté rempli de plus de fatigues, de pertes & de cousts que l'autre, mais aussi qui a esté suiuy & le sera, Dieu aidant, de plus de benedictions du Ciel.

H.

Dés que l'an passé mil six cens trente quatre, nous arriuasmes aux trois Riuieres, où se faisoit la traite, nous-nous trouuasmes dans plusieurs difficultez & perplexitez. Car d'un costé il n'y auoit qu'vnze canots de Hurons pour nous embarquer dix personnes que nous estions de surcroist, & qui pretensions aller en leur Pays. D'autre costé on estoit extrêmement en doute s'il en descendroit cette année là d'autres, attendu le grand eschet qu'ils auoient receu en guerre par les Hiroquois, nommez *Sontrerrhonons* au Printemps dernier, & la crainte qu'ils auoient d'une nouvelle armée. Cela nous mettoit fort en doute, si nous deuions prendre l'occasion d'aller telle qu'elle s'offroit, ou en attendre vne meilleure.

En fin tout bien considéré nous

resolusmes de tenter fortune, iugeans qu'il importoit du tout, d'auoir vn pied dans le Pays, afin d'en ouuir la porte, qui sembloit estroitement fermée à la Foy. Cette resolution fut encore plus aisée que l'exécution, qui parauanture eust esté impossible sans le soin, la faueur & la liberalité de Monsieur du Plessis Bochard General de la flotte : car incōtinent apres son arriuee, qui fut le cinquiesme Iuillet 1634. il fit tenir Conseil avec les Bissiriniens, auxquels il proposa le dessein qu'il auoit d'enuoyer quelques-vns avec eux, & de nous ioindre aux Hurons. Ils en firēt plusieurs difficultez, & l'vn des Capitaines de l'Isle nommé la Perdrix par dessus tous ; neantmoins les raisons & les presens les gagnerent.

Le lendemain matin l'Assemblée se fit de rechef, par le commande-

ment de Monsieur du Plessis Bo-  
chard, où les Bissiriniens & les Hu-  
rons se trouuerent. Le mesme des-  
sein leur fut representé; mais pour  
respect les vns des autres ils resolurēt  
tous ensemble de n'embarquer au-  
cun François, & n'y eut pour lors  
aucune raison qui les-peust fléchir.  
Surquoy nostre entreprise sembloit  
encore estre rompuë pour ce coup;  
mais au depart de l'Assemblée vn  
des *Attiguenongha*, me tirant à quar-  
tier, me dit que ie l'allasse veoir en  
sa cabane. Là il me fait entendre  
que luy & son camarade en embar-  
queroient trois; ie respons que nous  
ne pouuions aller moins de cinq,  
sçauoir nous trois, & deux de nos  
hommes.

Sur cela les *Arendarhononons*  
s'estant eschauffez à nous embar-  
quer, nous trouuâmes place pour  
six; si bien que nous resolusmes de

partir, & laisser les deux petits garçons que nous deuions mener iusqu'à quelque autre occasion : aussi tost nous distribuâmes nos paquets, & fîmes des présens à vn chacun pour les encourager, & le lendemain septième du mois, M<sup>r</sup> du Plessis Bochart leur en fit encore d'autres, en consideration seulement de ce qu'ils nous embarquoiét, & les festoya tous ensemble d'vn festin de trois grandes chaudieres. Mais la contagion qui a couru l'année passée parmy tous ces Peuples, avec de grands rauages, ayant en vn instant saisi plusieurs de nos sauuages, & remply tout le reste de peur, nous causa derechef vne grande confusion, & nous mit en de grandes peines, veu qu'il falloit partir sur le champ. Nos six canots estans reduits à trois, & nos deux Peres & moy nous trouuans dessem-

barquez ; il me falloit chercher de nouveaux hommes ; reprendre nostre petit equipage ; deliberer qui s'embarqueroit, & qui demeureroit ; choisir entre nos pacquets ceux que nous porterions , & donner ordre pour le reste , & tout cela en moins de demye-heure , où il eust esté besoin des iournées entieres. Neantmoins recognoissans bien que nostre embarquement estoit vn coup de partie pour le Ciel , nous pensasmes qu'il falloit y faire tous nos efforts , pour resister à ceux de l'ennemy commun du salut des hommes, que nous ne doutions nullement s'estre meslé dans cét affaire. I'y fis tout mō pouuoir, nous redoublasmes les presens , nous diminuasmes nostre petit bagage , & prisms seulement ce qui concernoit le saint Sacrifice de la Messe , & ce qui estoit absolument nécessaire pour la vie. Mon-



sieur du Plessis y interposa son autorité, Monsieur Oliuier & Monsieur Coullart leur industrie, & tous les François leur affection. Cependant ie vis par plusieurs fois tout renuersé & desesperé, iusqu'à ce que i'eus particulièrement recours à nostre Seigneur I E S V S, pour l'vniue gloire duquel nous entreprenions ce penible voyage, & que i'eus fait vn vœu au glorieux sainct Ioseph nouveau Patriarche des Hurons. Car aussi-tost ie vis tout se calmer, & nos Sauvages si contents, que ceux qui embarquerent le Pere Daniel l'auoient desia mis dans leur canot, & sembloit qu'ils l'alloiēt emmener, sans auoir encore receu la paye ordinaire. Mais ledit Pere voyant qu'ils n'auoient point de capots comme les autres, sort du canot, m'en aduertit, & ie leur en fais donner.

En fin donc apres auoir briue-

ment remercié M<sup>r</sup> du Pleffis, luy auoir recommandé l'embarquement du reste de nos gens, si l'occasion se presentoit, & luy auoir dit adieu, & à tous nos François: Le m'embarquay avec le Pere Antoine Daniel, & vn de nos hommes; les deux autres venoient avec les Algonquains. Monsieur du Pleffis honora nostre depart de plusieurs canonnades, afin de nous rendre encore plus recommandables à nos Sauuages. Ce fut le septiesme Iuillet. Le P. Ambroise Dauost s'embarqua huiët iours apres avec deux autres de nos gens. Le reste suiuit huiët iours apres, pour prendre sa part des fatigues d'vn voyage tres fascheux, non seulement à raison de sa longueur, & de la mauuaise chere qu'on y fait, mais encore pour les circuits qu'il faut faire de Kebec iusques icy par les Bissiriniens & la petite Nation; ie

croÿ qu'il y en a pour plus de trois  
cens lieuës, Il est vray que le che-  
min est plus court par le Saut de S.  
Louys, & par le Lac des Hiroquois,  
mais la crainte des ennemis, & le  
peu de commodité qui s'y rencon-  
tre, en rënd le passage desert. De deux  
difficultez ordinaires, la premiere  
est celle des sauts & portages. Vo-  
stre Reuerence a desia assez veu de  
sauts d'eau vers Kebec, pour sça-  
voir ce qui en est : toutes les riuie-  
res de ces Pays en sont pleines, &  
notamment la riuiera de S. Laurens,  
depuis qu'on a passé celle des Prai-  
ries. Car de là en auant elle n'a plus  
son lit égal, mais se brise en plu-  
sieurs endroits, roulant & sautant  
effroyablement, à guise d'vn tor-  
rent impetueux, & mesmes en quel-  
ques endroits elle tombe tout à  
coup de haut en bas, de la hauteur  
de plusieurs brasses. Je me souue-

nois en passant des Catadoupes de Nil, à ce qu'en disent nos Historiens. Or quand on approche de ces chutes ou torrens, il faut mettre pied à terre, & porter au col à trauers les bois, ou sur de hautes & facheuses roches, tous les pacquets & les canots mesmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de trauail, car il ya des portages d'une, de deux & de trois lieues joint qu'il faut en chacun faire plusieurs voyages, si on a tât soit peu de pacquets. En quelques endroits, qui ne sont pas moins rapides que ces portages; mais neantmoins plus aisés à l'abord, les Sauvages entrans dans l'eau, trainent & conduisent à la main leurs canots, avec d'extremes peines & dangers; car ils en ont par fois iusques au col, si bien qu'ils sont contraints de quitter prise, & se sauuer comme ils peuuent de la rapidité de l'eau, qui emporte &

eur arrache le canot. Cela est arriué  
vn de nos François, qui demeura  
cul dans le canot, tous les Sauvages  
ayans laissé aller au gré du torrent:  
mais son adresse & sa force luy sau-  
uerent la vie, & le canot aussi, avec  
tout ce qui estoit dedans. J'ay sup-  
puté le nombre des portages, & ie  
trouue que nous auons porté tren-  
te cinq fois, & traîné pour le moins  
inquante. Je me suis quelquefois  
offré d'aider à mes Sauvages: mais  
le fond de la riuere est de pierres si  
anchantes, que ie ne pouuois mar-  
cher long-temps estant nudspieds.  
La deuxiesme difficulté ordinai-  
re est pour le viure; souuent il faut  
seufner, si l'on vient à perdre les ca-  
ches qu'on a faites en descendant, &  
quand on les retrouve, on ne laisse  
pas d'auoir bon appetit apres s'y e-  
tre traicté. Car le manger ordinaire  
est que d'vn peu de bled d'Inde,

cassé assez grossièrement entre deux  
 pierres, & quelquefois tout entier  
 dans de l'eau pure. Cela n'est pas  
 grand goust. Quelquesfois on a du  
 poisson, mais c'est hazard, excepté  
 quand on passe quelque Nation où  
 l'on en peut acheter. Adioustez à ces  
 difficultez, qu'il faut coucher sur  
 terre nuë, ou sur quelque dure roye  
 che, faute de trouuer dix ou douze  
 pieds de terre en quarré pour placer  
 vne chetive cabane; qu'il faut sentir  
 incessammét la puanteur des Sauvages  
 marcher dás les eaux, dans  
 les fanges, dans l'obscurité & l'embas  
 ras des forests, où les piqueures d'  
 ne multitude infinie de mousquillo  
 & cousins vous importunent fort.

Je laisse à part vn long & enu  
 nuyeux silence où l'on est, redoubt  
 l'entends pour les nouveaux que  
 n'ont par fois en leur compagnie  
 personne de leur langue, & ne te

e deuent celle des Sauvages. Or ces diffi-  
cultez comme elles sont ordinaires,  
pas aussi nous ont elles esté communes  
en aduéc tous ceux qui viennent en ces  
exceptays. Mais en nostre voyage nous en  
conuons eu tous d'extraordinaires. La  
premiere a esté qu'il nous a fallu  
continuellement ramer, ny plus  
ny moins que les Sauvages: de sorte  
que ie n'auois le loisir de reciter  
mon Breuiare finon à la couchée,  
siensors que j'eusse eu plus de besoin de  
repos que de traual. L'autre a esté  
qu'il nous falloit porter nos pac-  
quets, és portages, ce qui nous estoit  
si dur que nouveau, & encore  
plus aux autres qu'à moy, qui sçait  
fort bien vn peu ce que c'est que de fati-  
gue. A chaque portage il me fal-  
loit faire au moins quatre voyages,  
et les autres n'en faisoient gueres moins.  
I'estois desia venu aux Hurons vne au-  
tre fois, mais ie n'auois point manié

l'auiron, ny porté de fardeaux non plus que les autres Religieux, qui auoient aussi fait le mesme chemin. Mais en ce voyage il nous a fait luy tous commencer par ces experiences à porter la Croix que Notre Seigneur nous presente pour son honneur, & pour le salut de ces peuples Barbares. Certes ie me suis trouué quelques fois si las, que le corps n'en pouuoit plus. Mais d'ailleurs mon ame ressenoit de tres-grands contentemens, considerant que ie souffrois pour Dieu; nul ne le scait s'il ne l'experimente. Tous n'ont pas esté quittes à si bon marché.

Le Pere Dauost, entre autres, esté tres-mal mené; on luy a dérobé beaucoup de son petit equipage; on l'a contraint de ietter vn petit moulin d'acier, & quasi tous nos liures, quelques linges, & vne bonne par



de du papier que nous portions,  
ont nous auons grand besoin. On  
abandonna à l'Isle parmy les Al-  
gonquains, où il a eu de quoy souffrir  
bonnes enseignes. Quand il arriua  
aux Hurons, il estoit si défait & ab-  
atu, que de long-temps il ne pût se  
mettre.

Le Pere Daniel fut delaissé &  
contraint de changer de canot,  
comme aussi pareillemét Pierre l'un  
de nos hommes; le petit Martin fut  
en rudement traité, & en fin a-  
bandonné aux Bissiriniens, où il de-  
meura si long-temps, qu'il fut quel-  
ques deux mois en chemin, & n'ar-  
ua aux Hurons que le dix-neufié-  
me de Septembre. Baron fut volé  
par les siens la mesme iournée qu'il  
arriua en ces contrées, & eust enco-  
bien plus perdu, s'il ne les eust  
contraints par la peur de ses armes  
à luy en rendre quelque partie. Bref

tous les François y ont souffert de  
grandes peines, fait de grosses dé  
penses, eu égard à leurs petites com  
moditez, & couru de notable  
dangers. Et quiconque montera icy  
haut, se doit résoudre à tout cela, &  
à quelque chose de plus; mesme à la  
mort, dont on voit à chaque mo  
ment l'Image deuant les yeux. Pour  
moy qui ne sçais point nager ie m'en  
suis veu vne fois fort proche: car  
partir des Bissiriniens en descendant  
vn faut, nous-nous en allions tom  
ber dedans vn precipice, si mes Sau  
uages n'eussent promptement & ha  
bilement sauté en l'eau, pour de  
stourner le cañot que le couran  
emportoit. Il est croyable que les  
autres en pourroient bien dire au  
tant & plus, veule nombre qu'il y  
de semblables rencontres. Trois au  
tres difficultez m'ont donné de la  
peine en mon particulier. La pre

miere, l'importunité que mes gens me firent du commencement, pour cacher en quelque part vne quaiſſe qu'vn de nos François auoit miſe dás noſtre canot. La ſeconde, le ſoing de ceux de nos gens, que nous auions laiſſé derriere. La troiſieſme, que les Algonquains par où nous paſſions taſchoient de nous intimider, diſans que les Hurons nous tueroiét, comme ils auoient fait en la perſonne de Brulé, deſirans de nous retenir chez eux, avec beaucoup de demonſtration de bienueillance. Depuis noſtre arriuée, i'ay appris que le Maĩſtre de mon canot auoit ietté en auant de me degrader en quelque part, avec mon petit bagage; mais que ſa ptopoſition auoit eſté auſſi-toſt rebuttée; auſſi ne m'en fit-on jamais aucun ſemblant. Tout cela, Dieu mercy, ne me tourmenta pas beaucoup. Car leur ayant déclaré

que ie porterois moy-mesme la quaiſſe dont il eſtoit queſtion, quoy qu'ils en euſſent receu le port; ie me reſigné; quant au reſte, à la volonté de Dieu; preſt à mourir pour l'honneur de ſon Fils noſtre bon Seigneur, & pour le ſalut de ces pauvres Peuples.

Ie ne ſçay pas quand on parla de me quitter; mais mes Sauvages me témoignoiēt tant d'affection, & diſoiēt tant de bien de nous aux autres, qu'ils faiſoiēt enuie à tous les Hurons que nous rencōtrions, d'embarquer quelqu'un des noſtres. Cela me fait douter, ſi ce qu'on m'a dit du Maïſtre de mon canot eſt vray. Car ceux qui auoient embarqué le Pere Daniel & Baſon, voulurent les quitter à l'Iſle; mais le Maïſtre du canot où eſtoit le Pere Daniel, le voyant meſcontent de cela, le fit auſſi toſt embarquer y & le porta iuſques à ce qu'ils euſſent re-

contré le Capitaine de la Rochelle, lequel estant de la cognoissance du Pere, pour l'auoir voulu conduire l'an passé, le mit volontiers dans son canot, avec les deux pacquets. Il luy fit plaisir, & aux Sauvages aussi, car le Pere eust eu encore bien de la peine dans vn canot fort cherif, qui n'auoit que trois hommes languissans, & dont la demeure estoit à douze lieues loing de la nostre: là où ce Capitaine demeueroit au village, où nous auions quelque dessein de nous habiter, & assez proche du lieu où nous sommes; & d'ailleurs son canot estoit fort, & équipé de six puissans Sauvages tous sains & gail-lards. Ce bon eschange luy arriua la veille de sainct Ignace au matin, ayant fait le iour precedent naufrage par deux fois. Pour Baron, n'eust esté le Capitaine de l'Isle qui fit remettre ses pacquets dans les canots,

il y fust demeuré. Encore les gens ne luy furent pas si barbares, comme furent autresfois à vn de nos François, ceux qui le ramenoient des Hurons à Kebec. Ce ieune homme fut nommé la Marche fust mort dans les bois, si nous n'eussions eu le soin & le credit de le renuoyer chercher plus d'vne lieuë loing du lieu où nous nous en apperceusmes.

Il ne faut quelquefois qu'vn mot, quelquesfois qu'vn songe, quelque fantaisie, ou la moindre pensèe d'incommodité, pour faire dégrader ou mettre à terre, i'ose dire, pour faire massacrer vn hōme, ainsi qu'il arriva l'an passé à vn pauvre Algonquain, qui fut abandonné en vn saut par son propre neueu: & il n'y a pas vn mois qu'vn pauvre ieune homme aussi Algonquain, estant tombé dans le feu, fut tué auprès de nostre village par ceux de sa Nation, de peur qu'ils a-

uoient d'en estre incommodez dans le canot. Ce qui me persuade qu'ils l'assommerent, c'est la coustume qu'ils en ont; que les Hurons le disoient; & que le soir auparauant il mangeoit bien, & en bonne quantité de ce que nous luy donnions; outre que deux Algonquains nous asséurerent, qu'on estoit dans la pensée de le trépaner d'un coup ou deux de hache. Vostre Reuerence a veu ou sceu de semblables cas en son hyuernement avec les Sauvages. Envn mot, il faut se resoudre à beaucoup de dangers euidens, & de grandes fatigues, qui veut venir icy. L'attribue neantmoins toutes ces difficultez extraordinaires à la maladie de nos Sauvages. Car nous scauons assez combien les maladies alterent les humeurs, & les complexions mesmes des plus sociables. le ne scay pas à quel prix nos François, & les Mon-

tagnais en aurōt esté quittes. Biē ſçay je que la plus-part des Mōtagnais qui eſtoient aux trois Riuieres quand nous-nous embarquasmes, eſtoient malades, & que plusieurs en mou-  
toient; comme auſſi, qu'il n'eſt qua-  
ſi point reuenu de canot de la trait-  
re, qui n'aye eſté affligé de ceſte con-  
tagiō. Elle a eſté ſi vniuerſelle parmy  
les Sauuages de noſtre cognoiſſan-  
ce, que ie ne ſçay ſi aucun en a eui-  
té les atteintes. Tous ces pauures  
gents en ont eſté fort incommodez,  
notamment pendant l'Automne,  
tant en leurs peſches qu'en leurs  
moifſons. Plusieurs bleds ſont de-  
meurez ſous les neiges, grand nom-  
bre de perſonnes ſont mortes; il y  
en a encore à preſent qui ne ſont  
pas gueris. Cette maladie commen-  
çoit par des ardeurs violentes, qui  
eſtoient ſuiuies d'vne eſpece de rou-  
geolle, ou petite verolle, differente



toutesfois de celle de Frâce, accompagnée en plusieurs d'aveuglement pour quelques iours, ou oblcureissement de veüe, & en fin se terminoit en vn flux de ventre, qui en a conduit plusieurs, & en conduit encore quelques-vns au tombeau.

Parmy ces peines & dangers, nous auons de grandes obligations à la prouidence & bonté paternelle de nostre Seigneur: car ny par les chemins, ny dedans le Pays, pas vn de nous n'a esté pris de ce mal, ny cédé à la faim, ou perdu l'appetit. Quelques-vns ont eu du depuis quelque legere atteinte de maladie, mais cela s'est passé en peu de iours. Nostre Seigneur soit loué à iamais, & la tres-immaculée Vierge, avec son tres-chaste Espoux, de cette singuliere faueur, qui nous a beaucoup aidé pour authoriser nostre Foy parmy ces Peuples.

L'arriué aux Hurons le cinquieme d'Aoust, iour de nostre Dame des Neiges ; ayant demeuré trente iours par les chemins, en continuel travail, excepté vn iour de repos que nous prîmes au pays des Bissiriniens. Tous les autres, excepté Robert le Coq & Dominique, demeurèrent bien dauantage, quoy que d'ordinaire le voyage ne soit que de 20. iours ou enuiron. Je pris terre au port du village de Toanché ou de *Tean-deoniata*, où autresfois nous estions habituez ; mais ce fut avec vne petite disgrâce, nostre Seigneur nous voulant faire cognoistre dès l'entrée, qu'il nous appelle icy afin d'y endurer. Mes Sauvages s'oublîans des caresses que ie leur auois fait, & de l'assistance que ie leur auois rendu, pendant leurs maladies, & outre cela des belles paroles & promesses qu'ils m'auoient faites, apres m'auoir

debarqué, avec quelques ornemens d'Eglise, & quelque autre petit equipage, m'abandonnerent là tout seul, sans viures, ny sans cabane, & reprindrent leur route vers leurs villages, distans de quelques sept lieues; le mal estoit, que le village de Toanché auoit changé depuis mon depart, & que ie ne sçauois pas bonnement en quel endroit il estoit situé, & que ce riuage n'estant plus hanté, ie ne pouuois pas bien m'asseurer du chemin, & que quand ie l'eusse seen, ny ma foiblesse ne m'eust pas permis de porter tout mon petit bagage à la fois, ny le hazard du lieu d'en faire à deux. C'est pourquoy ie priois mes Sauvages de m'accompagner iusques au village, ou au moins de coucher en ce bord pour cette nuit, & garder mes hardes tandis que i'irois prendre langue. Mais leurs oreilles estoient sourdes

à mes prieres, & à mes remonstres. Pour toute consolation ils me dirent que quelqu'un me viendroit trouver là. Il fallut avoir patience: ils partent, & ie me prosterne aussitost à genoux, pour remercier Dieu, nostre Dame, & saint Ioseph, des faueurs & des graces que i'auois receu durant le voyage. Ie saluay l'Angelutelaire du Pays, & m'offris à nostre Seigneur, avec tous nos petits trauaux, pour le salut de ces pauures Peuples, prenant esperance que Dieu ne m'abandonneroit point là, puis qu'il m'auoit conserué & conduit avec tant de faueurs. Apres ayant consideré que cet abbord estoit desert, & que i'y pourrois bien demeurer long-temps, auant qu'aucun village m'y vinst trouver; ie cache mes pacquets dedans les bois, & prenant avec moy ce que i'auois de plus precieux, ie m'en allé chercher

vi  
m  
ay  
se  
no  
fac  
co  
au  
ex  
sto  
vis  
ure  
ren  
ce  
on  
for  
en  
Dé  
au  
Ecl  
nor  
me  
m'a

village, que ie rencontré heureusement enuiron à trois quarts de lieuës, ayant en passant veu avec attendrissement & ressentiment le lieu où nous auions habité, & célébré le S. sacrifice de la Messe trois ans durant, cōuertý en vn beau champ; comme aussi la place du vieux village, où excepté vne cabane rien ne restoit que les ruines des autres. Ie vis pareillement l'endroit où le pauvre Estienne Brulé auoit esté barbaquement & traistrement assommé; ce qui me fit pëser que quelque iour on nous pourroit bien traiter de la sorte, & desirer au moins que ce fust en pourchassant la gloire de N. Seig. Dés aussi-tost que ie fus apperceu au village, & qu'on eust crié, voyla Echoñ reuenu, c'est ainsi qu'ils me nommēt, tout le monde sortit pour me saluer & bienueigner, chacun m'appellant par mon nom; & me

difant: Quoy Echom, mon nepueu, mon frere, mon cousin, es tu donc reuenu? Mais sans m'arrester, parce que la nuit s'approchoit, ie prends logis, & m'y estant bien peu de temps rafraischy, ie fors aussi tost avec vne bande de ieunes gens volontaires, pour aller reprendre mon petit bagage. Il estoit vne heure de nuit quand nous fusmes de retour au village. Ie me logeay chez vn nommé *Aouandoie*, lequel est, ou au moins a esté vn des plus riches des Hurons. Ce que ie fis à dessein, par ce qu'vn autre moins fort eust pû estre incommodé du grand nombre de François que j'attendois, & qu'il falloit nourrir iusques à ce que nous fussions tous assemblez, & que nostre cabane fust faite. Vous pouuez vous loger où vous voulez, car ceste Nation entre toutes les autres, est fort hospitaliere enuers toute sorte

de  
stra  
qu'  
té à  
vou  
ho,  
mo  
gois  
pen  
bier  
lem  
du n  
mier  
est-  
blé i  
temp  
tous  
age  
esté  
en to  
maise  
Quel  
fort;

de personnes, mesmes enuers les E-  
strangers : & vous y demeurez tant  
qu'il vous plaist, tousiours bien trai-  
té à la façon du pays, & au partir de là  
vous en voyla quitte pour vn, *ho, ho,*  
*ho, outoéti*, ou vn grand mercy, au  
moins par entre-eux. Car des Fran-  
çois ils attendent quelque recom-  
pense, à discretion toutes fois. Il est  
bien vray que tous ne sont pas éga-  
lement hospitaliers, il y a du plus &  
du moins. Mon hôte est des pre-  
miers en ceste vertu, & peut estre  
est-ce pour ce sujet que Dieu l'a cō-  
blé iusques à present de benedictiōs  
temporelles, & l'a preserué entre  
tous ses Concitoyens. Car leur vil-  
lage nommé *Teandouihata*, ayant  
esté bruslé par deux fois, il n'y a eu  
en toutes les deux fois, que sa seule  
maison exempte de l'embrasement.  
Quelques vns attribuent cela au  
fort; pour moy ie le rapporte à vns

cause plus noble; & si ie me souuiens  
 d'un bon trait, soit de prudence, soit  
 d'humanité, dont il se seruit au pre-  
 mier embrasement; car l'enuie s'es-  
 tant allumée contre luy, & quel-  
 ques vns voulant perdre la caba-  
 ne, que le feu auoit espargnée, aussitost  
 il fait mettre chaudiere haute,  
 appreste vn bon festin, conuie tout  
 le village, & les ayant assemblez,  
 leur fait ceste harangue. Mes freres,  
 i'ay vn tres-sensible déplaisir de l'ac-  
 cident qui est arriué; mais qui y fe-  
 rions nous, ç'en est fait. Pour moy  
 ie ne scay pas ce que i'ay fait au  
 Ciel, pour auoir esté espargné entre  
 tous les autres. Or pour vous tes-  
 moigner mon déplaisir, & le desir  
 que i'ay de participer à la calamité  
 commune, voyla deux quaiſſes de  
 bled (elles tenoient pour le moins  
 cent ou six vingts boisseaux) i'en  
 donne vne de bon cœur à tout le



village. Cette action appaisa l'en-  
uie, & esteignit les mauuais desloins  
que l'on couuoit desia contre luy.  
C'est faitte sagement, que de perdre  
vne partie pour sauuer le reste.

Je me logeay donc chez cét hom-  
me, où ie demeuray avec nos deux  
Peres, & vn de nos gens, l'espace de  
plus d'vn mois & demy, iusques à  
ce que nous-nous transportasmes en  
notre nouvelle cabane. Cepen-  
dant ces pauures Sauuages nous fai-  
soient toutes les caresses possibles,  
les vns portez par leur bon naturel,  
les autres par la consideration de  
quelques petits presens que ie leur  
auois fait, & l'esperance de quelques  
autres.

Je departis le reste de nos gens  
en vne autre cabane, pour euitter  
l'importunité & l'incommédité, si  
nous eussions esté tous en vn seul  
logis.

Le soir & le lendemain se passa en caresses, visites, salutations & applaudissemens de tous ceux du village. Les iours suivans plusieurs des autres villages, qui estoient de ma cognoissance, me vindrent veoir, & remporterent tous en eschange de leur visite quelques petits presens; c'est peu de chose en détail, mais tout mis en gros fait beaucoup, & monte assez haut pour les lieux. Les vns me disoient; Quoy Echomés tu donc reuenu? A la bonne heure, nous te souhaittions & demandions grandement, adioustans les raisons telles qu'ils iugeoient, & nous fumes fort reiois, quand on nous dist que tu estois à Kebec à dessein de remonter icy. D'autres disoient. Nous voyla bien aises. Les bleds ne mourront plus, pendant ton absence nous n'auions eu que famine. Et en effet, ie croy qu'à nostre arri-  
uée

ués, il n'y auoit que deux familles en tout le village, qui eussent provision de bled. Tout le reste en alloit acheter ailleurs, ce qui estoit commun à plusieurs autres villages. Depuis nostre arriuée il y en a eu tres grande abondance par tout le Pays, quoy qu'au Printemps il aye fallu semer par trois fois, à l'occasion des gelées blanches, & des vers,

Bref ceux de nostre village me disoient, Si tu ne fusses reuenu, la traite des François estoit perduë pour nous: car les Algonquains, & mesmes les Hurons des autres villages, ne nous menaçoïët que de mort, si nous y allions, à cause du massacre de Brulé; mais maintenant nous irôs traiter sàs crainte. I'ay esté quelques quinze iours à visiter les villages, & à ramasser avec beaucoup de frais & de peine tout nostre monde, qui abordoit ça & là, & qui ne scachant

pas la langue, n'eust pû venir nous  
trouuer qu'apres beaucoup d'ennuy.  
Il est vray qu'vn de nos hommes n'a  
pas laissé de venir sàs autre adresse,  
que de ces deux mots, *Echom Ihona-*  
*tiria*, qui sont mon nom, & celuy de  
nostre village. Entre tous les Fran-  
çois, ie n'en trouue point qui aye eu  
plus de peine que le P. Dauost & Ba-  
ron. Le Pere pour le mauuais trai-  
tement de ses Sauuages, Baron pour  
la longueur du voyage. Il a demeuré  
quarante iours par les chemins, sou-  
uent il estoit luy seul avec vn Sau-  
uage, à nager dans vn canot fort  
grand & fort chargé. Il luy falloit  
porter luy-mesme tous ses pacquets.  
Il a couru risque trois ou quatre fois  
dans les torrens, & pour comble de  
ses peines, on luy a dérobé beau-  
coup de ses marchandises. Certes il  
faut icy auoir bien de la force & de  
la patience, & qui croira y venir

chercher autre que Dieu, ny trou-  
uera pas son conta.

Iean Nicolet, en son voyage qu'il  
fit avec nous iusques à l'Isle, souf-  
frit aussi tous les trauaux d'un des  
plus robustes Sauuages. Estans en fin  
tous ralliez, nous prismes resolu-  
tion de nous habituer icy à *Ihona-*  
*tiria*, & y bastir nostre cabane, pour  
les raisons suiuantes. La premiere  
est, qu'apres auoir serieusement re-  
commandé cét affaire à Dieu, nous  
iugeasmes que telle estoit la volon-  
té, parce que la moisson des ames y  
est plus meure qu'en aucun autre  
endroit, tant à cause de la cognois-  
sance que j'ay avec les habitans du  
lieu, & de l'affection qu'ils m'ont  
tesmoignée autresfois, que pource  
qu'ils sont desia à demy instruits en  
la Foy. En effet nous y en auons ba-  
ptizé huiet, dont les sept sont allez  
au Ciel, avec la grace du Baptes-

me, & tout le village est en telle disposition, qu'il ne tient qu'à nous de le baptiser. Mais nous attendons qu'ils soient mieux instruits, & qu'ils ayent quitté par effect leurs principales superstitions.

La seconde raison est, que hormis ce village, il n'y avoit que la Rochelle où nous deussions avoir inclination de nous arrester, & ç'avoit esté nostre pensée dès l'an passé. Tous les habitans qui le desiroient fort, nous y invitoient, disans que nous serions comme au centre de la Nation, & adjoûtant d'autres motifs & raisons qui nous aggreoient assez. Mesme sur le chemin ie m'entretenois en ceste pensée, que ie ne quittay que long-temps apres estre icy arriué, si bien que nous laissasmes assez bon espace de temps à ce village de la Rochelle; les pacquets de Pere Daniel chez le Capitaine, qu

l'auoit accueilly dans son canot; en intention d'y faire porter les autres, & nous y loger. Mais ayant considéré, qu'ils deuoient à ce Printemps changer de place, comme ils ont déjà fait, nous ne voulusmes point bastir vne cabane pour vn hyuer. D'ailleurs, quoy qu'il nous soit fort à desirer, pour cueillir plus de fruit, d'auoir beaucoup d'auditeurs en nos assemblées, ce qui nous peut faire choisir les grands villages, plustost que les petits; neantmoins pour le commencement, nous auons trouué plus à propos de nous tenir comme à l'ombre, près d'vne petite bourgade, où les habitans sont déjà faits à hanter les François, que de nous mettre tout à coup en vne grande, où l'on ne fust point accoustumé à nos façons de faire. Autrement c'eust esté exposer des hommes nouveaux & ignorans en la langue, à vne

ieunosse nombreuse, qui par les importunités & mocqueries eust peu apporter quelque desordre. De plus si nous fussions allés ailleurs, ceux de ce village eussent creû estre encore en la disgrâce des François, & eussent peut-estre abandonné le commerce avec eux, veu mesme-ment que cét Hyuer dernier le Borgne de l'Isle a fait icy courir le bruit, que Monsieur de Champlain n'en vouloit pas demeurer là, pour la mort de Brulé, & qu'il demandoit quatre testes; & il est croyable que si nous n'eussions esté icy, & si nous n'y demeurions comme pour gages, plusieurs craignans d'estre arrestez, soit pour leurs fautes, soit pour celles d'autrui, ne retourneroient plus à la traicte. En outre ces bonnes gens ont pretendu que nous deuiôs demeurer chez eux, s'il estoit vray que nous les aimassions; car, disoiet.



ils, si vous allez ailleurs, nō seulement nous aurions sujet de craindre pour nostre particulier, mais encore pour tout le Pays, nos interets estans vnis ensemble; mais maintenāt que vous nous prenez pour vos hostes, nous n'auons plus que craindre comme nous eussions fait: car si vous eussiez choisi vn autre lieu, & que quelque meschant vous eust fait du mal, non seulement les François, mais encore les Hurons s'en fussent pris à nous. Je pourrois encore icy alleguer quelques autres raisons & considerations qui ne sont pas à mépriser, comme seroit vne plus grande commodité, tant pour le poisson & pour le gibier, comme pour l'embarquement. Mais la principale est la premiere que i'ay apportée, entre les villages qui nous ont voulu auoir, ceux d'Oënrrio en ont fait plus d'instance. Ce petit village assez pro-

che du nostre, faisoit autresfois vne partie de celuy où nous estions iadis: mais nous n'auons pas iugé à propos de nous y arrester ceste fois, seulement ayant reconneu qu'il estoit expedient, que de ce village & du nostre il s'en fist vn en quelque autre part, tant pour leurs affaires communes, que pour nos fonctions & ministeres particuliers. Nous auons fait depuis peu quelques presens à tous les deux ensemble à cette fin. Nos presens sont de grande consideration parmy eux: neantmoins ils ne sont pas encore resolus. Ayant donc arresté de nous tenir où nous sommes, il fut question de bastir vne cabane. Les cabanes de ce pays, ne sont ny des Louures ny des Palais, ny rien de semblable aux riches bastimens de nostre France, nō pas mesmes aux plus petites chaumines; c'est neantmoins quelque

ch  
de  
ne  
fac  
de  
to  
de  
qu  
de  
ses  
sap  
de  
uar  
mu  
mo  
fusa  
me  
d'en  
tier  
cest  
mo  
ent  
aut

chose de meilleur & plus commode, que les taudis des Montagnais. Je ne vous scaurois mieux exprimer la façon des demeures Huronnes, que de les comparer à des berceaux ou tonnelles de iardin ; dont au lieu de branches & de verdure, quelques vnes sont couuertes d'escorce de cedres, quelques autres de grosses escorces de fresnes, d'orme & de sapin, ou perusse : & quoy que celles de cedres soient les meilleures, suivant l'aduis & l'usage le plus commun, il y a neantmoins ceste incommodité, qu'elles sont quasi aussi susceptibles du feu que des allumettes, d'où procede quantité d'embrasemens des bourgades entieres, & sans aller plus loing que ceste année, nous en auons veu en moins de dix iours deux grandes entierement consommées ; & vne autre, qui est celle de Louys, bruslée

en partie. Nous auons veu aussi vne fois nostre propre cabane en feu; mais Dieu mercy nous l'esteignifmes aussi tost. Il y a de ces cabanes ou berceaux de diuerse grandeur, les vnes de deux brasses en longueur, d'autres de dix, d'autres de vingt, de trente, & de quarante: la largeur ordinaire est d'environ quatre brasses, la hauteur est presque pareille. Il n'y a point de diuers estages; il ne se voit icy ny caue, ny chambre, ny grenier. On n'y veoit autre fenestre ny cheminée qu'un meschant trou au haut de la cabane, qu'on y laisse à dessein pour chasser la fumée. C'est ainsi qu'on nous a basty la nostre.

Ceux d'Oënrío & de nostre village s'y font employez, au moyen de quelque present que nous leur fimes. Nous n'auons pas manqué d'exercice pour la faire acheuer, tant

à cause de la maladie vniuerselle de quasi tous les Sauvages, qu'à cause de la cooperation de ces deux villages. Car encore que l'ouurage ne fust pas grand; toutesfois ceux de nostre village, regardans ceux d'Oënrio, qui sous esperance de nous attirer à eux à la longue, ne faisoient que s'amuser sans rien auâcer. Nous estions quasi au mois d'Octobre auant que nous fussions à couuert. Pour le dedans nous l'auons accommodé nous mesmes; en sorte que bien que ce ne soit pas grand' chose, les Sauvages ne laissent de la venir veoir, & la voyant de l'admirer. Nous l'auons separée en trois. La premiere partie du costé de la porte, sert d'antichambre, de briseuent, & de magazin pour nos prouisions de bled, à la façon des Sauvages. La seconde est, celle que nous habitons, & où est nostre cuisine, nostre

menuiserie, nostre moulin, ou lieu à battre le bled, nostre Refectoire, nostre salle, & nostre chambre. Aux deux costez à la façon des Hurons sont deux establies, qu'ils nomment *Endicha*, sur lesquelles sont des quaiſſes pour mettre nos habits & autres petites commoditez; mais au deſſous, au lieu que les Hurons y logent leur bois, nous y auons pratiqué de petites cabanes pour nous coucher, & retirer quelque chose de nos hardes, hors de la main larronneſſe des Hurons. Pour eux ils couchent auprès du feu: mais cependant eux & nous n'auons que la terre pour chalit; pour paillasse & pour matelats quelque eſcoree, ou quelque branchage couuert d'une nate de ionc; car pour les linceuls & couuertes, nos habits & quelques peaux en font l'office. La troiſieſme partie de nostre cabane est encore

lieu  
toi-  
bre.  
Hu-  
om-  
font  
bits  
mais  
ons y  
pra-  
nous  
hose  
lar-  
ix ils  
s ce-  
ue la  
le &  
e, ou  
vne  
ceuls  
ques  
esme  
core

diuifée en deux, par le moyen d'un  
ouurage de menuiserie, qui luy don-  
ne assez bonne grace, & qui se fait  
admirer icy pour sa nouueauté. En  
l'une est nostre petite Chapelle, où  
nous celebrons tous les iours la sain-  
cte Messe, & nous y retirons de iour  
pour prier Dieu. Il est vray que le  
bruit qu'on fait quasi continuelle-  
ment nous en empesche d'ordinaire,  
horsmis le matin & le soir, que tout  
le monde est retiré, & nous con-  
traint de gagner le dehors pour  
faire nos prieres. En l'autre partie  
nous y mettons nos vtenfiles. Tou-  
te la cabane n'a que six brasses de  
longueur, & enuiron trois & demie  
de large. Voyla comme nous som-  
mes logez, non sans doute si bien  
que nous n'ayons dedans ce logis af-  
sez bonne part à la pluye, à la nei-  
ge, & au froid. Cependant, comme  
j'ay dict, on ne laisse pas de nous ve-

air visiter par admiration ; principalement depuis que nous auons eu  
 deux portes de menuiserie , & que  
 nostre moulin & nostre horloge  
 ont commencé à iouer. On ne scau-  
 roit dire les estonnemens de ces  
 bonnes gens , & combien ils admi-  
 rent l'esprit des François. Mais ils  
 ont tout dit, quand ils ont dit qu'ils  
 sont *ondaki*, c'est à dire des Demons:  
 & nous releuons bien ce mot à  
 leur profit, quand nous leur disons,  
 Or çames freres, vous auez veu ce-  
 la, & l'auetz admiré, & vous pensez  
 auoir raison, voyant quelque cho-  
 se d'extraordinaire, de dire *ondaki*;  
 qu'il faut que ceux qui font tant de  
 merueilles soient des Demons. Et  
 qu'y a t'il d'admirable, comme la  
 beauté du Ciel & du Soleil? qu'y a  
 t'il d'admirable, comme de voir tous  
 les ans les arbres quasi morts durant  
 l'Hyuer, tous nuds & défigurez, re-



ci- prendre sans mâquer à chaque Prin-  
eu temps vne nouvelle vie & vn nouuel  
que habit? Le bled que vous semez pour-  
ge rit, & de sa pourriture vá pouissant de  
au- si beaux tuyaux, & de meilleurs es-  
ces pics? Et ce pendant vous ne dites  
ni- point, Il faut que celuy qui a fait tât  
ils de beautez, & qui nous estalle tous  
ils les ans deuant les yeux tant de mer-  
ns: ueilles, soit quelque excellent *oki*, &  
à quelque intelligéce sureminéte, &c.  
ns, Il n'est venu persóne qui n'aye vou-  
ce- lu tourner le moulin; neantmoins  
sez nous ne nous en seruons point, dau-  
o- tât que nous auós par veu experiéce  
ki; que nos Sagamités sont meilleures  
de estant pilées dedans des mortiers de  
Et bois, à la façon des Sauvages, que  
la broyées dedans le moulin. Je croy  
a- que c'est à cause que le moulin fait  
ous la farine trop fine. Pour ce qui est  
nt de l'horloge, il y auroit mille  
e- choses à dire. Ils croyent tous

160 *Relation de la Nouvelle*  
que c'est quelque chose vivante ;  
car ils ne se peuvent imaginer com-  
ment elle sonne d'elle mesme , &  
quand elle vient à sonner, ils regar-  
dent si nous sommes tous là ; & s'il  
n'y a pas quelqu'un de caché , pour  
luy donner le branle.

Ils ont pensé qu'il entendoit, prin-  
cipalement quand pour rire quel-  
qu'un de nos François s'escrioit au  
dernier coup de marteau, c'est assez  
sonné, & que tout aussi tost elle se  
traisoit. Ils l'appellent le Capitaine du  
jour. Quand elle sonne ils disent,  
qu'elle parle, & demandent quand  
ils nous viennent veoir ; combien  
de fois le Capitaine a desja parlé.  
Ils nous interrogent de son man-  
ger. Ils demeurent les heures entie-  
res, & quelques fois plusieurs, afin de  
la pouvoir ouyr parler. Ils deman-  
doient au commencement ce qu'elle  
disoit ; on leur respondit deux

cho-

choses, qu'ils ont fort bien retenues; l'une que quand elle sonnoit à quatre heures du soir pendant l'hyuer, elle disoit, Sortez, allez vous en, afin que nous fermions la porte; car aussitost ils leuent le siege, & s'en vont: l'autre qu'à midy elle disoit *yo cionahaua*, c'est à dire, sus dressés la chaudiere, & ils ont encore mieux retenu ce langage. Car il y a de ces écornifieurs, qui ne manquent point de venir à cette heure là, pour participer à nostre Sagamité. Ils mangent à toutes heures, quand ils ont de quoy. Cependant d'ordinaire ils ne font que manger deux chaudières par jour, sçavoir est, au matin & au soir. Partant ils sont bien aises pendant le jour de prendre part à la nostre.

A propos de leurs admirations, en pourrois icy coucher plusieurs faites au sujet de la pierre d'aymant; laquelle ils regardoient s'il y a-

uoit de la colle , & d'une lunette à onze facettes , qui leur representoit autant de fois vn mesme obiet, d'une petite phiole dans laquelle vne pulce paroist comme vn hanneton, du verre triangulaire , des outils de menuiserie. Mais sur tout de l'escriture ; car ils ne pouuoient conceuoir comme ce qu'un de nous, est au village leur auoit dit & couché en mesme temps par escrit ; vn autre qui cependant estoit dans la maison bien esloignée , le disoit incontinent en voyant l'escriture. Je croi qu'ils en ont fait cent experiences. Tout cela sert pour gagner leurs affections, & les rendre plus dociles quand il est question des admirables & incomprehensibles mysteres de nostre Foy. Car la croyance qui ont de nostre esprit & de nostre capacité , fait que sans repliche croient ce qu'on leur annonce.

Reste maintenant à dire quelque chose du pays, des meurs & coustumes des Hurons, de la disposition qu'ils ont à la Foy, & de nos petits travaux.

Quant au premier, le peu de papier & de loisir que nous auons, m'oblige à vous dire en peu de mots ce qui pourroit faire vn iuste volume. Le pays des Hurons n'est pas grand, la plus longue estenduë se peut tra- uerser en trois ou quatre iours, l'as- siette en est belle, la plus part toute en plaines. Il est enuironné & entre- coupé d'une quantité de tres-beaux lacs, ou plustost mers, d'où vient que celui qui leur est au nord, & au nord- nordouest, est appellé mer douce. Nous passés par là en venant des Bissi- niens. Le sol de ce pays est tout sa- blonneux, quoy que non esgale- ment. Cependant il produit quanti- té de tres-bon bled d'Inde, & peut-

on dire, que c'est le grenier de la plus part des Algonquains. Il y a vingt Bourgades, qui disent environ trente mille ames, sous vne mesme langue, & encore assez facile à qui a quelque maistre. Elle a distinction de genres, de nombre, de temps, de personnes, de mœurs, & en vn mot tres-parfaite & tres-accomplie, contre la pensèe de plusieurs. Ce qui me resioiit, c'est que i'ay appris que cette langue est commune à quelques douze autres Nations toutes sedentaires & nombreuses. Sçauoir est aux *Conkhandeerrhonons*, *khionontaterrhonons*, *Atiouandarons*, *Sonontoerrhonons*, *Onontaerrhonons*, *Oüioerrhonons*, *Onoiochrhonons*, *Agniererrhonons*, *Andastoerrhonons*, *Scabentoarrhonons*, *Rhierrhonons*, & *Ahouenrochrhonons*. Les Hurons sont amis de tous ces peuples, excepté des *Sonontoerrhonons*, *Onontaerrhonons*, *Oüioerrhonons*, &

plus  
ingt  
ren-  
an-  
ui a  
tion  
s, de  
mot  
con-  
à me  
ect-  
ques  
den-  
aux  
rho-  
rho-  
nons,  
An-  
Rhi-  
. Les  
peu-  
ons  
, O

noiochrhonons & Agnierrhonons, que nous comprenons tous sous le nom d'Hiroquois. Encore ont ils desia la paix avec les Sonontoerrhonons, depuis qu'ils furent par eux défaits l'année passée au Printemps.

Les deputez de tout le Paysont allez à Sonontoen pour cōfirmer cette paix, & dit on que les Onontaerhonons, Quiocerrhonons, Quiochrhonons & Agnierrhonons, veulēt entrer en ce party. Mais ce n'est pas chose assurée; que si cela est, voila vne belle grande porte ouuerte à l'Euangile. On m'a voulu mener audit Sonontoen, mais ie n'ay pas iugé à propos d'aller encore en aucune part, iusques à ce que nous ayons icy mieu estably les fondemens de la Loy Euangelique, & que nous y ayons tiré vn crayon, sur lequel les autres Nations qui se conuertiront se puissent reigler. Je voudrois bien n'aller en aucū lieu qu'on

ne nous reconneust aussi tost pour  
 Predicateurs de Iesus-Christ.

Il est si clair & si euident, qu'il  
 est vne Diuinité qui a fait le Ciel &  
 la terre, que nos Hurons ne la peu-  
 uent entierement méconnoistre. Et  
 quoy qu'ils ayent les yeux de l'esprit  
 fort obscurcis des tenebres d'vne  
 longue ignorance, de leurs vices &  
 péchez, si est-ce qu'ils en voyent  
 quelque chose. Mais ils semépren-  
 nent lourdement, & ayant la co-  
 gnoissance de Dieu, ils ne luy ren-  
 dent pas l'honneur, ny l'amour, ny  
 le seruice qu'il conuient: car ils n'ont  
 ny Temples, ny Prestres, ny Festes,  
 ny ceremonies aucunes.

Ils disent qu'vne certaine femme  
 nommée *Eataentsic*, est celle qui a  
 fait la terre & les hommes. Ils luy  
 baillent pour adioint vn certain ap-  
 pelé *Iouskeha*, qu'ils disent estre son  
 petit fils, avec laquelle elle gouerne



le monde ; cest *Iouskeha* a soin des vians & des choses qui concernent la vie, & par consequent ils disent qu'il est bõ: *Eataent sic* a soin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle fait mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante. Et ce sont parmy eux des mysteres si cachez, qu'il n'y a que les vieillards qui en puissent parler avec credit & authorité, pour estre creus. D'où vient qu'un certain ieune homme m'en ayant discouru, me dist en se ventant, Ne fuisie pas bien sçauant? Quelques vns me disent que la maison de ces deux Diuinitez est au bout du monde vers l'Orient. Or chez eux le monde ne passe point leur Pays, c'est à dire l'Amérique, d'autres les logent au milieu.

Ce Dieu & cette Deesse vivent comme eux, mais sans disette; font des festins comme eux, sont lascifs aussi bien qu'eux: bref ils se les figu-

rent tous tels qu'ils font eux mesmes. Et encor qu'il les facent hommes & corporels, ils semblent neantmoins leur attribuer vne certaine immensité en tous lieux. Ils disent que cette *Eataentfic* est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba, elle estoit enceinte. Que si vous leur demandez qui a fait le Ciel & ses habitans, ils n'ont autre repartie, sinon qu'ils n'en sçauent rien. Et quand nous leur preschons vn Dieu, Createur du Ciel & de la terre & de toutes choses : de mesme quand nous leur parlons d'vn Enfer & d'vn Paradis, & du reste de nos mysteres ; les opiniaistres respondent, que cela est bon pour nostre Pays, non pour le leur ; que chaque Pays a ses façons de faire : mais leur ayant monstré par le moyen d'vn petit globe que nous auons apporté, qu'il n'y a

qu  
rep  
ge  
l'v  
tre  
par  
le, p  
Il y  
qua  
cha  
de l  
leur  
té d  
corp  
part  
te po  
upe  
ec  
traye  
es en  
acren  
neur  
gem

qu'un seul monde, ils demeurēt sans  
replique. Je trouue dans leur maria-  
ge deux choses qui me plaisent fort;  
l'une qu'ils n'ont qu'une femme, l'au-  
tre qu'ils ne se marient point à leurs  
parens en ligne directe ou collatera-  
le, pour esloigner qu'ils puisēt estre.  
Il y a assez d'ailleurs à y reprendre,  
quand ce ne seroit que le frequent  
changement que les hommes font  
de leurs femmes, & les femmes de  
leurs maris: ils croyent l'immortali-  
té des ames, qu'ils feignent estre  
corporelles. Toute la plus grande  
partie de leur Religion consiste en  
ce poinēt. Cene sont d'ailleurs que  
superstitions, que nous esperons a-  
vec la grace de Dieu changer en  
vraye Religion, & comme despoüil-  
les enleuées sur l'ennemy, les con-  
sacrer à l'honneur de nostre Sei-  
gneur, & en profiter pour leur sou-  
agement particulier. Certes si

estés vn iour Chrestiens, ils viennent à les aider à proportion de ce qu'ils font à present pour elles en vain; il faudra que nous leur cedions, ou que nous les imitions; car ils n'y es-pargnent rien, non pas mesmes les plus auaricieux. Nous en auons veu quelques-vns dénuéz, ou peu s'en faut, de toutes leurs commoditez, pour ce que plusieurs de leurs amis estoient morts, aux ames desquels ils en auoient fait largesse. Au sur-plus les chiens, les cerfs, les poissons & autres animaux ont des aines im-mortelles & raisonnables à leur dire. Pour preuue dequoy les vieillards racontent certaines fables qu'ils font passer pour veritez; ils ne font mention ny de peine ny de recom-pense au lieu où vont les ames apres la mort; aussi ne mettent-ils point de distinction entre les bons & les mauuais, les vertueux & les vicieux

&  
tu  
no  
ho  
dé  
qu  
on  
leu  
pef  
bre  
sur  
icy  
7  
va  
pas  
par  
tre  
cell  
mo  
Qu  
les  
form  
brui

& ils honorent également la sepulture des vns & des autres : ainsi que nous auons veu en celle d'un ieune homme qui s'estoit empoisonné du déplaisir qu'il auoit conceu, à raison qu'on luy auoit osté sa femme. Ils ont vne infinité de superstitions, leurs festins, leur medecines, leurs pesches, leurs chasses, leurs guerres; bref quasi toute leur vie ne roule que sur ce puiot; les songes sur tout ont icy grand credit.

Tout ce pays, & ie crois qu'il en va de mesme ailleurs, ne manque pas d'hommes meschans, lesquels par enuie ou par vengeance, ou autre motif, empoisonnent ou ensorcellent, & en fin tost ou tard font mourir ceux qu'ils entreprennent. Quand telles gens sont surpris, on les execute sur le champ, sans autre forme de procès, & il n'en est autre bruit. Pour les autres meurtres ils

les vengent sur toute la Nation du meurtrier; aussi ne sçay-je que cette sorte de gens qu'ils font mourir impunément. J'ay bien connu vne fille larronnesse, qui fut aussi tost assommée sans aucune recherche, mais ç'auoit esté par son propre frere: s'il paroist quelque traistre qui machine la ruine du Pays, ils tachent en commun de s'en défaire au plustost; mais ces accidens sont fort rares.

Ils disent que ces Sorciers les ruinent; car si quelqu'un a reüssy en quelque entreprise, si la traite, si la chasse luy a succedé; aussi-tost ces méchans l'enforcellent, ou quelque autre de sa maison, afin qu'il consume tout en Medecins & Medecines. Aussi pour remedier à ces sorts, & autres maladies, il y a vne infinité de Medecins qu'ils appellent Arendionane. Ces gens à

mon aduis son vray Sorcier, qui ont accez au Diable. Les vns ne font que iuger du mal, & ce en diuerfes façons, ſçauoir eſt, par Pyromantie, par Hydromantie, Negromantie, par feſtins, par danſes & chanſons. Les autres s'eſforcent de guerir le mal par ſoufflemens, breuuages & autres ſingeries ridicules, qui n'ont aucune vertu ny efficacité naturelle. Mais les vns & les autres ne font rien ſans grands preſens, & ſans bonnes recompenſes.

On void en ce Pays quelques Deuins, qu'ils appellent encore *Arendionane*, & qui ſe meſſent de faire tomber ou ceſſer la pluye, & predire les choſes futures. Le Diable leur reuele quelques ſecrets, mais avec tant d'obſcuritez, qu'on n'a garde de les arguer de menſonge: témoin vn du village de *Scanouaenrae*

lequel vn peu auparauant l'embrasement des bourgades cy dessus mentionnées, auoit veu en songe trois flammes qui tomboient du Ciel sur lesdites bourgades. Mais le Diable ne luy auoit déclaré le sens de cet enigme: car ayant obtenu du village vn chien blanc pour en faire festin, & en impetrer l'intelligence, il demeura aussi ignorant apres comme auparauant.

Dernierement comme i'estois chez Louys de saincte Foy, vne vieille forcierre ou deuineresse du dit village, dist qu'elle auoit veu ceux qui estoient allez à la guerre, qu'ils reuenoient, & amenoient vn prisonnier. Nous verrons si elle a dit vray: son procedé est par pyromantie: elle vous figure en sa cabane le lac des Hiroquois, puis d'vn costé elle fait autant de feux comme il y a de personnes qui ont marché en

car  
re  
mi  
re  
les  
la  
de  
ste  
de  
l'e  
me  
dis  
vo  
mu  
ses  
pla  
uro  
Di  
ren  
mo  
qu  
plu



campagn ; & de l'autre costé enco-  
re autant de feux, qu'ils ont d'enne-  
mis à combattre. Puis si son sort  
reüffit , elle donne à entendre que  
les feux de deça ont trauerfé, & ce-  
la signifie, que les guerriers ont  
desja passé le lac. Vn feu qui y e-  
steint l'autre, marque vn ennemy  
défait, que si il l'attire à soy sans  
l'esteindre, c'est vn prisonnier pris à  
mercy. C'est ainsi, pour finir ce  
discours, qui seroit trop long, si ie  
voulois tout dire, que le Diable a-  
muse ce pauvre peuple, substituant  
ses impietez & superstitions, en la  
place de la conformité, qu'ils de-  
uroient auoir à la prouidence de  
Dieu, & du culte qu'ils luy deuroient  
rendre.

Quant à ce qui concerne les  
mœurs, les Hurons sont lascifs,  
quoy qu'en deux chefs moins que  
plusieurs Chrestiens, qui rougiront

vn iour deuant eux. Vous n'y verrez point de baisers, ny de caresses deshonnestes ; & dans le mariage vn homme y demeurera les deux & trois ans entiers, sans cognoistre la femme, tandis qu'elle est nourrice. Ils sont gourmands iusques à rendre gorge : vray est que cela n'est pas souuent, mais seulement en quelques festins superstitieux. Encore ne s'y trouuent-ils pas volontiers ; & d'ailleurs ils supportent beaucoup mieux la faim que nous ; si bien qu'apres auoir ieusné les deux ou trois iours entiers, vous en verrez encore ramer, porter, chanter, rire, gauffer, côme s'ils auoiét bié diné. Ils sont fort faineants, menteurs, larrons, importuns demandeurs. Quelques-vns les estiment vindicatifs ; mais pour moy ie crois que ce vice est plus notable ailleurs qu'icy. On y voit reluire d'assez belles vertus

tus morales. Vous y remarquez en premier lieu vne grande amour & vnion, qu'ils sont soigneux de cultiuer par le moyen de leurs mariages, de leurs presens, de leurs festins, & de leurs frequentes visites: Au retour de leur pesche, de leur chasse, & de leur traite, ils s'entredonnent beaucoup: s'ils y ont pris quelque chose d'exquis, ou mesme s'ils l'ont acheté, ou si on le leur a donné, ils en font festin à tout le village; l'hospitalité enuers toute sorte d'estrangers y est remarquable. Ils leur presentét en ces festins ce qu'ils ont preparé de meilleur, & cōme i'ay desia dit, ie ne sçay si ailleurs il se recontre rien de pareil en ce sujet. Il me semble auoir leu dans les vies Peres, qu'vne armée Payenne se conuertit, voyant la charité & l'hospitalité d'vne ville Chrestienne, dont les habitans s'efforçoient à l'enuy de

caresser & festoyer les Estrangers. Jugeant bien que ceux-là deuoient professer la vraye Religion, & adorer le vray Dieu Pere commun de tous, qui auoient vn cœur si benin, & faisoient indifferemment tant de bien à toute sorte de personnes. Nous auons aussi esperance que nostre Seigneur donnera en fin la lumiere de sa cognoissance, & communiquera l'ardeur de ses graces à cette Nation, qu'il semble y auoir disposée par la pratique de cette belle vertu. Ils ne refusent iamais la porte à vn Estranger; & l'ayans receu vne fois en leur maison, ils luy font part de ce qu'ils y ont de meilleur; ils ne luy donnent iamais son congé; & quand il le prend de soy-mesme, il en est quitte pour vn simple grand-mercy. Cela me fait esperer, que si vne fois il plaist à Dieu de les illuminer, ils correspondront parfaict-

ment aux graces & aux inspirations de son Fils. Et puis qu'il est venu comme Estranger en sa propre maison, ie me promets que ces bonnes gens le receuront à toutes heures en leur cœur, sans le faire attendre à la porte par trop de dureté; sans luy rien espargner en toute l'estenduë de leurs affections; sans le trahir & le chasser dehors par quelque faute signalée, & sans rien pretendre en son service que son honneur & sa gloire: qui est tout ce qu'on peut souhaitter de fidelité en vne ame, pour le bon vsage & sainct employ des faueurs du Ciel.

Que diray-je de leur estrange patience dans leur pauureté, disette & maladies? Nous auons veu cette année les villages entiers sur la litiere, nourris d'un peu de sagamité insipide, & cependant pas vn mot pour se plaindre, pas vn mouuement

d'impatience. Ils reçoivent bien plus constamment la nouvelle de la mort, que ces Messieurs & Dames de la Chrestienté, à qui on en oseroit ouvrir la bouche. Nos Sauvages l'entendent non seulement sans desespoir, mais sans se troubler, sans pallir ou bleśmir tant soit peu. Nous auons sur tout admiré la constance de nos nouveaux Chrestiens: le penultième qui est mort, nommé Ioseph *Oatij* a demeuré sur la dure l'espace de quatre ou cinq mois, tant deuant qu'apres son Baptisme, si décharné qu'il n'auoit que les os; dās vne cabane si chetiue, que les vents y souffloient de tous costez, couuert pendant les froidures de l'hyuer d'vne peau fort legere, de bestes noires, ou d'escurieux noirs, nourry fort pauuement. On ne l'a cependant iamais ouy faire aucune plainte. Notre Seigneur Iesus-Christ soit à ia-

mais loüé. C'est sur ces dispositions & fondemens, que nous esperons avec la grace de Dieu bastir l'edifice de la Religión Chrestienne parmy ce peuple, qui desia d'ailleurs nous est grandemét affectióné, & a vne grãde opinion de nous. C'est à nous maintenát à correspõdre à nostre vocatiõ, & à la voix de N. S. qui nous dit, *videte regiones, quoniam alba sunt iam ad messē.* Il est vray, mon R. P. que *messis multa, operarij pauci*, & de plus nous nous trouuõs fort foibles pour vne si grãde entreprise; au moins moy; & parant ie supplie nostre R. P. Prouincial & V. R. de nous enuoyer du secours. Surquoy ie m'escrierois volõtiers au bon Dieu, *mitte quem missurus es*; car pour nous, nous sõmes des enfans qui ne faisons que begayer. Cependant nous confians en la bonté de N. Seign. & non en nos propres forces & industries, voicy ce que

nous auons fait pour la conuersion de ce Peuple, depuis nostre arriuée. Premièrement nous-nous sommes employez en l'estude de la langue, qui à cause de la diuersité de ses mots composez est quasi infinie. On ne peut neantmoins rien faire sans cét estude. Tous les François qui sont icy s'y sont ardemment portez, ramenant l'ancien vsage d'escrite sur des escorces de bouleau faute de papier. Les P. Dauost & Daniel y ont trauaillé par dessus tous. Ils y sçauēt autant de mots que moy, & peut-estre plus. Mais ils n'ont pas encore la pratique pour les former & assembler promptement; quoy que le Pere Daniel s'explique desia passablement. Pour moy qui y fais leçon à nos François, si Dieu ne m'assiste extraordinairement, eneor me faudra-il aller long-temps à l'escole des Sauvages, telle est la fecon-



dité de leur langue. Cela n'empêche pas que ie n'entende quasi tout ce qu'ils disent, & que ie ne leur face assez comprendre mes conceptions, mesmes dans l'explication de nos plus ineffables mysteres. Apres cela, nous nous sommes employez à la visite, sollicitation & instruction des malades, qui ont esté comme i'ay dit en tres-grand nombre; ç'a esté dás ce pieux exercice que nous auons acquis des ames à nostre Seigneur, iusques au nombre de treize. La premiere fut vne petite filette de ce village aagée seulement de quatre ou cinq mois, elle mourut vn quart d'heure apres son baptesme, auquel elle fut nommée Iosephe, pour accomplir vn vœu que i'auois faict de donner ce nom au premier que nous regenererions des sainctes eaux, en recognoissance de tant de faueurs que nous auons receu & re-

couons par l'entremise de ce grand Sainct. Ce fut le sixiesme Septembre 1634. La deuxiesme, fut vne autre petite fille d'enuirõ deux ans, que nous baptisames le lendemain: elle mourut l'onzieme du mesme mois & an, ayant esté nommée Marie.

Le 26. du mesme mois ie baptisay Marie *Oquiaendis* mere du Capitaine de ce village, ayeule de l'autre Marie. Celle-cy vit encore, & attribuë sa guerisõ à la vertu du S. Baptesme, le publiant par tout. En effect elle estoit quasi aux abois, & dès qu'elle fut lauëe de ces sacrées eaux, elle commença à se mieux porter. Le 20. d'Octobre, ie partis pour aller à la Nation du Petun: en ce voyage Dieu me fit la faueur de baptiser & enuoyer au Ciel trois petits enfans, l'vn desquels entre autres alloit ietter les derniers souspirs quãd i'arrinay dãs sa cabane, où à peine euf-je le loisir

de l'ondoyer. Au retour du voyage, ie trouuay que le P. Daniel auoit baptisé Ioseph *louaya*, qu'on croyoit deuoir expirer sur le cháp. Je l'auois instruit auparauât. Il a suruécû long temps, tousiours languissant, & faisant beaucoup d'actes de vertu. Nous l'auons assisté corporellement & spirituellement; si bien que luy & toute sa cabane n'attribuoient la prolongatiõ de sa vie, qu'au double secours qu'il a receu de nostre part. En fin estant mort heureusement dás la cõfession & inuocatiõ du vray Dieu, & dans la repentãce de ses pechez, nous l'enterrãmes solẽnellement comme il l'auoit desiré. Nous auõs admiré le soin, la charité & la perseuerãce de sa fẽme, dás les deuoirs & seruices qu'elle luy rėdoit pendãt vne fort longue, fort sale, & fort puãte maladie. Elle & toute sa cabane (où nous en auons déjà baptisé trois) nous est demeurée

fort affectionnée, & ils m'ont protesté plusieurs fois qu'ils seroient tous à la vie, à la mort, & au delà en nostre disposition. Mais nous ne les iugeons pas encore assez instruits. C'est en ceste cabane où demeure le premier Huron que j'aye jamais baptisé, qui fut l'an mil six cens vingt-neuf, auant nostre depart de ce Pays. C'estoit vn petit enfant tenu pour mort, lequel sembla renaistre & reuiure doublement dans les eaux viuifiantes du saint Baptesme. Il vit encore aagé d'environ cinq ans, & est fort gentil.

Le vingt-vniesme d'Octobre fut baptisé Ioseph *Sondaarouhané*, aagé d'environ quarante ou cinquante ans; il auoit vne grande bonté & douceur naturelle, & m'estoit de longue main affectionné; il rendit son bien-heureux esprit à Dieu le vingtiesme Nouembre. Le mesme

jour fut baptisé *Ioachim Tfindaca-*  
*iendoua*, vieillard de 80. ans. C'estoit  
vn des Hurons du meilleur naturel  
que i'aye connu, le lendemain il  
quitta cette vie pour en commen-  
cer vne meilleure, comme nous  
croyons: nous l'enterrasmes solem-  
nellement en vn lieu separé. Cette  
ceremonie attira sur nous les yeux  
de tout le village, & causa à plu-  
sieurs le desir qu'on honorast  
leur sepulture de cette façon, no-  
tamment à *Ioseph Ioucaia*, cy des-  
sus mentionné: lequel apres les ob-  
seques acheuées me dit qu'il eust esté  
bien aise que nous eussions passé au  
travers de sa cabane en l'estat que  
nous estions habillez, pour nous  
& veoir du lieu où la maladie le tenoit  
attaché: car on luy en auoit fait tant  
de cas, qu'il declara authentique-  
ment vouloir estre enterré de nos  
mains, ce qui fut fait.

Puisque ie suis retombé sur le propos de cét homme , ie diray vne chose memorable qui luy arriua apres son Baptesme. Le Diable luy apparut vn iour en forme d'un sien frere decedé. Entrant dans sa cabane, il ne le salua pas, & s'asseyant de l'autre costé du feu, vis à vis de nostre nouveau Chrestien, il demeura long-temps sans parler. En fin prenant la parole, il luy dit. Quoy donc mon frere, vous nous voulez quitter? Nostre Ioseph, qui n'estoit pas encore assez duit en cette milice, respondit: non, mō frere, ie ne vous veux pas quitter, ie ne vous quitteray point; & dit-on qu'alors ce faux frere commença à le caresser. Toutesfois il a depuis protesté plusieurs fois qu'il desiroit aller au Ciel.

Le vingt-septiesme de Novembre Martin Tsicok, vieillard deha

for  
ce,  
sa  
for  
bre  
fin  
me  
En  
est  
cor  
fer  
tou  
uifa  
vie,  
loit  
Alo  
ver  
ne  
Cie  
feux  
adu  
reil

fort aagé, & d'une humeur fort douce, fut baptisé. Ce bon homme ne cessa d'invoquer Iesus & Marie depuis son baptesme iusques au 15. Decembre qu'il mourut. le commençay à l'instruire par cette verité: que nos ames apres la mort alloient toutes en Enfer ou en Paradis: Que le Paradis estoit vn lieu remply de delices & de contentemens: & au contraire, l'Enfer, vn lieu de feux, de peines & de tourmens eternels. Qu'au reste, il auisast, tandis qu'il estoit encore en vie, auquel de ces deux lieux il vouloit aller, & demeurer pour iamais. Alors ce bon vieillard se tournant vers sa femme, Ma femme, luy dit-il, ne vaut-il pas bien mieux aller au Ciel? I'ay peur de ces effroyables feux d'enfer: sa femme fut de mesme aduis; & ainsi il presta volontiers l'oreille aux instructiōs qu'on luy donna.

Le dixneufiesme lanuier, ie par-

tis pour aller en la maison de Louys de saincte Foy, distante de nostre village de sept ou huit lieuës. Je n'auois peu ny deu y aller plustost, pour ce qu'il estoit allé en la Nation neutre querir son Pere, qui y estoit demeuré perclus.

En ce voyage, passant par *Onnentsati*, j'allay voir vn nommé *oukhabitoua*, qui auoit l'an passé embarqué vn de nos hommes: le trouuant à l'extremité, ie l'instruisis, il creut, il detesta sa vie passée, il fut baptisé sous le nom de François, & deux iours apres quitta ce monde pour s'enuoler au Ciel.

Le vingt-neufiesme Mars de nous baptisames solennellement en nostre petite Chapelle Ioseph Oatij: François petit Pré luy seruit de Parrain, plusieurs y assisterent. Il y auoit long-temps que nous l'instruisions; c'est pourquoy il respondit



luy-mesme aux interrogations que  
je luy faisois en langue Huronne.  
Ce bon ieune homme estoit d'une  
complexion fort valetudinaire ;  
nous l'auions gaigné par vne conti-  
nuelle assistance, qui l'auoit remis  
par deux fois : de sorte que tres-vo-  
lontiers il remit entre nos mains le  
soin de son ame, laquelle alla heu-  
reusement à Dieu le quatorziés-  
me Aueil, apres auoir esté fortifiée  
du Sacrement d'extreme-Onction.

Nous auons sur tout admiré sa  
patience, & sa tranquillité d'esprit,  
principalement depuis le baptesme.

A peine auions nous commencé à  
l'instruire, qu'il commença à dire  
fort souuent & de iour & de nuictz  
refusayez pitié de moy. Marie & lo-  
seph secourez moy.

Finalemēt le vingtiésme d'Aueil,  
je baptisay à Oënrío vne femme  
fort vieille. Elle deceda le vingt-

quatriesme, du commencement que ie l'abborday, & que ie luy demanday si elle vouloit aller au Ciel ou en Enfer: elle ne respondoit autre chose, sinon qu'elle iroit où son fils voudroit. Mais luy ayant esté dit que son pere feu Ioachim *Tfindaciendona* estoit allé au Ciel: l'y veux donc aller, dit-elle.

Ce sont là les fruiçts que nous auons-recueilly de nos visites, & instructions particulieres. Je croy que la moisson eust esté plus grande, si i'eusse peu abandonner nostre village, & parcourir les autres. Plaise à nostre Seigneur accepter ces petites premices, & nous donner les forces & les moyens d'en faire dauantage. On en a instruit beaucoup d'autres, qui demandoient le Baptesme fort instâment. Mais ne les voyant pas en dâger de mort, nous les auons reseruez pour vne plus grâde instructiô.

Environ le mois de Decembre les neiges commencerent à prendre pied, & les Sauvages se rendirent sédentaires dans le village. Car tout l'Esté, & tout l'Automne, ils sont la plus-part ou dans des cabanes chapestres à prendre garde à leurs bleds, ou sur le lac à la pesche, ou en traite; ce qui n'est pas vne petite incommodité pour les instruire. Les voyât donc ainsi réunis, au commencement de ceste année, nous resoluismes de prescher publiquement à tous, & leur faire cognoistre le sujet de nostre venue en leur Pays, qui n'est pas pour leurs pelleteries, mais pour leur annoncer le vray Dieu, & son fils Iesus-Christ, Sauueur vniuersel de nos ames.

Nous faisons cette Instruction ou Catechisme en nostre cabane: car nous n'auons point encore d'autre Eglise capable. C'est le plus souuent

que nous pouuons : car leurs festins, leurs danses, & leurs ieux, les occupent tellement, qu'on ne les assemble pas comme l'on veut.

La façon ordinaire que nous y tenons est cette cy. Nous appellons le monde par le moyen du Capitaine du village, qui les assemble tous chez nous comme en Conseil, ou bien au son de la clochette. Je me fers du furlis & du bonnet carré, pour donner plus de maiesté. Au commencement nous chantons à genous le *Pater noster* réduit en vers Hurons. Le P. Daniel comme autheur de cela chante vn couplet tout seul, & puis nous le rechantons tous ensemble, & ceux d'entre les Hurons, principalement les petits enfans qui le sçauent desia, prennent plaisir de chanter avec nous, & les autres d'escouter. Cela fait, comme vn chacun est assis, ie me leue, & fais

faire le signe de la Croix à tous, puis ayât recapitulé ce que j'ay dit la dernière fois, j'explique quelque chose de nouveau. Apres cela nous interrogeons les ieunes enfans, & les filles, donnans ou vn petit canon de verre, ou de la racade à ceux qui l'ont merité. Les parents sont fort aises de veoir leurs enfans bien dire, & remporter quelque petit prix, dont ils se rendent dignes par le soin qu'ils ont de venir en particulier se faire instruire. Nous de nostre costé, pour leur donner plus d'emulation, faisons reprendre chaque leçon, par nos deux petits garçons François, qui s'entreinterrogent l'vn l'autre; ce qui rauit les Sauvages en admiration. En fin tout se conclud par le discours des Anciens, qui proposent leurs difficultez, & quelques fois me

font escouter à mon tour le narré de leur créance.

Nous commençâmes nos Catechismes par cette vérité memorable, que les ames qui sont immortelles, vont toutes apres la mort en Paradis ou en Enfer. Et c'est ainsi que nous les abordons, soit en public, soit en particulier. J'adioustay qu'ils auoient le choix pendant la vie, de prendre party apres la mort icy ou là, où ils aduiseroient presentement. A quoy vn bon veillard m'ayant dit, Aille qui voudra dans les feux d'Enfer, pour moy ie desire aller au Ciel. Tous les autres le suivirent, & vfans de la mesme response, nous prierent de leur en monstrer le chemin, & oster les pierres, les arbres & les hailliers qui y sont, & qui pourroient les arrester.

Nos Hurons comme vous voyez ne pas sont si massifs qu'on croiroit bié,

ils me semblent auoir le sens cōmun assez bon, & ie les recognois vniuersellemēt fort dociles. Il y en a neantmoins d'opiniastres, & attachez à leurs superstitiōs & mauuaises coustumes; ce sont notamment les vieillards; car horsmis ceux là, qui ne sont pas en grand nombre, tout le reste ne sçait rien en leur croyance. Nous en auons en nostre village deux ou trois de ce nombre. Ie suis souuent aux prises avec eux, où ie les conuains & les mets en contradiction, de telle sorte qu'ils aduoüent ingenuement leur ignorance, & les autres se moquent d'eux; neantmoins ils ne se rendent pas, ayant pour tout refuge, que leur Pays n'est pas comme le nostre, qu'ils ont vn autre Dieu, vn autre Paradis, en vn mot d'autres coustumes.

Ils nous racontent que cette femme nommée *Eataensic* tomba du Ciel

dedans les eaux, dont estoit couverte la terre, & que peu à peu la terre se descouurit. Le leur demande qui a créé ce Ciel, où cette femme n'a peü se tenir, & ils demeurent muets; comme aussi quand ie les presse de me dire qui auoit produit la terre, veu qu'elle estoit au fond des eaux auparavant la cheute de ceste femme. Vn certain me demanda assez subtilement sur ce propos, où estoit Dieu avant la creation du monde. La response me fut plus facile, apres S. Augustin, qu'à eux l'intelligence de la question qu'ils me faisoient. Vn autre bon vieillard estant tombé malade, ne vouloit point ouïr parler d'aller au Ciel, disant qu'il desiroit aller où estoient ses ancestres. Quelques iours apres il se rendit, & me fit vn plaisant conte. Resioüys toy, me dit-il, car ie suis reuenu du pays des ames, & ie n'y en ay plus trouué,



elles sont toutes allées au Ciel. Il n'y a rien qui ne serue à salut, quand il plaist à Dieu, iusques aux songes.

Deux choses entre autres nous ont fort aydé, pour si peu de profit que nous auons desia fait icy, par la grace de nostre Seigneur. La premiere est, comme i'ay desia dit, la fanté que Dieu nous a conseruée parmy vne si grande & si vniuerselle contagion: car nos Hurons ont pensé que s'ils croyoient en Dieu, & le seruoient comme nous, il ne mourroient pas en si grand nombre.

La seconde est l'assistance temporelle, qu'on a rendu aux malades. Ayans apporté pour nous quelques petits rafraichissemens, nous leur en donnions, à l'vn vn peu de prunes, à l'autre vn peu de raisins; aux autres quelque autre chose. Les pauures gens venoient

de fort loïn pour en auoir tous leur part.

Nos François ayant assez heureusement reüssy à la chasse pendant l'Automne; nous en portions quelque morceau à tous les malades. Cela leur gagnoit le cœur. Veu principalement, qu'ils mouroient n'ayāt ny chair ny poisõ, pour assaisõner leur sagamité. Adioustez que tous nos François se sont Dieu mercy comportez si vertueusement, & si paisiblement dedås & dehors, pèdant toute cette année, qu'ils ont attiré la benediction du Ciel. Nous deuous aussi beaucoup au glorieux saint Ioseph espoux de nostre Dame, & protecteur des Hurons, dont nous auons touché au doigt l'assistâce plusieurs fois. Ce fut vne chose remarquable, que le iour de sa feste, & durant l'Octaue, les commoditez nous venoient de toutes parts.

Auant que de finir, ie diray seulement ce mot de Louys de saincte Foy, que i'aymerois mieux taire, n'estoit qu'il peut seruir pour reconnoistre plus iudicieusement cette Nation. C'est qu'il n'est pas tel qu'il deuroit estre, & que nous l'eussions souhaitté; neantmoins nous en auôs encore bonne esperance. Il fut pris l'année passée par les Hiroquois en la défaite commune, & emmené prisonnier. Il luy en a cousté vn doigt; ce coup de foïet deuroit estre bastant pour le remettre en son deuoir. Son Pere ne fut pas pris: il se sauua à la fuite, mais en fuyât il patit de bon escient dedans les bois, où il demeura, à ce qu'il dit, trente iours, combattu de trois puïssans ennemis; le mauoir est du froid, car c'estoit au printemps, & il estoit nud & sans cou : de la maladie, car il demeura comme perclus des deux iambes &

n'en est pas encore guery; & en fin de la faim. A propos de laquelle il raconte vne chose remarquable, si elle est vraye. Il dit qu'ayant demeuré dix ou douze iours sans manger, & priant Dieu, duquel il auoit ouy parler à son fils, il vit comme vn pot de grais tel qu'il en auoit veu à Kebec, remply d'vne tres suaue liqueur, & oüy vne voix, qui luy disoit, *Sarranhes*, aye bon courage, tu n'en mourras pas; prens, boy de ce qui est dans ce pot afin de te fortifier: ce qu'il fit, & en fut merueilleusement soulagé. Que peu apres il rencontra en vn arbrisseau vn sachet de bled, dont il sustenta petitement sa vie iusques à ce que quelques Sauvages de la Nation neutre, l'ayant fortuitement trouué, l'enleuerent en leur village.

Cét homme m'a témoigné qu'il desiroit se conuertir, luy & toute sa

fin famille, & cooperer à ce que tout  
e il son village seruist à Dieu, comme  
, si nous. Mais c'est vn esprit deslié  
eu- aussi bien que son fils, ie ne me fie  
ger, pas encore en luy. Nostre espe-  
ouy rance est en Dieu, & en nostre Sei-  
pot gneur Iesus-Christ, qui a respendu  
Ke- son sang pour le salut des Hu-  
eur, rons, aussi bien pour le reste du  
, Sa- monde.

n'en C'est sur cét appuy, & non sur  
i est nos industries, que nous esperons  
: ce de veoir vn iour icy vne Chre-  
nent stienté florissante. Les esprits cer-  
ntra es y sont dociles & flexibles, ie  
bled ne voy que la liberté des fem-  
vie mes qu'ils changent à plaisir, &  
age quelques superstitions difficiles  
trui- abolir. Car d'ailleurs ils n'ont  
leur point d'auerfion de la Foy, ny  
de la Loy Chrestienne; ils recou-  
qu'i rent volontiers à Dieu en leurs  
ntef

necessitez: viennent faire benir leurs  
 bleds auant que de les semer, & de-  
 mandent ce que c'est que nous desi-  
 rons d'eux. Nous n'auons à appre-  
 hender que nos pechez & imperfe-  
 ctions, & moy sur tous. Certes ie  
 me sens extremement indigne de  
 cét employ; mais enuoyez nous des  
 saincts, ou faites enuers Dieu no-  
 stre Seigneur, que nous soyons tels  
 qu'il desire. Mille recommanda-  
 tions aux saincts sacrifices de vo-  
 stre Reuerence, & de tous nos Peres  
 & Freres.

De V. R.

De nostre petite Maison de S. Ioseph au vil-  
 lage d'Ihouatiria és Hurons ce 27. May 1635.  
 iour auquel le S. Esprit descendit visible-  
 ment sur les Apostres.

Tres-humble & tres-obeyssant  
 seruiteur en nostre Seigneur,

JEAN DE BREBEUF

**M**ON R. PERE,

Depuis la presente escrete nous auõs baptisé vn enfãt malade, arriere petit neueu de feu Ioachim *Tfindacaiendo-na*, & ce d'autant plus hardiment que ceste famille semble estre toute disposée à la Foy. Nostre Seigneur luy a rendu la santé avec admiration de ses parens, qui remarquerent qu'incontinent après le baptesme, il se porta fort doucement. Cela seruira pour renuerser vne mauuaise opinion que le Diable va semant dans quelques esprits, ausquels il persuade qu'on ne guerit iamais apres le baptesme. C'est là vne des ruses du Diable contre nous; il en a bien d'autres dont il a fait l'essay desia en parolle, mais N. Seigneur le confondra; cest en luy en qui nous nous confions. Par aduerture V. R. sera-elle

vil-  
635.  
ble-

eyflan  
neur  
B E V F

bié aise de sçauoir que l'Hyuer a esté icy fort court, & fort moderé, le Pays est tel, qu'il porte assez pour la nourriture des habitans. Tout ce Printemps a esté grandement beau & sec, les bleds commencent à pâtir faute de pluye. Je prie nostre Seigneur, qu'il luy plaise y remedier, & nous donner ce qui sera necessaire pour sa gloire, pour les heureux commencemens de ceste Chrestienté, & pour la benediction des petits trauals que nostre Compagnie entreprend en ces terres éloignées, sous la protection des Fleurs de Lys, & de nostre Grand Roy, qui les fait fleurir aujourd'huy si glorieusement.

R

En  
laen a  
de ci  
haut





RELATION  
DE QUELQUES  
particularitez, du lieu & des  
Habitanz de l'Isle du Cap  
Breton.

*Enuoyée par le P. Iulien Perrault, de  
la Compagnie de Iesus, à son Pro-  
uincial, en France, l'an  
1634. & 35.*



ISLE du Cap Breton  
est esloignée de nostre  
France d'environ neuf  
cens lieues par mer. Elle  
en a soixante & dix ou quatre vingts  
de circuit. Les môtagnes y sont fort  
hautes & en nombre, au pied des-

quelles se voyent de grandes fondrières & precipices affreux. La terre y est couverte de toutes sortes d'arbres, comme de chaisnes, haïstres, bouleaux, pins, sapins & autres.

Le Chibou principale partie de ceste Isle, est vne grande Baye d'environ deux lieuës de large en son entrée, qui va peu à peu s'estressissant le long de six ou sept lieuës, qu'elle comprend en estenduë. Sur le milieu, à main gauche en montant, au haut de la coste, qui regarde le Noroüest, est basti le fort de sainte Anne, à l'entrée du port, vis à vis d'une petite Ance. L'assiete du lieu est si auantageuse, au rapport de ceux qui s'y cognoissent, qu'avec dix ou douze pieces de canon, on pourroit couler à fonds tous les vaisseaux ennemis qui s'y presenteroient.

Ceux qui ont vieilly sur mer, protestent qu'ils n'ont iamais veu un

port

Port plus recommandable pour sa  
capacité, ny pour la facilité de son  
abord. Trois mille nauires y peu-  
uent estre à l'aise, & à l'abry de tout  
vent, en vn beau rond tres-agrea-  
ble à veoir; car sa figure est circulai-  
re, ou peu s'en faut. Les marées y  
sont fort douces & reiglées; il y a  
toufiours de dix à douze brassées  
d'eau: au reste nonobstant que tou-  
te l'Isle soit de quarante-six degrez  
& demy en son eleuation; si est-ce  
que le froid y est extrême, parmy des  
neiges de cinq à six mois l'année.  
Voila pour ce qui est de la situation  
du lieu: venons aux commoditez de  
la vie, qu'il offre aux habitans: sur-  
quoy on peut dire en general, que  
les Sauvages sont icy plus à leur  
aise, qu'en beaucoup d'autres en-  
droits. Si l'Hyuer leur y fournit  
moins de Castors sur eau, il leur don-  
ne aussi en recompense plus d'Ori-

gnacs sur terre. En esté ils y vivent assez doucement de Marmettes, de Perroquets, de Cormorans, & autres oyseaux de marine. Ils y ont aussi les Ourardes, l'Esplan, les Maquereaux, les Moruës, & semblables prouisions selon la diuersité des saisons, dans les forests, ou sur les costes de la mer.

Quant à eux, pour ce qui est du corps, ils n'ont rien de monstrueux; vous y voyez des gés bien-faits, d'un beau visage, & d'une riche taille, forts & puissans. Leur charnure est blanche naturellement, comme en font foy les petits enfans; mais le hassle du Soleil, & les frictions d'huile de Loup marin, & de graisse d'Orignac, les rend fort bazanez, à mesure qu'ils croissent. Ils vont la plus-part la teste nuë, & portent de longs cheueux noirs, avec fort peu ou point de barbe, tellement que les femmes n'y sont recogneües,

qu'en ce qu'elles se seruent d'vne ceinture, & qu'elles sont moins découuertes que les hommes ; tout au rebours de ce qui se pratique en plusieurs lieux de la Chrestienté, à la honte du Christianisme. On void icy des vieillards de quatre-vingts & cent ans, qui n'ont presque pas vn poil gris. Pour le regard de l'esprit, s'il en faut iuger de leurs deportemens, & de leurs façons de traiter avec nos François, ils ne l'ont pas mauuais. Vous ne voyez paroistre en leurs gestes & démarches aucune sottise ou niaiserie, mais plustost vne certaine grauité & modestie naturelle, qui les rend aimables. Ils sont bien si industrieux, que de déguiser leur langage, adioustans à chaque mot vne syllabe, qui ne sert qu'à troubler l'imagination de ceux, dont ils ne veulent point estre entendus.

Ce qui leur manque, est la cognoissance de Dieu, & du seruire qu'ils sont obligez de luy rendre, comme aussi de l'estat des ames apres la mort : c'est merueille, que nous n'en auons sceu encôre decouurir aucun vestige, en ce que nous sçauons de leur langue. Peut-estre qu'en descouurirons nous quelque chose de plus, quand nous y ferons plus sçauans: car il n'est pas croyable que la lumiere naturelle soit tout à fait esteinte en eux pour ce regard, ne l'estant point en d'autres Natiôs plus barbares; ou qu'ils ne parlent iamais entre-eux de ce qu'ils ne peuuent tout à fait ignorer. Tant y a que iusqu'à maintenant, nous n'auons non plus remarqué de Religion parmy ces pauures Sauuages, que parmy les bestes. C'est ce qui nous fend le cœur de compassion, pour des ames rachetées au mesme

prix que nous, & dont elles feroient leur profit volontiers mieux que nous, si elles sçauoient ce qu'elles valent, & ce qu'elles ont cousté à celuy qui nous a tant aimez tous ensemble.

Or ce qui nous console parmy cette ignorance & barbarie, & ce qui nous fait esperer d'y veoir vn iour la Foy plantée bien auant; c'est en partie la docilité qu'ils nous font paroistre à vouloir estre instruits, & en partie la fidelité & l'honesteté que nous y remarquons.

Ils se rendent fort assidus & attentifs aux instructions que nous leur donnons: ie ne sçay, si c'est par complaisance, car ils en ont beaucoup naturellement, ou par instinct d'en haut, qu'ils nous escoutent si volontiers sur les mysteres de nostre Foy, & redisent apres nous, soit qu'ils l'entendent ou non, tout ce

que nous leur en declarons. Ils font tres-volontiers le signe de la Croix, comme ils nous voyent faire, leuans les mains & les yeux au Ciel, prononçans, Iesus Maria, comme nous: iusque-là qu'ayans remarqué l'honneur que nous rendons à la Croix, les pauvres gens se la peignent au visage, à l'estomach, aux bras, & aux iambes, sans en estre priez. Je veux bien qu'ils fassent tout cela en ces commencemens par vne simplicité naturelle, qui les porte à imiter tout ce qu'ils voyent, plus que pour aucune meilleure consideration; si est-ce qu'avec le temps, ils en peuuent estre aidez; & ils ne seront pas les premiers, quand ils viendront à pratiquer par election, ce qui leur a esté en vsage, comme par rencontre & par hazard. Au surplus, ce qui n'est pas peu, ils nous pressent par fois de prier nostre bon Iesus pour eux,



pour les succez de leurs chasses, & pour la deliurance de leurs maladies.

L'autre aduantage que nous remarquons icy, pour la prédication de l'Éuangile, est en la fidelité, & en l'honnesteré que nous y voyons re-  
luire, comme deux clairs rayons de lumiere, au milieu des tenebres. On n'a que faire de se défier de nos Sauvages, ou de prendre garde à leurs mains & à leurs pieds, comme en quelques autres, qui attirent tout à eux, & s'accommodent de tout ce qu'ils trouvent à leur bien-seance. Tout leur est ouuert en tout lieu, & si rien n'est en danger deuant eux, quand ils seroient seuls en vne cabane, & sans pouuoir estre apperceus de personne. Pour l'honnesteré, ils l'ont en telle recómandation, au moins qu'à ce qui se void à l'exterieur, en leurs actions & paroles, qu'il y a de l'appa-

rence qu'ils se leueront au dernier iour, & condamneront plusieurs Chrestiens, qui l'auront moins cultivée en la Loy de grace, que ne font ces pauvres gens, en celle de nature.

Nous ne leur auons iamais oüy dire parole melleante, ny veu faire aucune action trop libre, quoy que nous ayons vescu assez familièrement avec eux, dedans & hors de leurs cabanes.

Vous diriez qu'ils veulent pratiquer par aduance ce beau mot de l'Apostre, qui commande aux Chrestiens, de n'auoir pas mesme, si faire se peut, en leur bouche, vne parole qui signifie le vice contraire. Quelqu'un repliquera volontiers, que si nous eussions esté plus verfez en leur langue, nous n'eussions pas manqué d'y en remarquer. Mais n'est-ce pas beaucoup, que si peu

que nous en sçauons ne nous ait encore appris rien de semblable? Et n'y a-t'il pas grande occasion de rougir pour beaucoup de Nations Chrestiennes, parmy lesquelles il ne faut pas auoir fait grand apprentissage en leur Grammaire, pour se trouuer honteux & confus és compagnies, à qui a tant soit peu l'honneur en affection. Que si nous n'auons pas encore les oreilles assez ouuertes, pour rendre tesmoignage assure de l'indifference, ou de l'honesteté de leurs discours; s'õmes nous aueugles, ou ne pouuons nous pas recognoistre ce que c'est qu'un geste ou vn deportement honteux? & neantmoins nous n'y auons rien veu de semblable, non pas mesme parmy les gens mariez. Que diray-je, sur ce que m'estant vn iour aperceu, qu'un ieune Sauvage auoit baisé sa femme, que ie ne croyois


pas estre la sienne ; comme cela me sembloit extraordinaire parmy eux, ie luy demanday sur le champ, si c'estoit sa femme ; & il me respondit, qu'ouÿ : mais ce ne fut pas sans confusion de l'un & de l'autre , qui se trouuerent surpris. loignez cela avec cette grauité, que i'ay desia dit leur estre naturelle, & vous iugerez que Dieu aidant, ils receuront à bras ouuerts vne Loy qui ne recommande rien tât que cette vertu, qui réd les hommes semblables aux Anges ; & qu'ils n'auront pas si grande difficulté, qu'ont plusieurs Chrestiens mal appris, de se conformer à tout ce qui est des paroles de l'Euangile, quand on le leur annoncera aux termes de l'Apostre; qu'ils ayēt à faire paroistre leur modestie aux yeux de tout le mode, veu que le Seigneurest proche. Il est vray, qu'ils ont la polygamie, & ne gardent point l'indissolubili-

ré du Mariage. Mais il faut esperer, que quand ils viendront à recognoistre les obligations qu'ils ont, avec toutes les Nations de la terre, à vn Dieu qui s'est fait homme pour eux, ils se soumettront volontiers à ses Loix toutes sainctes, nommémēt en ce qui concerne vne vertu, au moyen de laquelle il veut que nous le portions & glorifions sans cesse en nos corps, luy qui a liuré le sien pour nous aux tourmens, & qui nous le donne tous les iours en viande, pour cēt effect singulier.



**DIVERS SENTIMENS**  
 & aduis des Peres qui sont  
 en la Nouvelle France.

*Tirez de leurs dernieres lettres  
 de 1635.*

1  A Nouvelle France est vn vray climat où on apprend parfaicte-ment bien à ne chercher que Dieu, ne desirer que Dieu seul, auoir l'intention purement à Dieu, & à ne s'attendre & ne s'appuyer qu'en sa diuine & paternelle Prouidence ; & cela c'est vn riche thresor du cœur, qui ne se peut estimer.

2 Viure en la Nouvelle France, c'est à vray dire viure dans le sein de

Dieu , & ne respirer que l'air de sa Divine conduite ; on ne sçauroit croire la douceur de cét air là, si ce n'est quand actuellement on le respire.

3 Il n'est pas à propos que tout le monde sçache, combien il fait bon dans les sacrées horreurs de ces forests, & combien on trouue de lumieres du Ciel dans les tenebres espaisées de cette barbarie : nous aurions trop de monde qui y voudroit venir, & nos Habitatiōs ne seroient pas capables de loger tant de gens : & c'est ce qui nous confond que Dieu nous ait choisis, pour nous faire participans de cette misericorde, voyāt qu'il y a tant de nos Peres en France, qui seroient mieüx que nous.

4 La ioye qu'on a quand on a baptisé vn Sauvage, qui se meurt peu apres, & qui s'enuole droit au Ciel, pour deuenir vn Ange, certainemēt

c'est vne ioye qui surpasse tout ce qu'on se peut imaginer: on ne se souuiét plus ny de la mer, ny du mal de la mer, ny de l'horreur des tempestes passées; on voudroit avec la souffrance de dix mille tempestes pouuoir aider à sauuer vne ame, puisque Iesus-Christ pour vne seule ame auroit volontiers respandu tout son pretieux sang.

5 Le plus grand combat que nous ayons eu parmy nous, c'est qui seroit celuy qui auroit la bonne aduerture d'estre choisi pour aller aux Hurons. Dieu a fait tomber le sort sur ceux qu'il luy a plû choisir, & qui sont allez à ces Nations barbares, comme si c'eust esté le Paradis Terrestre. Vne fois qu'on a gousté à bon escient la douceur de la Croix de Iesus-Christ, on la prefere à tous les Empires de la terre.

6 Nous trouuans nagueres dans



vne tempeste si furieuse , que tout  
 l'Ocean sembloit se bouleuerfer , on  
 nous dit que nous estions cause de  
 cét horrible orage ; cela nous estor-  
 na d'abord, estant dit par des gens de  
 bien ; & en demandant la raison , il  
 nous fut dit , que voyant vne si fu-  
 rieuse & enragée tourmête, il falloit  
 croire que l'Enfer enrageât de nous  
 veoir aller en la Nouvelle France,  
 pour conuertir les infidelles , & di-  
 minuër sa puissance , par dépit il  
 souleuoit tous les Elemens contre  
 nous, & vouloit abyfmer la flotte, &  
 tout ce qui estoit dedans. Mais nous  
 leur dismes tout doucement ; Souue-  
 nez vous , Messieurs, que Dieu est  
 plus puissant pour nous defendre,  
 que Lucifer pour nous persecuter:  
 Que la mer s'esleue tant qu'elle vou-  
 dra, si faut-il que Dieu soit le Mai-  
 stre. *Mirabiles elationes maris, mirabilis*  
*in altis Dominus.* Nous craignons bien

plus la cholere de Dieu contre nos infidelitez, que celle de la mer contre nos infirmittez humaines.

7 En Europe on a coustume de dire, que quiconque veut apprendre à prier Dieu, il faut aller sur la mer: mais c'est toute autre chose d'y estre effectiuement. Dernierement nous fusmes plus de deux iours & deux nuicts en continuel danger d'estre absorbez de l'Ocean; chaque moment sembloit deuoir estre le dernier moment de nos vies. Vous voyez venir des montagnes, qui sembloient nous deuoir engloutir: Nous estions nous deux prosternez à genoux, priant Dieu de bon cœur; la plus grande peur estoit que quelqu'un ne mourust sans Confession: c'est là où on fait bien les Oraisons iaculatoires, & où on regarde le Ciel de bon œil: mais on ne croiroit iamais l'efficace de la grace, & les  
puif-

nos  
on-  
ire,  
e à  
er:  
tre  
ous  
eux  
tre  
o-  
er-  
ous  
qui  
tir:  
hez  
ur;  
el-  
n:  
ons  
iel  
ia-  
es  
if-

puissantes assurances que Dieu  
donne à ses seruiteurs, au milieu des  
tempestes, & des desespoirs les plus  
espouuantables.

8 Jamais ie n'auois entendu que  
c'est d'arriuer à vn poinct de vertu,  
que pour passer plus auant il faudroit  
faire miracle : tant il est vray  
qu'on se trouue quelquefois si auant  
ou dans la souffrance, ou dans les  
hazards, ou dans l'abandonnement  
des creatures, qu'on ne trouue plus  
rien que Dieu. Mais on le trouue  
tousiours au bout de l'eschelle de  
Iacob, à bras & cœur ouuerts, pour  
embrasser les Anges, & les ames qui  
volent droit à luy: & c'est chose ad-  
mirable comme Dieu prend plaisir  
à se communiquer abondamment  
aux ames qui ont tout abandonné,  
& se sont toutes abandonnées à luy.  
Perdre tout pour trouuer Dieu, c'est  
vne douce perte, & vne sainte vsure.

9 Le cœur croist à mesure que les traux croissent pour Iesus-Christ; & la Nouvelle France est le pays du monde le plus propre, pour entendre le sens literal de ces belles paroles, *Sicut misit me viuens Pater, ita & ego mitto vos.* Je vous enuoye de mesme sorte, que mon Pere m'a enuoyé. *Ecce ego mitto vos sicut oues in medio luporum.* Voicy que ie vous enuoye cōme des brebis au milieu des loups. Parmi ces forests, en voyant ces Sauvages, nous pauures Estrangers, & seruiteurs de Dieu, que pouuons nous attendre sinon vn coup de dent, & quelque effect de leur barbarie naturelle. Qui craind bien Dieu, ne sçauroit plus rien craindre en ce monde.

10 Il est vray que faire neuf cens lieuës sur les flots de la mer, & avec cent & cent rencontres de Turcs, de glaces, de bancs, d'orages assez hor-

ribles, cela peut estonner la nature; & donner de la palpitation au cœur humain; là on experimente ce que veut dire David, *Anima mea in manibus meis semper*. Le tiens mon ame toujours dans mes mains, & ie suis tout prest à tout moment de la sacrifier à Dieu; trop heureux helas! de pouuoir faire tant de fois vn pretieux holocauste de moy-mesme; mais les infusions de Dieu dans les cœurs, & le renfort qu'il verse dans nos ames surpasse tous nos maux, le confesse que i'ay mieux appris sur la mer que sur la terre, que c'est qu'infusion de Dieu dans vne ame bien faite.

II Quand on void ces Sauvages, bien faits, forts, de bonne façon, douëz d'vn bon sens naturel, & qu'il ne tient qu'à vne goutte d'eau qu'ils ne deuiennent enfans de Dieu, & que Iesus-Christ a respandu tout

son sang pour eux, on sent vne ardeur incroyable de les attirer à l'Eglise, & à Dieu; & il est vray qu'on aimeroit mieux la conuersion d'vn de ces pauvres Sauvages, que la conqueſte d'vn Empire tout entier. La peine qu'on y prend est ſi agreable, qu'on ne la prend point pour vne peine, mais pour vne faueur du Ciel bien extraordinaire. *Caritas Dei urget nos*, tant il est vray que la charité preſſe les cœurs.

12 Je fus vingt-quatre heures, que nous voyant pourſuiuis par les Turcs au ſortir de la manche, ie n'attendois plus rien que de tomber entre leurs mains, & eſtre couuert de chaînes, & viure en eſclauage. Parmi ces frayeurs naturelles, voyla vne forte penſée qui ſe va ſaiſir de mon cœur, & me dit: Ha! quel bon-heur ſeroit-ce de pouuoir imiter ſainct Paul, & me veoir enchainé

ner pour l'amour de Iesus, qui fut lié pour moy, & traitté comme vn esclave, & comme le Roy des voleurs. Ceste douce pensée eut tant de pouuoir sur mon ame, que i'auois plus d'enuie de ces chaines, que de crainte de la captiuité.

13 Trois puissantes pensées consolent vn bon cœur, qui est dans les forests infinies de la Nouvelle France, ou parmy les Hurons. La premiere est, ie suis au lieu où Dieu m'a enuoyé, où il m'a mené comme par la main, où il est avec moy, & où ie ne cherche que luy seul. La deuxieme est, ce que dit Dauid; selon la mesure des douleurs que ie souffre pour Dieu, ses Diuines consolations réjouyssent mō ame. La troisieme, que iamais on ne trouue ny Croix, ny cloux, ny espines, que si on regarde bien, on ne trouue I. C. au milieu. Or peut-on estre mal quand on est en

230      *Relation de la Nouvelle*  
compagnie du Fils de Dieu viuant.

14      Quand ie me veois assiegé de flots homicides , de forests infinies, & de mille dangers, il me vient à l'esprit ceste riche parole de S. Ignace martyr: *Nunc incipio esse Christi discipulus*: c'est auiourd'huy que ie coméce d'estre de la Cópagnie de Iesus; car à quoy seruent tant d'exercices, tant de Meditations feruentes, tant de desirs boüillans ? tout cela n'est que du vét, si on ne les met en pratique ; tellement que la vieille France est bonne pour conceuoir de bons desirs , mais la Nouvelle est propre pour l'execution : ce qu'on desire en l'ancienne France, c'est ce qu'on fait dans la Nouvelle.

15      Ie ne sçay que c'est que le pays des Hurons, où Dieu m'enuoye par vne misericorde infinie: mais ie sçay bien que i'ayme mieux y aller qu'au Paradis Terrestre , puisque ie vois



que Dieu en a ordonné de la sorte. Chose estrange! que plus i'y vois de Croix préparées, & plus le cœur me rit, & y volle; car quel bõ-heur de ne voir rien de ses yeux que des Sauuades, des Croix, & Iesus-Christ: en ma vie ie n'ay bien compris en France, que c'estoit de se défier totalement de soy-mesme, & se confier en Dieu seul: mais ie dis seul, & sans meslange d'aucune creature. *Maior est Deus corde nostro.* Dieu est plus grand que nos cœurs: cela est euidét en la Nouvelle France, & c'est vne consolation du tout ineffable, que quand on ne trouue plus rien, aussi tost on rencontre Dieu, qui se communique plus abondamment aux bons cœurs.

16 Ma consolation parmy les Hurons, c'est que tous les iours ie me confesse, & puis ie dis la Messe, comme si ie deuois prendre le Viatique, & mourir ce iour là, & ie ne crois pas

qu'on puisse mieux viure, ny avec plus de satisfaction & de courage, & mesme de merites, que viure en vn lieu, où on pése pouuoir mourir tous les iours, & auoir la deuise de S. Paul.

*Quotidie morior fratres, &c.* mes freres ie fais estat de mourir tous les iours.

17 Pour conuertir les Sauuages, il n'y faut pas tant de science que de bonté & vertu bien solide. Les quatre Elemens d'un homme Apostolique en la Nouvelle Frâce, sont l'Affabilité, l'Humilité, la Patience & vne Charité genereuse. Le zele trop ardent, brulle plus qu'il n'eschauffe, & gaste tout; il faut vne grande magnanimité & condescendance pour attirer peu à peu ces Sauuages. Ils n'entendent pas bien nostre Theologie, mais ils entendent parfaictement bien nostre humilité, & nostre affabilité, & se laissent gaigner.

18 La Nation des Hurons se dispo-

se à receuoir la lumiere de l'Euangile, & on espere vn bien incroyable en tous ces quartiers là: mais il y faut deux sortes de personnes pour bien faire cela: les vns en l'anciéne France assistât de leurs sainctes prieres, & de leur charité; les autres en la Nouvelle, trauaillant avec grande douceur, & infatigabilité de la bonté de Dieu, & de ce doux cōcert dépend la conuersion de plusieurs milliers d'ames, pour chacune desquelles Iesus-Christ a versé tout son pretieux sâg.

19 Si on pouuoit fonder à Kebec vn petit Seminaire d'vne douzaine de petits Hurons, dans peu d'années on en tireroit vn secours incroyable, pour aider à conuertir leurs Peres, & planter vne Eglise fleurissante dans la Nation des Hurons. Helas! combien y en a t'il en Europe qui perdēt à trois coups de dez, plus qu'il ne faudroit pour conuertir vn monde.

20 Vne des pensées qui pressent davantage ceux qui sont si heureux, que de seruir Dieu parmy ces forrests, c'est d'estre indignes d'une vocation Apostolique, & si releuée, & auoir si peu de vertus dignes d'un bel employ. Qui ne void la Nouvelle France que par les yeux de chair & de nature, il n'y void que des bois & des croix: mais qui les considere avec les yeux de la grace, & d'une bonne vocation, il n'y void que Dieu, les vertus, & les graces, & on y trouue tant & de si solides consolations, que si ie pouuois acheter la Nouvelle France, en donnant tout le Paradis Terrestre, certainement ie l'acheterois. Mon Dieu qu'il fait bon estre au lieu où Dieu nous a mis de sa grace, veritablement i'ay trouué icy ce que i'auois esperé, vn cœur selon le cœur de Dieu, qui ne cherche que Dieu.

21 On dit que les premiers qui fondent les Eglises, d'ordinaire sont saincts: ceste pensée m'attendrit si fort le cœur, que quoy que ie me voye icy fort inutile dans ceste fortunée Nouvelle France; si faut-il, que i'auoüe que ie ne me sçauois defendre d'vne pensée qui me presse le cœur. *Capio impendi, & superimpendi pro vobis*: Pauvre Nouvelle France, ie desire me sacrifier pour ton bien, & quand il me deuroit couster mille vies, moyennant que ie puisse aider à sauuer vne seule ame, ie seray trop heureux, & ma vie tres bien employée.

22 Ie ne sçay pas que c'est d'entrer en Paradis, mais ie sçay bien qu'en ce monde, il est mal-aisé de trouuer vne ioye plus excessiue & surabondante, que celle que i'ay sentie entrant en la Nouvelle France, & y disant la premiere Messe, le iour de la

Vifitation. Je vous affeure que ce fut bien voirement le iour de la Vifitation. Par la bonté de Dieu & de noftre Dame, il me fembla que c'eftoit Noël pour moy, & que j'allois renaittre en vne vie toute nouvelle, & vne vie de Dieu.

23 Le mal de la mer qui m'auoit donné de la peine flottant fur la marine, fut bien-toft effacé par le bien du Ciel, & la ioye que Dieu refpandit en mon ame touchant le Cap Breton. En rencontrant nos Peres, il me fembla d'embraffer des Anges du Paradis, ie ne me pû empescher de crier, hélas ! que fera-ce quand on entrera en Paradis, & que Dieu & les Anges receuront vne belle ame, qui fortira des orages de la vie miserable qu'on mene fur la terre.

24 J'auois creu qu'il falloit des miracles pour conuertir ces Sauuages volans ; mais ie me fuis trompé,

c  
u  
r  
m  
s'  
f  
v  
q  
Sa  
de  
me  
de  
me  
qu  
po  
dir  
d'  
25  
& i  
dar  
nos  
gie  
gar

car les miracles propres de la Nouvelle France sont ceux-cy. Leur faire bien du bien, & souffrir bien des maux, ne s'en plaindre qu'à Dieu, s'en estimer indigne, & se tenir pour fort inutile. Quiconque aura ces vertus, fera des miracles plus grands que les miracles, & deviendra vn Saint. En effect il y a bien plus de peine de s'humilier profondement deuant Dieu & les hommes, & de s'aneantir, que de resusciter vn mort; car cela ne couste que le dire, quand on a le don des miracles, & pour s'humilier comme il faut à vray dire, il y faut la vie toute entiere d'vn homme.

25 Nous auons esté fort estonnez & infiniment resioüys, voyant que dans nos petites cabanes, & dans nos Habitations la discipline Religieuse y estoit aussi exactement gardée, qu'aux plus grands Colleges

de la France, & que la ferueur interieure est d'autant plus grande, que l'exterieur semble y estre plus suiuite à beaucoup de diuertissemens: c'est l'ordinaire de la bonté infinie de Dieu, qui selon les besoins multiplie la benediction de ses graces; & en effect à mesure qu'un seruiteur de Dieu s'abandonne à sa sainte conduite, nostre Seigneur s'esslargit aussi dauantage, & respand plus abõdamment la pluye pretieuse de ses graces.

26 Ces pauures Barbares ont costume de nõmer tous les Prestres Patriarches, & portent grand respect aux hommes vertueux. Ils nous promettent de nous apporter leurs enfans, quand ils seront malades à la mort, pour les baptiser; en effect on en a baptisé quelques vns qui sont morts peu apres le baptesme. Ils sont bien predestinez à bon escient, & bien-heureux de sortir de la Barba-



rie, & entrer aussi tost dans le Paradis. Quand on ne feroit iamais autre chose, quel bon-heur d'auoir esté instrument de la predestination de ces petites ames.

27 On en trouue de si ignorants de toute sorte de Religion, qu'on ne scauroit trouuer vn nom pour leur faire entendre Dieu; il le faut appeller le grand Capitaine des hommes; celui qui nourrit tout le monde; celui qui demeure là haut. On fait tout ce qu'on peut: quelle obligation auront-ils à ceux qui les instruisent, & qui s'efforcent de leur faire cognoistre vn Dieu, pour le seruir le moins mal qu'ils pourront. Là il ne faut pas grande doctrine, mais vne profonde humilité, vne patience inuincible, & vne charité Apostolique pour gagner ces pauvres Sauvages, qui d'ailleurs ont vn bon sens commun. Que si vne fois on commence à les

gagner, le fruit sera inestimable.  
28 La pensée de saint François Xavier nous passe mille fois par l'esprit, & a vn grand pouuoir. Si les hommes du siecle pour auoir des peaux de Castor, de la mouluë, & ie ne sçay quelles denrées, n'apprehendent ny les orages de la mer, ny les Sauvages de la terre, ny la mer, ny la mort; quelle horrible confusion seroit-ce à des seruiteurs de Dieu, d'apprehender cela, ou quelques petits trauaux, pour tascher de gagner des ames rachetées avec le sang pretieux de Iesus-Christ, & empourprées de son sang de valeur inestimable? Se leueront-ils point au iour du iugement cōtre nous ces petits facteurs, & pecheurs de mouluë pour nous condamner, s'ils prennent plus de peine pour gagner vne piece d'argent, que nous pour aider à sauuer les Sauvages. Ceste pensée pique si fort nos  
cœurs,

co  
ou  
pla  
29  
ce  
nu  
c'e  
rou  
No  
po  
plo  
&  
mi  
ble  
tou  
30  
ceu  
en l  
y fo  
spe  
ger  
hōr  
qui

cœurs, qu'on ne sent point son mal, ou si on le sent on ne s'en oseroit plaindre.

29 Il y a mille personnes en France qui sont fort inutiles, & qui n'ont nul employ; ils sont sçauans, & puis c'est tout, & cela ne sert de rien du tout à l'Eglise de Dieu; hélas! en la Nouvelle France ce seroient des Apostres s'ils vouloient y venir employer leur talent; moins de sçauoir & plus d'humilité & de zele, feroit miracle icy, & ils gagneroient possible plus en vn an, qu'ils ne feront toute leur vie en France.

30 L'experience nous fait voir, que ceux de la Compagnie qui viennent en la Nouvelle France, il faut qu'ils y soient appelez par vne vocation speciale & bien forte; que ce soit gens morts & à soy, & au monde; hōmes veritablement Apostoliques, qui ne cherchent que Dieu, & le

salut des ames, qui aiment d'amour la Croix, & la mortification; qui ne s'espargnent point; qui sçachent supporter les trauaux de la mer & de la terre, & qui desirent plus la conuersion d'un Sauvage, que l'Empire de toute l'Europe; qui ayent des cœurs de Dieu, & tous remplis de Dieu; qui soient comme des petits Iean Baptistes, criant parmy ces deserts & ces forests, comme des voix de Dieu, qui appellent tous ces pauures Sauvages à recognoistre Iesus-Christ; en fin que ce soient des hommes qui ont tous leurs contentemens dans Dieu, & ausquels les souffrances soient leurs plus cheres delices. Voila ce que l'experience nous fait veoir tous les iours: mais aussi il est vray, qu'il semble que Dieu respande bien plus abondamment les rosées de ses graces sur cette Nouvelle France, que sur la vieil-

le, & que les cōsolations interieures, & les Diuines infusions y sont bien plus solides, & les cœurs bien plus embrasés. *Nouit Dominus qui sunt eius.* Mais il n'appartient qu'à Dieu de faire le choix de ceux dont il se veut seruir, & auxquels il fait ceste misericorde de les amener en la Nouvelle France, pour en faire des saincts. Saint François Xavier disoit qu'il y auoit vne Isle en Orient, qui estoit bien propre pour faire perdre la veüe à force de plorer de ioye excessiue du cœur; ie ne scay si nostre Nouvelle France ressemble point ceste Isle: mais nous experimētons que si quelqu'vn icy s'abandonne à Dieu à bon escient, il court hazard d'y perdre la veüe, & la vie, & tout; & avec grande ioye à force de travailler; il n'appartient qu'à ceux qui y sont, & qui goustent Dieu, d'en parler par experience.

31 Nous recognoissons euidentmēt, qu'il faut que ce soit le Ciel qui conuertisse la terre de la Nouvelle Frâce, & que nous ne sōmes pas assez forts. Nous ne craignōs rien tāt, sinon que nos imperfectiōs n'empeschēt la cōuersiō de ces pauures Sauvages; c'est pourquoy nous auōs tous esté d'auis de recourir au Ciel, & à la tres saincte Vierge Mere de Dieu, par laquelle Dieu a coustume de faire ce qui ne se peut faire, & conuertir les-cœurs les plus abandonnez. A cet effet nous auons resolu de faire vn vœu fort solemnel, dont voicy la teneur.

Mōn Dieu & mon Sauueur Iesus, quoy que nos pechez nous doiuent esloigner de vostre presence, si est-ce qu'épris d'vne affection de vous honorer & vostre tres-S<sup>te</sup> Mere, poussez d'vn desir de nous veoir dans la fidelle correspondance que vous desirez de vos seruiteurs, souhaittās en

oultre de vous veoir recōneu & adoré de ces pauures peuples: Nous vous promettons & faisons vœu, comme aussi à la tres-saincte Vierge vostre Mere, & à sō glorieux Espoux S. Ioseph, de celebrer douze fois es douze mois suiuant le sacrifice de la S<sup>te</sup> messe, pour ceux qui sont Prestres; & pour les autres de reciter douze fois la Couronne ou le Chappellet de la Vierge en l'honneur & en action de grace de son immaculee Cōception, & de ieufner tous la veille de ceste feste: vous promettans en outre que si on erige quelque Eglise ou Chappelle stable dās ces pais, dans le cours de ce tēps limité, que nous la ferōs dedier à Dieu sous le tiltre de l'immaculée Cōception, si cela est en nostre pouuoir, le tout pour obtenir de la bōté de N. S. la conuersion de ces Peuples, par l'entremise de sa saincte Mere, & de son saint Espoux. Re-

ceuez cependant, ô l'Emperiere des  
 Anges & des hommes, les cœurs de  
 ces pauvres Barbares abandonnez,  
 que nous vous presentons par les  
 mains de vostre glorieux Espoux, &  
 de vos fidelles seruiteurs S. Ignace &  
 S. François Xauier, & de tous les An-  
 ges Gardiens de ces miserables con-  
 trées, pour les offrir à vostre Fils, afin  
 qu'il leur donne sa cognoissance, &  
 leur applique le merite de son pre-  
 tieux sang. Ainsi soit-il.

Dieu par son infinie bonté nous  
 rende dignes de cette excellente vo-  
 cation, pour dignement cooperer à  
 sa grace, au profit de ces pauvres  
 Sauvages.

I  
 el  
 de  
 Re  
 liu  
 la  
 tre  
 la C  
 ce.  
 pag  
 ce p  
 née  
 Lib  
 ou f  
 tex  
 qu'i  
 fisca  
 Prin  
 Jan



---

## *Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR Grace & Priuilege du Roy il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année mil six cens trente cinq. Enuoyée au R. P. Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France. Par le Pere Paulle leune de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec: & ce pendant le temps & espace de cinq années consecutiues. Auec defences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit liure, sous pre-  
texte de desguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le douziesme Ianuier, mil six cens trente six.*

Par le Roy en son Conseil.

VICTON.

---

*Approbation.*

**N**OVS ESTIENNE BINET Pro-  
uincial de la Compagnie de IESVS  
en la Prouince de France. Suiuant le Pri-  
uilege qui nous a esté octroyé par les  
Roys Tres-Chrestiens Henry III. le 10.  
May 1583. Henry IV. le 10. Decembre  
1605. & Louys XIII. à present regnant  
le 14. Feurier 1612. par lequel il est de-  
fendu à tous Libraires de n'imprimer au-  
cun Liure de ceux qui sont composez par  
quelqu'vn de nostre dite Compagnie,  
sans permission des Superieurs d'icelle:  
Permettons à Sebastien Cramoisy Mar-  
chand Libraire Iuré à Paris, & Impri-  
meur ordinaire du Roy, de pouuoir  
imprimer pour dix ans la *Relation de ce qui  
s'est passé en la Nouvelle France, en l'année  
1635.* à nous enuoyée par le Pere Paul le  
Jeune de nostre mesme Compagnie, Su-  
perieur de la Residence de Kebec. En  
foy dequoy nous auons signé la presente  
à Paris ce quinziesme Ianuier 1635.

Signé,

E. BINET.

16

S  
-  
S  
.  
C  
T  
-  
-  
P  
S  
:  
-  
-  
P  
A  
e  
e  
-  
D  
C